00100384

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

TOME TROISIÈME.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Augustins.

Veuve DESAINT, rue du Foin.

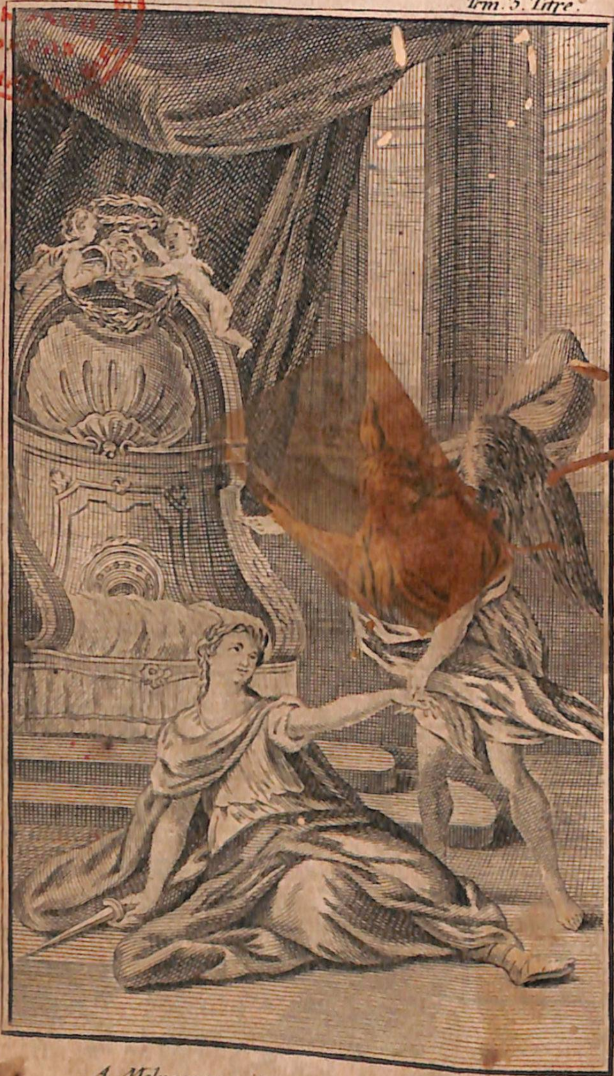
DELALAIN l'aîné, rue S. Jacques.

NYON l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie Françoise, rue Christine.

BOMBAY



A Melpomene il a rendu son Trône

Cl. Duflos. Sc.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoise, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

100384

Vol III

0092

III

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

God
Fo 842.6
Fanlor u
100384

00100384

VIE
DE
M. CORNEILLE,
AVEC
L'HISTOIRE
DU THÉATRE FRANÇOIS
JUSQU'A LUI,
ET
Des Réflexions sur la Poëtique.

LA Vie de M. Corneille, comme particulier, n'a rien d'aſſez important pour mériter d'être écrite; & à le regarder comme un Auteur illuſtre, ſa Vie eſt proprement l'Hiſtoire de ſes Ouvrages. Mais cette Hiſtoire demande

naturellement d'être précédée par celle du Théâtre François : il eſt bon de repréſenter en quel état il ſe trouvoit lorſque les Ouvrages de M. Corneille commencèrent à y paroître. J'ai cru que par ce moyen je ferois un éloge fort ſimple de ce grand Homme, & qu'en même temps je donnerois à mon ſujet un ornement aſſez agréable.

HISTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS
JUSQU'A M. CORNEILLE.

QUAND il ſ'agit de faire l'Hiſtoire de l'origine ou du progrès des Lettres en France, les ſix ou ſept premiers ſiècles de la Monarchie ne tiennent guères de place. Les irruptions des Peuples du Nord dans l'Empire Romain, la barbarie de leurs mœurs, & les ravages continuels de la guerre, étouffèrent pour long-temps les Sciences, à qui il faut, ainſi qu'à des plantes délicates, un air doux & beaucoup de ſoin. L'onzième ſiècle eſt célèbre pour l'ignorance; & en effet, elle y fut portée à un haut de-

gré. Cependant ce fut alors, à ce qu'on peut conjecturer, que prirent naissance les Poëtes qui écrivirent en *Roman*, c'est-à-dire en Langue Romaine corrompue, qui étoit devenue la seule langue vulgaire. Ils se firent davantage connoître dans le douzième siècle sous les noms de *Trouverres* ou *Troubadours*, *Conteours*, *Chanterres & Jongleours*. Les Trouverres ou Conteours étoient les vrais Poëtes; ils inventoient les sujets, & les mettoient en rimes. Les Chanterres & Jongleours ne faisoient que chanter les Poësies sur leurs instrumens. On les appelloit aussi *Ménestriers*.

Les origines de toutes choses nous sont presque toujours cachées, & c'est un assez agréable spectacle perdu pour notre curiosité: mais heureusement nous retrouvons ici une origine de la Poësie à peu-près telle qu'elle a dû être chez les plus anciens Grecs. La Nature seule faisoit ces Poëtes dont nous parlons, & l'art ni l'étude ne lui en pouvoient disputer l'honneur. A l'égard des Trouverres, les Grecs ni les Latins n'avoient jamais été: personne, sans exception, n'entendoit le Grec; il n'y avoit que quelques Ecclésiastiques qui entendissent le Latin; & les Gens ha-

biles savoient par tradition qu'il y avoit eu des Anciens. Aussi leurs Ouvrages étoient-ils sans règles, sans élévation, sans justesse ; en récompense, on y trouvoit une simplicité qui se rend son Lecteur favorable, une naïveté qui fait rire sans paroître trop ridicule, & quelquefois des traits de génie imprévus & assez agréables.

Le chant a fait naître la Poësie, ou l'a du moins accompagnée dans sa naissance : tous les Vers de Trouverres ont été faits pour être chantés. Quelquefois, durant les repas d'un Prince, on voyoit arriver un Trouverre inconnu avec ses Ménestrels ou Jongleurs, & il leur faisoit chanter sur leurs harpes ou vielles les Vers qu'il avoit composés. Ceux qui faisoient les *sons* aussi bien que les *mots*, étoient les plus estimés. On dit qu'encore aujourd'hui en Perse les Poëtes n'ont point d'autre fonction que d'aller par les cabarets, comme nos Vielleurs, divertir ceux qui veulent bien qu'il leur en coûte quelque chose.

Parmi les anciens Trouverres, si semblables à des Vielleurs, il s'en trouve un grand nombre qui portent de si beaux noms, qu'il n'y a point aujourd'hui de grand Seigneur qui ne fût bien heureux

d'en deſcendre. Tel qui par les partages de ſa famille n'avoit que la moitié ou le quart d'un vieux Château, bien ſeigneurial, alloit quelque temps courir le monde en rimant, & revenoit acquérir le reſte du Château.

On les payoit en *armes, draps & chevaux;* &, pour ne rien déguiſer, on leur donnoit auſſi de l'argent : mais pour rendre les récompenſes des Gens de qualité plus honnêtes & plus dignes d'eux, les Princeſſes & les plus grandes Dames y joignoient ſouvent leurs faveurs. Elles étoient fort foibles contre les beaux Eſprits. Si l'on eſt étonné que chez une Nation telle que la Françoiſe, qui avoit toujours mépriſé les Lettres, & qui n'eſt pas même encore bien revenue de cette eſpèce de barbarie, des Gentilshommes & de grands Seigneurs s'amuſaſſent à faire des Vers; je ne puis répondre autre choſe, ſinon que ces Vers-là ſe faiſoient ſans étude & ſans ſcience, & que par conſéquent ils ne déshonoroient pas la Nobleſſe. Je ne ſcrois pas ſi bien connoître ces Poëtes par tout ce que je pourrois dire d'eux, que par quelques morceaux de leurs Ouvrages, que j'ai cru que l'on me permettroit de rapporter ici. Peut-être que je ſortirai un peu

des bornes de l'Histoire du Théâtre ; mais j'espère qu'une matière assez agréable par elle-même, & assez peu traitée, me feroit obtenir ma grace des plus sévères Lecteurs.

Voici deux petits fragmens assez bons de Christien de Troies.

Puisque vos plaist, or m'escoutés,
Cuer & oreilles me prestés,
Car parolle ouïe est perdue,
S'elle n'est de cuer entendue.
Qu'as oreilles vient la parole,
Ai[illegible]nme le vent qui vole,
[illegible]és ni arreste ne demore ;
Ains s'en part en molt petit d'ore,
Se li cuer n'est si éveillé
Qu'al prendre soit appareillé.
Et qu'il la puisse en son venir
Prendre & enclorre & retenir.

Et celui-ci :

Car tiex à pauvre cuer & lasche,
Quand voit un preudhom qui entache
De sort soi tote une besogne,
Li cort sus, & si jette fors
Le pauvre cuer qu'il a el cors,
Et si li donne plainement
Cuer de preudhomme & hardement.

Hebert, dans le Roman des Sept Sages,

a dit une choſe digne du plus habile d'entr'eux.

Rien tant ne greve à Menteor,
A Larron, ne à Robeor,
N'a mauvais hom quiex qui ſoit,
Comme verités quand l'apperçoit,
Et verités eſt la maçûe
Qui tot le monde occit & tue.

Ceci de Thibault, Roi de Navarre n'eſt-il pas joli?

De bien aimer ne puet nus enſeigner,
Fors que li cuers qui done le talent,
Qui bien ame de fin cuer loyaument,
Cil en ſçait plus, & moins s'en peut aidier.

Monſeigneur Gaces Brulés, Chevalier, fort aimé de ce Roi de Navarre, peut paroître digne de ſa faveur par cet échantillon de ſa Poëſie.

D'amors me plain & dis pourquoi
Car ceux qui la trahiſſent voy,
Souvent à leur joye venir ?
Et gi fail par bonne foy :
Qu'Amours pot eſaucier ſa loy
Veut ſes ennemis retenir,
De ſens li vient ſi com je croy,
Qu'a ſiens ne puet elle faillir.

Ne plairoit-on pas encore aujour-

d'hui, en disant aussi naturellement & aussi tendrement que le Vidame de Chartres ?

> Douce dolor est la moie,
> Car tant en ai le mal chier,
> Que tout le mont n'en prendoie,
> S'il me convenoit changier.

S'il ne falloit que prouver la Noblesse des Trouverres ou Troubadours, je ferois paroître encore ici des Comtes de la Marche, d'Anjou, de Provence, des Ducs de Bretagne, de Brabant, & même l'Empereur Frédéric Barberousse ; car je ne daignerois pas compter les Seigneurs d'un moindre rang, dont le nombre est presque incroyable : mais je crois qu'il vaut mieux continuer à choisir quelques-uns de leurs meilleurs morceaux, sans avoir égard à la qualité des Auteurs.

Peyre Remond le Proux, Provençal, a dit assez galamment :

> Uno doulour senty venir
> Al cor d'un angoyssous afan,
> Lou Mége que my pot guarir
> My vol en dyetta tenir,
> Comme lous autres Méges fan.

Robert de Reims dans un grand mor-

ceau d'antithèſes ſur l'Amour, n'a mal rencontré en celles-ci.

Amours va par avanture,
Chacun y pert & gagne,
Par out rage & par meſure
Sine chacun & me hagne.
Eurs & mes adventure
Sont tosjours en ſa compaigne.
Pour ceſt raiſon & droiture
Que chacun s'en lot & plagne.

Finiſſons, & peut-être trop tard, par ces Vers d'Euſtace li Peintre, à ſa Maîtreſſe.

Dame ou tous biens creſt & naiſt & eſclaire,
A qui biauté nulle autre ne ſe prend,
Dont ſans mentir ne pourroit-on retraire
Fors grant valeur, & bon enſeignement,
Qu'il n'y faut rien, fors mercy ſeulement,
Bien ſont vos faits & vos doux ris contraire.
Cuer ſans mercy, & ſemblant débonnaire;
He! Diex pourquoi enſemble les conſent?

Ces étincelles de Poëſies parurent principalement dans les deux extrémités du Royaume, en Provence & en Picardie. Les Provençaux, aidés de leur Soleil, auroient dû avoir l'avantage: mais

il faut avouer que les Picards ne leur cédèrent en rien.

La plus grande gloire de la Poësie Provençale est d'avoir pour fille la Poësie Italienne. L'art de rimer passa de Provence en Italie, & Dante & Pétrarque firent bien leur profit de la lecture des Troubadours ; & par une juste reconnoissance, ils ont parlé avec éloge de la plupart d'entr'eux, sur-tout du grand Arnaud Daniel. Pétrarque eut encore une obligation plus particulière à la Provence : tout le monde sait qu'il fut inspiré par une Provençale.

Qui croiroit que le Ménestrel Rutebeuf, Hebert, & d'autres Auteurs aussi inconnus, & en apparence aussi méprisables, fussent les originaux des meilleurs Contes de Bocace ? Qui croiroit que Bocace eût pillé ces pauvres gens-là ? Il l'a fait cependant : il leur a pris le Palefrenier, qui étant tondu va tondre tous les autres ; le Mari jaloux qui confesse sa femme ; le Berceau, & quelques autres encore qui ne sont certainement pas des plus mauvais. Leurs Auteurs les appelloient des *Fabliaux*, & plusieurs de leurs Ouvrages portent ce titre.

Ils avoient encore des *Fabliaux* Moraux ou Allégoriques. Tel est le Roman

de la Rose, dont les personnages sont, *Jalousie*, *Bel-accueil*, *Faux-semblant*, &c. Tel le tournoiement de l'Antechrist, qui est un combat des vertus & des vices. Tel le Roman de Richart de l'Isle, où *Honte* & *Puterie* ont débat. *Puterie* irritée de ce que *Honte* ne la veut suivre pour lui faire honneur, la prend, la jette d'un pont de Paris dans la Seine, où la pauvre *Honte* se noye, *dont vient que plus n'y a* Honte *dans Paris*.

Ces Poëtes ont traité aussi des morceaux de l'Histoire de leur temps, & plus souvent des Histoires fabuleuses : mais la matière la plus commune, principalement pour les Poëtes de qualité, c'est l'Amour.

Il étoit dans l'ordre, qu'avec l'esprit poëtique il se répandît en France un esprit de galanterie. Il y avoit en Provence la fameuse *Cour d'Amour*, & la Picardie, rivale de la Provence, avoit aussi ses *Plaids & Gieux sous l'Ormel*. Ces *Gieux* & la *Cour d'Amour* étoient des Assemblées de Gentilshommes & de Dames *qui s'exerçoient à la courtoisie & gentillesse*, & décidoient avec de certaines formes & avec autorité les questions galantes qui étoient portées à leur Tribunal.

Par exemple, on demandoit *à Nosseigneurs*

gneurs & Dames de la Cour d'Amour, *ou* de Gieu sous l'Ormel, *lequel vaudroit mieux pour une Dame, ou un Amant qui est nice, ou un qui sait plus du siècle? S'il y a plus d'honneur à conquérir celle qui aime, ou celle qui onc n'aima? Si l'Amant se mariant à sa mie perd l'envie qui souloit avoir de chanter? Lequel la Dame devroit choisir, ou d'un voyage de son Amant à la Croisade contre Mainfroy, ou d'un mariage à autre qu'elle? Lequel doit plus faire pour sa Dame, ou celui qui a, ou celui qui espère? Lequel vous aimeriés mieux, jouir vôtre rival & vous, ou ni l'un ni l'autre? Vous avés gagné une Dame que chacun gagne à son tour; avés-vous perdu ou gagné?* Sur ces sortes de sujets l'on faisoit les chansons du *Jeuparti*, c'est-à-dire qui contenoient les demandes & les réponses de part & d'autre. Il y a telle de ces questions qui pourroit fournir à une des plus spirituelles conversations de Cyrus & de Clélie, & peut-être y auroit-il lieu de s'étonner que des siècles d'ailleurs si peu éclairés en fussent tant : mais il les faut regarder comme de jeunes personnes qui ont de bonne heure l'esprit formé sur la galanterie.

Nous avons encore le Recueil de ces jugemens galans, ou du moins faits à

leur imitation, ſous le titre d'*Arreſta Amorum*, il y a deux cents ans. L'Auteur eſt Martial d'Auvergne, Procureur au Parlement de Paris. Il commença ainſi ſes *Arreſta Amorum*.

Environ la fin de Septembre
Que faillent violettes & flours,
Je me trouvai en la Grand'Chambre
Du noble Parlement d'Amours.

Il y avoit les *Seigneurs Lais*, *les Conſeillers d'Egliſe*.

Après y avoit les Déeſſes,
En moult grand triomphe & honneur,
Toutes Légiſtes & Clergeſſes
Qui ſavoient les decrets par cueur.
Leurs habits ſentoient le cyprès
Et le muſc ſi abondamment,
Que l'on n'eût ſçeu eſtre au plus près
Sans eſternuer largement.

Enſuite viennent cinquante procès différens; & en voici un que j'ai choiſi, qui pourra donner une idée de tous les autres.

Pardevant le Marquis des Fleurs & Violettes d'Amours, s'eſt aſſis un procès d'un Amoureux demandeur d'une part, & une jeune Amie défendereſſe d'autre part; & diſoit ledit Amoureux que tous les plus grands

biens qui sont de Amours, c'est d'entretenir les cuers l'un de l'autre en parfaite alliance & union d'amitié, & que toutes & quantes fois qu'un Amant ou une Dame est vacquante ou qu'elle s'entremet de complaire à plusieurs, c'est signe que son cuer n'est point entier en loyauté, & que l'on ne s'y doit pas trop fier. Or ce présupposé disoit que cette Dame cy avoit fait plusieurs promesses, & entre les autres que jamais n'auroit autre que lui tant qu'il seroit vivant, & lui pareillement à elle : si en avoient fait serment l'un à l'autre si grand & solemnel que faire se peut en tel cas. Et ainsi avoient promis qu'ils ne feroient chose à leur pouvoir, parquoy nul d'entr'eux y pût prendre, n'avoir desplaisir; mais ce nonobstant ladite Dame puis n'a guere de temps en ça s'entremettoit d'entretenir plusieurs Gallans par parolles, & très-belles cheres défendues en tel cas. Et outre plus pendoit tous les jours en sa ceinture & en sa quenouille bouquets nouveaux & fleurs étranges, sans que ledit Amant les lui eût données, dont il a un peu de mal en sa teste. Car aucunes fois quand il est dans son lict, & s'éveille sur ce point, il met bien trois heures à soy rendormir . . . De la part de cette Dame défenderesse fut défendu au contraire. Et disoit que quelques promesses que fissent Dames, se doivent en-

tendré civilement ; c'eſt à ſçavoir là où ſera leur plaiſir. Et ne donnent jamais ſi grande auctorité qu'elles ne ſoyent ſur leurs pieds pour uſer de leurs volontés & plaiſirs ; car elles ſont Dames. Et l'on ſçait que Dames ne peuvent renoncer aux biens qui leur peuvent venir. Et ont don & privilege de nature de rire & faire bonne chere à tous, affin que l'on ne puiſſe dire qu'elles ſont mal gracieuſes . . . Finalement Parties ouyes, fûſt abſolue cette défendereſſe des pétitions & demandes de ce demandeur, en lui permettant (s'elle vouloit, en tant que meſtier eſtoit) de parler, rire, ſaluer, & porter bouquets toutes & quantes fois qu'il lui plairoit, & bon lui ſembleroit. Et condamna ledit Amant en ſes dépens. On diroit que cet Arrêt ne fût rendu que depuis quatre jours, tant il eſt conforme aux uſages & à la pratique d'aujourd'hui. Dans la langue de ce Livre-là, un mari ne s'appelle point autrement que Dangier. *Dangier n'étoit point au logis. On craint que Dangier ne grongne.* Il eſt à marquer qu'un grave Juriſconſulte, qui ſe donne le nom de *Benedictus Curtius Symphorianus*, fait ſur ces bagatelles un très-ſérieux & très-docte Commentaire latin, où il entaſſe Loix ſur Loix, & Paragraphes ſur Paragraphes, pour éclaircir

les questions qui se traitoient devant le *Marquis des Fleurs & des Violettes.*

Parmi tant d'Ouvrages de Poësies que les douzième & treizième siècles ont produits, nous n'avons rien qui regarde le Théâtre. Seulement il paroît par l'Histoire des Poëtes de Provence, que les Troubadours ont fait quelques Comédies; & il ne nous est resté que le nom d'une intitulée de l'*Heregia dels Preyres*, de l'héréſie des Prêtres; Pièce apparemment fort agréable en ces temps & dans ces pays-là, où les Albigeois & les Vaudois avoient assez établi la mode de railler les Eccléſiastiques. Je trouve encore un autre Ouvrage dont le titre étoit: *Contre ce que les Rois & les Empereurs se sont laissés assujettir aux Curés.* Il est vrai que ce n'étoit pas une Comédie; cela prouve seulement que l'on traitoit volontiers ces sortes de matières. Aussi les Légats des Papes demandoient quelquefois grace à ces Poëtes. On leur abandonnoit tout l'Univers, à l'exception de Rome; & on leur faisoit promettre, mais en vain, qu'ils la ménageroient.

L'Auteur de l'*Heregia dels Preyres* s'appelloit Anselme Faidit. L'Histoire des Poëtes de Provence dit qu'il fut bon Poëte; *qu'il faisoit bons mots & bons sons*;

qu'il vendoit ses Comédies & Tragédies deux ou trois mille livres : Guilhemenses ordonnoit la Scène, & recevoit tout le profit. Il étoit homme de plaisir, grand joueur, dissipateur, & qui avoit perdu aux dés tout son bien de patrimoine. Il tira d'un Monastère de la ville d'Aix une fille de qualité, nommée Guillhaumone de Soliers, & l'épousa. La Religieuse s'accommoda parfaitement bien de la vie comique ; & tous deux y acquirent un embonpoint digne que l'Histoire en ait fait mention. Anselme s'attacha d'abord à Richard-Coeur-de-Lion, Roi d'Angleterre, fils de Henri II ; ensuite à Boniface, Marquis de Monferrat ; enfin il mourut en 1220 chez Agoult, Seigneur de Sault.

Nous ne pouvons juger ce que c'étoit que ces Comédies & Tragédies d'Anselme Faidit, & celles de quelques autres Troubadours. Il nous est seulement permis de conjecturer que ce renouvellement du Théâtre eut peu de suite. Tous les Poëtes dont nous avons parlé ont vécu avant l'an 1300.

Le quatorzième siècle produisit bien moins de Poëtes que les deux précédens, soit à cause des calamités où toute la France tomba sous les règnes de Jean &

de Charles VI, ſoit parce que les Duchés & les Comtés ſe réuniſſant peu-à-peu à la Couronne, il y avoit moins de ces petites Cours où les beaux-Eſprits trouvoient aſſez bien leur compte. Philippe-le-Long, dès le temps qu'il n'étoit encore que Comte de Poitou, eut beaucoup de goût pour la Poëſie Provençale; il attira auprès de lui pluſieurs Troubadours, & compoſa lui-même en leur langue. Il vint à la Couronne l'an 1316; mais ſon règne ne fut que de cinq ans, malheur irréparable pour la Poëſie Provençale. Quelque temps après, elle commença à s'éteindre dans la Provence, même ſous la ſeconde race d'Anjou, dont elle fut extrêmement négligée, quoique le bon Roi René ait fait quelques chanſons. Dans ce quatorzième ſiècle, je trouve un Poëte Tragique, Paraſols Limoſin ou de Siſteron. Il a fait *cinq belles Tragédies des Geſtes de Jeanne, Reine de Naples*. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'il mourut en 1383; & Jeanne de Naples, l'Héroïne de ſes cinq Tragédies, en 1382: de ſorte qu'il n'a vécu qu'en même temps qu'elle, & les actions de cette Princeſſe étoient accommodées au Théâtre à meſure qu'elles arrivoient. Avoit-elle fait étrangler ſon mari pour

en épouser un plus aimable, il paroissoit aussi-tôt une Tragédie sur ce sujet.

Vers la fin de ce siècle, le génie Poëtique baisse fort en France; après l'effort que la Poësie avoit fait pour dissiper la barbarie & recommencer de briller à nos yeux, il revient de gros nuages qui répandent par-tout une obscurité presque aussi grande qu'auparavant.

C'est dans le quinzième siècle, à proprement parler, que commence l'Histoire du Théâtre François. Les plus anciennes Comédies que nous ayions aujourd'hui, sont les Mystères de la Religion. Mais avant que d'entrer dans cette matière, il faut se faire une idée juste de l'esprit & des mœurs de ces temps-là; autrement il sembleroit qu'il y auroit une espèce de profanation à dire, sans user de quelque précaution, que l'on a mis autrefois J. C. & le Père éternel sur le Théâtre.

Les siècles different entr'eux comme les hommes; ils ont chacun leur tour d'imagination qui leur est propre. Un siècle ignorant, & pour ainsi dire mal élevé, pense mal, & se représente toutes choses sous des idées basses. Un siècle tel que le nôtre, éclairé de toutes les Sciences, se fait des idées convenables aux objets, & pense avec élévation sur

ce

ce qui est élevé. Nous avons des idées nobles de Dieu & de la Religion, ou du moins nous savons que nous ne devons pas nous arrêter aux idées foibles & peu élevées que notre esprit s'en fait souvent malgré nous, & nous remettons ces objets dans une incompréhensibilité majestueuse plus digne d'eux que toutes nos idées. Mais les siècles de nos pères plongés dans une épaisse ignorance, instruits seulement par des Moines mendians, n'avoient garde de prendre sur la Religion des idées nobles & convenables. Jettez l'œil sur les images & les peintures de leurs Eglises ; tout cela a quelque chose de bas & de mesquin, qui représente le caractère de leur imagination. Leur manière de penser étoit la même que leur manière de peindre. Les Livres de ces temps-là, je parle des meilleurs, ont assez de bon sens, beaucoup de naïveté, parce que le naïf est une nuance du bas, presque jamais d'élévation. Peinture, Livres, Bâtimens, tout se ressemble.

Nos pères ne devoient donc pas croire qu'il y eût aucune profanation à mettre les choses de la Religion sur le Théâtre ; elles se présentoient à eux sous des idées basses qui les invitoient à cette espèce de familiarité dont nous sommes exclus par

des idées plus nobles, & qui font naître plus de respect.

De plus, ils étoient accoutumés à la représentation des choses saintes, jusques dans le service divin. On ne célébroit pas seulement les Fêtes dans la plupart des Eglises, on les représentoit. Le jour des Rois, trois Prêtres habillés en Rois, conduits par une figure d'étoile qui paroissoit au haut de l'Eglise, alloient à une Crêche où ils offroient leurs dons. Et le Continuateur de Guillaume de Nangis rapporte en l'an 1378, que le Roi observoit cette même cérémonie. *Trois Chevaliers, ses Chambellans, tenoient hautement trois coupes dorées & émaillées: en l'une étoit l'Or, en l'autre l'Encens, & en l'autre la Mirrhe; & allerent tous trois par l'ordre comme l'offrande devoit être baillée par le Roi, & le Roi après, &c.* tant cet esprit de représentation étoit établi.

La plupart des autres Fêtes ne manquoient pas aussi de se rendre visibles. Il y avoit le jour de Noël dans l'Eglise Cathédrale de Rouen, un de ces spectacles, qu'on appelloit la *Feste des Anes*; car c'est le nom qu'un vieux Rituel, même manuscrit, lui donne. Tous les Prophètes de l'ancienne Loi paroissoient dans l'Eglise, chacun habillé d'une manière qui

le rendît reconnoissable. Balaam étoit-là monté sur son ânesse, à qui il donnoit inutilement des coups d'éperon pour la faire avancer, parce qu'un petit Ange l'en empêchoit ; & quelqu'un qui étoit caché sous le ventre de l'ânesse parloit pour elle, & disoit son rôle. De cela seul, cette Fête, où il entroit mille autres choses, avoit tiré son nom de la Fête des ânes, parce qu'assurément Balaam avec sa monture touchoit bien plus l'assistance que tous les autres Prophètes plus sérieux.

Ces représentations étant donc établies dans le service divin, on n'avoit garde de s'appercevoir qu'il ne convenoit pas aux choses saintes d'être mises en Comédie ; au contraire, la Comédie n'étoit que comme une suite du service divin, & même elle se jouoit d'ordinaire dans les Cimetières des Eglises. Au sortir du Sermon, ces bonnes gens alloient à la Comédie, c'est à-dire qu'ils changeoient de Sermon. Jusques dans leurs divertissemens, ils avoient les choses de la Religion devant les yeux : leur foi étoit fortifiée par l'habitude qu'ils contractoient avec elles ; & en entendre si souvent parler, c'étoit quasi les avoir vues.

Ainsi il n'eût pas alors été plus éton-

nant que des gens de bien fissent des Comédies, qu'il le seroit qu'ils prêchassent aujourd'hui. Nous avons une Comédie de la Passion, faite par Jean Michel vers le milieu du quinzième siècle, & qui est communément attribuée à un Evêque d'Angers de ce nom, mort en odeur de sainteté. On prétend même qu'il fit des miracles après sa mort; du moins il y eut long-temps auprès de sa *tombe un tronc* qui rapportoit beaucoup.

Il est bien aisé de voir par les Ouvrages de Jean Michel, que la Comédie étoit alors au berceau. C'est une suite historique de la Vie de J. C., depuis la Prédication de S. Jean jusqu'à la Résurrection. Quand les personnages qui occupent le Théâtre ont dit ce qu'ils avoient à dire, ils s'en vont, & d'autres viennent qui parlent de toute autre chose. C'est une règle inviolable, que les Scènes ne soient jamais liées. Il n'y a point d'Actes. Après un nombre suffisant de Scènes la journée finit sans autre raison, sinon qu'on en a assez dit. L'Assemblée se sépare; & le lendemain on vous en donne encore autant. Cela se jouoit en plusieurs jours.

Par exemple, dans la Pièce que j'ai entre les mains, le Théâtre ouvre par

S. Jean qui prêche les Juifs ; & voici son début :

Parate viam Domini ; rectas facite in solitudine semitas Dei nostri. Isaïe 40.

Ysaie a écript ce tiltre
En son quarantiéme Chapitre,
Parlant en sainte Prophetie,
De la venuë du Messie ;
Et je vous le vueil réciter
Afin de vous admonester
Que vous devés en votre cueur
Préparer la voye du Sauveur,
En toute œuvre de rectitude,
Et en dévote solitude,
Faire que les œuvres de Dieu
Ayent dedans vos ames lieu
Pour faire votre saulvement ;
Et pourtant au commencement
De cette Prédication
J'ay prins pour introduction
Le mot d'Ysaie que je di,
Parate viam Domini ;
En ce tesme ci je puis prendre
Deux poincts bien aisez à comprendre
A tout homme de bon vouloir, &c.

Le Sermon finit par :

Il vous faut faire pénitence,
Et vous acquerrés sans doubtance

En la haute Hierusalem,
Une éternelle gloire. Amen.

Cela dit, S. Jean s'en va, & un Conseil de Juifs lui succède. Vous voyez que S. Jean ne prêchoit pas mal à la moderne : le texte, la division, la gloire éternelle, rien ne manque là pour un parfait Sermon. Dans tous ces Ouvrages, l'application de nos mœurs à des siècles entiérement différens, produit un burlesque continuel, dont nos ancêtres n'avoient pas le moindre soupçon. Tous les repas marqués dans l'Evangile ne sont pas oubliés dans cette Comédie, & ils les commencent toujours par le *Benedicite.*

C'est l'effet ordinaire de notre ignorance de nous peindre tout semblable à nous, & de répandre nos portraits dans toute la nature. Ces bonnes gens du quatorze ou du 15^e siècle n'avoient garde de s'imaginer qu'il y eût des Prédications sans texte & sans division, & des repas sans *Benedicite.* Nous qui savons que les Juifs ne nous ressembloient pas tant, nous ne pouvons nous empêcher de rire en les voyant représentés tout-à-fait à la Françoise : mais quand nous voyons que l'on donne notre manière de traiter l'amour à des Grecs, à des Romains, &, qui pis est, à des Turcs, pourquoi cela

ne nous paroît-il pas burlesque ? C'est que nous n'en savons pas assez ; & comme nous ne connoissons guères les véritables mœurs de ces Peuples, nous ne trouvons point étrange qu'on les fasse galants à notre manière ; il faudroit pour en rire des gens plus éclairés : la chose est assez risible, mais il manque des rieurs.

Comme les Comédies de la Passion ne sont pas trop connues, je crois qu'il sera à propos d'en exposer quelques traits les plus particuliers, & les plus propres à en faire connoître le caractère.

Elles sont assez variées. Il y a jusqu'à des Scènes plaisantes. Quand Satan, qui avoit été chargé par Lucifer de tenter J. C., revient aux Enfers sans avoir réussi, Lucifer le fait étriller d'importance par les autres Diables. Le pauvre Satan en demeure estropié ; & certainement quand on le voyoit boiter sur le Théâtre & se traîner avec peine, toute l'Assemblée rioit de bon cœur.

La fille de la Chananée, possédée du Diable, dit des extravagances fort plaisamment imaginées ; & l'Auteur, tout Saint qu'il étoit, ayant à faire parler une fille qui est hors de son bon sens, n'a pas voulu perdre l'occasion d'égayer la Scène par des discours assez libres. Il a

cru peut-être que sans cela le vraisemblable n'y feroit pas. Cependant il a eu une conduite toute différente sur la Madeleine; car quoiqu'il garde son caractère avec assez de soin, & que dans les discours qu'il lui fait tenir, il marque en prose par apostille le nom des sept Péchés mortels qu'elle se vante d'avoir commis, il la fait fort réservée sur celui dont elle a été le plus soupçonnée; & pour se justifier de ce qu'elle néglige ce péché, elle dit:

De solatieux touchements,
Et autres plaisans couchements;
Cela gist en ma voulenté.

Après quoi elle croit son honneur sauvé, puisqu'il n'a tenu qu'à elle d'éprouver les *plaisants couchements*. C'est cette disposition de la Madeleine, très-funeste pour ses Amans, qui fait dire à une de ses femmes-de chambre:

Pour mettre Mignons en alaine,
Voici fine espice sucrée,
Et tel y laissera la laine
Qui n'en aura ja la grupée.

Rodigon, Comte de la Cour d'Hérode, vient voir la Madeleine, qui lui dit d'abord:

Voulez-vous trois heures ou quatre
Danser, chanter, ou vous ébattre
A beaux dés, au glic, ou au flux?

Mais Rodigon prend le parti de dire une Ballade dont le refrain est joli :

On n'a jamais ce qu'Amours ont cousté.

En voici un couplet plus agréable & mieux tourné qu'il n'appartient à ce temps-là :

C'est l'ordonnance d'Amours, ne leur déplaise,
Soucy de nuict, & de jour le malaise,
En tel esmoy faut qu'Amour se pourchasse,
Qui aimera de son gibier la chasse,
Il en sera tout-à-coup rebouté,
Tel y despend deux fois plus qu'il n'amasse;
On n'a jamais ce qu'Amours ont cousté.

A la fin de la Scène, il est marqué en prose : *Rodigon en prenant congé, pourra baiser Madeleine & ses Damoiselles.*

La mort de Judas est un morceau aussi singulier qu'il y en ait dans tout l'Ouvrage. Il vient détestant la trahison qu'il a faite ; il invoque tous les Diables, Léviatan, Belphegor, Cacodémon, Béhemot, & le Ribaud Asmodeus ; & pour n'en manquer aucun, il y a joint Tisiphone, Alecto, Megère, &c. Aux cris de Judas, *Désespérance*, accompagnée

d'une troupe de Diables, sort de l'Enfer; elle lui propose de l'y mener, & aussitôt Judas chicane avec elle. Mais, lui dit-il:

J'ay fait confession
En tant que j'ay dit *peccavi;*
Et si fis satisfaction,
En tant que les deniers rendy;
Puis j'eûs telle contrition
Qu'à peu que mon cœur ne fendy.

Désespérance, bonne Théologienne, lui répond:

Confession instituas
Sans dévotion de pensée;
Et tout l'argent restituas,
Non pas à partie offensée.
De cueur contrit t'évertuas;
Mais c'est de rage ramassé:
Par quoi tout ce que fait tu as
Ne vault rien, ta grace est passée.

Ensuite, pour le mettre en goût de se tuer, elle lui dit:

Or, tiens, regarde mes atours;
Suis-je pas pourveue d'outils,
Bien ingénieux & subtils,
Se ung homme est cauteleux & fin,
Pour le mettre bientost à fin?.

Choisisse sur moi des plus beaux;
Voicy Dagues, voicy Couteaux,
Forcettes, Poinçons, Allumelles;
Advise, choisi des plus belles, &c.

Judas prend le parti de se pendre; mais en gagnant toujours du temps par des discours inutiles, que Désespérance veut abréger: *Depesche-toi*, dit-elle, *car Tout se gaste.* Quand il est pendu, Lucifer crie du fond des Enfers, qu'on lui apporte l'ame; mais elle ne se trouve point.

ASTAROTH.

Que Diable est l'ame devenue?
Cerberus, donne-t'en bien garde.

CERBERUS.

Je cherche par-tout, & regarde;
Mais je ne la voy hault ne bas.
Qu'en dépit du traistre Judas,
Je croy qu'el soit annichillée.

BERITH.

Où Diable seroit-elle allée?

SATHAN.

Est-elle point dedans la souche?

DESESPÉRANCE.

El n'est pas sortie par la bouche,
J'en réponds.

ASTAROTH.

Il n'est donc pas mort?

DESESPÉRANCE.

Si est, si est.

Ils cherchent encore quelque temps ; & Berith dit :

L'Ame eſt encore dedans ſes tripes,
Qui de ſon ordure s'abreve,
Et ſi la pance ne lui creve,
Nous y perdrons notre ſaiſon.
Car par la bouche orde & maligne
Qui baiſa ſon Maiſtre tant digne,
Elle ne peut ne doit paſſer.

Et puis en proſe : *Ici creve Judas par le ventre, & les tripes ſaillent dehors, & l'ame ſort.* C'étoit une plaiſante repréſentation que de voir cette ame ſortir du corps. L'Auteur prend quelquefois occaſion de débiter de la morale à la manière du temps. Quand les Soldats ont réſolu de jouer la robe ſans couture, Satan ſe déguiſe, & va trouver Griffon, l'un d'entr'eux, à qui il préſente des dés. Griffon, qui n'en avoit point encore vu, lui demande ce que c'eſt, & Satan lui en explique ainſi les propriétés. Ce point que tu vois ſeul, lui dit-il, eſt en dépit de Dieu le Père, ces deux en dépit du Père & du Fils, ces trois en dépit de la Trinité, ces quatre en dépit des quatre Evangéliſtes, ces cinq en dépit des cinq Plaies, & ces ſix en dépit de toute la Cour de Paradis. Tu n'as, continue-t-il,

qu'à bien jurer & blasphémer, & tu gagneras. Griffon profite de l'avis, & effectivement il gagne la robe.

Ces Pièces étoient des espèces d'Opéra. Il y avoit des machines & de la musique. Dans un endroit il est dit en prose : *Ici se met Jesus sur les épaules de Satan, & par un soudain contrepoids sont guidés tous deux sur le hault du Pinacle.* Ailleurs, après le Baptême de J. C. : *Adonc parle Dieu le Pere, & est à noter que sa loquence se doit prononcer entendiblement, & bien à trait en trois voix; c'est assavoir ung hault dessus, une haultecontre, & une bassecontre bien accordées; & en cette armonie se doit dire toute la clause qui s'ensuit.* Il y a encore d'autres chants, & même des espèces d'hymnes en latin. Pour rendre les concerts encore plus Ecclésiastiques, il y entroit des orgues.

Un récit assez plaisant que le Seigneur de Basché fait dans Rabelais, peut encore éclaircir cette matière, si elle vaut la peine d'être éclaircie. Maître François Villon, célèbre fripon & Poëte, avoit fait une Passion en langage Poictevin; *restoit seulement à trouver habillements aptes aux personnages. Il pour un vieil Paysan habilier qui jouoit Dieu le Pere, requist Frere Estienne Tappecoüe, Se-*

cretain des Cordeliers du lieu, lui prester une Chappe & Estolle. Tappecoüe le refusa, alleguant que par leurs Statuts Provinciaux, estoit rigoureusement deffendu rien bailler ou prester pour les Joüans. Villon repliquoit que le Statut seulement concernoit Farces & Mommeries, & autres Jeux dissolus . . . Enfin Tappecoüe lui dit peremptoirement qu'ailleurs se pourveust, rien n'esperast de sa Sacristie. Villon résolut de se venger. Il fut averti que Tappecoüe étoit allé à la quête *sur la poutre du Couvent ;* ainsi nomment-ils une jument non encore saillie. *Adonques* Villon *fist la monstre de sa Diablerie par la Ville & le marché. La Diablerie*, c'étoit la troupe de ceux qui jouoient les Diables dans la Passion. *Ces Diables étoient tous caparaçonnés de peaux de loups, de veaux, & de beliers, parsementés de testes de mouton, de cornes de bœufs, & de grand havés de cuisine, ceints de grosses courroyes, esquelles pendoient grosses cymbales de vaches, & sonnettes de mulets à bruit horrifique. Tenoient en main aucuns bastons noirs pleins de fusées, autres portoient longs tisons allumés*, &c. *Après les avoir ainsi conduits avec contentement du Peuple, & grande frayeur des petits enfants, il les mena sur le chemin de Tappecoüe. Par la mort, dirent*

adonc les Diables, il n'a voulu prester une povre Chappe à Dieu le Pere ; faisons-lui peur. Ils y réussirent si bien, que la poutre le jetta bas ; mais comme il ne put défaire de dedans l'étrier, qui étoit de corde, son soulier *senestre*, la poutre le traîna au haut & au loin, & ne reporta de lui au Couvent *que le pied droit & son soulier entortillé.* Villon ravi disoit à ses gens : *Vous joüerez bien, MM. les Diables, vous joüerez bien, je vous affie. Je dépite les Diables de Saulmur, de Monmorillon, de Langés, d'Angiers, &c.* Car il y avoit des *Diableries* par-tout.

Quelques-unes de ces représentations pieuses étoient muettes, & elles ornoient les réjouissances & les Fêtes publiques. Quand Henri VI, Roi d'Angleterre, fit son entrée à Paris en qualité de Roi de France, *il y avoit* à la porte de S. Denis par où il entra, dit Monstrelet, *personnages sans parler, de la Nativité de Notre-Dame, de son Mariage, & de l'Adoration des trois Rois, des Innocents, & du bon Homme qui semoit son bled, & furent ces personnages très-bien joüés.* On crut qu'il étoit d'une grande magnificence que ce Prince à chaque pas qu'il faisoit trouvât un mystère. Encore une coutume tirée de l'Église, & appliquée à des occasions

profanes; c'eſt qu'aux entrées des Rois, dans les réjouiſſances publiques, on crioit Noël.

Tel étoit alors le génie des Peuples. Il faut des Spectacles & des divertiſſemens à quelque prix que ce ſoit; & la Religion elle-même, toute ſérieuſe qu'elle eſt, eſt obligée à en fournir, quand on n'en peut pas tirer d'ailleurs. Nos pères, peu ſavans dans l'antiquité, ne connoiſſoient guères que l'Hiſtoire de leur Religion; & c'étoit à elle par conſéquent à remplir le Théâtre. Heureuſement nous avons aujourd'hui d'autres ſources où puiſer des Sujets : toutes les Hiſtoires anciennes nous ſont ouvertes; & quand nous voulons du merveilleux, nous avons quantité de Dieux & de Déeſſes qui ne nous ſont rien, & qui ne ſont bons que pour la Scène. Ce n'eſt pas cependant que toutes nos anciennes Comédies Françoiſes fuſſent tirées de l'Ecriture ou de la Vie des Saints. Il y avoit, comme nous l'apprenons de l'Hiſtoire rapportée par Rabelais, des *Farces & Mommeries*, pour leſquelles Tappecoüe eût eu raiſon de ne point vouloir prêter de Chappe.

Il nous reſte une de ces Farces, où il y a de fort plaiſantes choſes. C'eſt la

Farce

Farce de Pathelin, dont Pasquier a fait un extrait ou plutôt un récit assez long & assez fidèle. Je ne laisserai pas d'en faire aussi un qui sera différent du sien, en ce que je rapporterai plus de morceaux de l'Ouvrage.

Maître Pierre Pathelin, Avocat peu employé, vient d'abord avec Guillemette sa femme, qui lui reproche qu'il n'a *ne denier ne maille*. Pathelin lui dit que cela n'empêche pas qu'il n'aille à la Foire tout de ce pas, & qu'elle n'a qu'à lui dire de quel drap elle veut pour se faire un habit, qu'elle en aura qui ne coûtera rien. Il va donc à la Foire, & s'adresse à un Drapier à qui il donne le bon jour avec beaucoup de caresses. Ensuite il lui parle de son père.

Il m'est avis tout clerement
Que c'est-il de vous proprement
Qu'estoit un bon Marchand & Saige;
Vous lui ressemblés de visage,
Par . . . comme droite peinture,
Si Dieu eût oncq de créature
Mercy, Dieu vray pardon luy face,
A l'ame.

LE DRAPIER.

Amen par sa grace,

Et de nous quand il lui plaira.

PATHELIN.

Par ma foi, il me déclara

Maintes fois, & bien largement

Le temps qu'on voit présentement,

Moult de fois m'en est souvenu;

Car pour lors il estoit tenu

Un des bons . . .

Le Drapier, sur qui les discours de Pathelin commencent à opérer, le prie de s'asseoir. Il en fait quelque façon, & s'assied, & puis revient à la ressemblance du Drapier avec son père.

Ainsi m'aist Dieu que des oreilles,

Du nez, de la bouche, des yeux,

Oncque enfans ne ressembla mieux

A pere. Quel menton fourché!

Vrayement ceste vous tout poché.

Et qui diroit à votre mere

Que ne fussiez fils de votre pere,

Il auroit grand soin de tancer.

Ensuite il lui demande des nouvelles de la *bonne Laurence sa belle-tante*, à qui il ressemble encore de *corsaige*. Au milieu de cet entretien, il jette par hasard les yeux sur un drap qui lui plaît. Il n'a que faire de drap, dit-il: mais celui-là

le tente; & il voit bien que de quatre-vingts écus qu'il avoit mis à part *pour retraire une reste*, il y en aura quelque vingtaine pour le Drapier. Ils conviennent du prix, qui est six écus d'or : on aulne, on coupe; mais Pathelin n'a pas son argent sur lui. Il faut que le Marchand le vienne querir, & en même temps goûter le vin de Pathelin, & manger *d'une oüe que sa femme rôtit*. Le Drapier s'y résout, quoiqu'avec quelque difficulté, & dit qu'il lui portera donc son drap. Mais que Pathelin lui laissât prendre cette peine, il n'y a nulle apparence. Il emporte donc le drap lui-même, & retourne triomphant vers Guillemette, à qui il dit ce qu'il faut faire pour se moquer du Drapier qui va venir.

Je voudrois copier d'un bout à l'autre les Scènes qui suivent, tant elles me paroissent comiques & d'un jeu agréable. Cependant je vais tâcher à ne point sortir des bornes d'un extrait. Le Drapier vient, Guillemette lui ouvre la porte; & chaque fois qu'il veut parler, elle lui dit de parler bas. Le Drapier y manque toujours, & dit qu'il vient querir son argent; & toujours Guillemette répond: *Parlez bas; je crois que le pauvre homme dort. Il y a onze semaines qu'il est au lit*

ſans en ſortir. Comment ? Il eſt venu ce matin prendre du drap chez moi. Et Guillemette répond en colère.

Diable y ait part, aga quel prendre !
Ah ! Sire, que l'on le puiſt pendre
Qui ment. Il eſt en tel party
Le pauvre homme, qu'il n'a party
Du lict y a unze ſemaines ;
Nous baillez-vous de vos trudaines
Maintenant ? En eſt-ce raiſon ?
Vous viendrez dans ma maiſon
Par les angoiſſes Dieu ; moi laiſſe . . .

LE DRAPIER.

Dea vous diſiés que je parlaſſe
Si bas. Sainte benoiſte Dame !
Vous criez ? . . .

GUILLEMETTE.

Et à qui l'avez-vous baillé,
(ce drap) ?

LE DRAPIER.

A lui-même.

GUILLEMETTE.

Il eſt bien taillé
D'avoir drap. Hélas ! il ne hobe,
Il n'a nul meſtier d'avoir robe.
Jamais robe ne veſtira
Que de blanc ne ne partira
Dont il eſt, que les pieds devant.

Après tous ces diſcours, on entend le

malade qui appelle Guillemette, & qui extravague.

Voyla une Moine noir qui vole :
Prens-le, baille lui une estole.
Au chat, au chat : comment il monte !

Quand le Drapier va lui demander son argent, Pathelin le prend pour son Apothicaire.

Ah ! Maistre Jean, plus dur que pierre ;
J'ay . . . deux petites crottes
Noires, rondes comme pelottes :
Dois-je prendre un autre clistere ?

LE DRAPIER.

Six aulnes de drap maintenant ;
Dites, est-ce chose avenant,
Par votre foy que je les perde ?

PATHELIN.

Si peussiés éclaircir ma. . . .
Maistre Jean, elle est si dure.

Il est aisé de voir quel jeu de Théâtre il y a à cela. Enfin, le Drapier ne sait où il en est, & commence à douter s'il a donné le drap.

Je sçais bien que je dois avoir
Six aulnes tout en une piéce :
Mais cette femme me dépiéce
De tout point mon entendement ;
Il les a eües vrayement.

Non a dea. Il ne se peut joindre;
J'ay veû la mort qui le vient poindre,
Au moins, ou il le contrefait.
Et si a, il les print de fait,
Et les mit dessous son esselle.
Par Sainte Marie la belle,
Non a . . .
Si a par le Sang Notre-Dame,
Meschoir puist-il de corps & d'ame,
Si je sçay . . .

Il s'en va, & puis il revient, & trouve Pathelin dans le délire, qui parle toutes sortes de langues; tantôt Gascon, tantôt Normand, tantôt Breton. Enfin, le pauvre Drapier s'en va demandant pardon à Guillemette, d'avoir cru que Pathelin fût venu ce matin-là à la Foire.

J'observerai, en passant, qu'il paroît qu'autrefois on juroit beaucoup, & souvent sans adoucissement. Les anciennes Comédies sont pleines de juremens, ainsi qu'on en a pu voir ici quelques échantillons. Un des grands secrets de ces Auteurs-là, pour attraper la rime, étoit de jurer par quelque Saint, & ils donnoient la préférence à celui qui rimoit.

Le Drapier retourné chez lui, trouve le Berger qui lui gardoit un troupeau de

moutons, & qui avoit coutume d'en assommer quelques-uns pour les manger; après quoi il disoit qu'ils étoient morts de la clavelée. Il lui avoit fait donner une assignation pour comparoître devant le Juge; & le fripon de Berger vient lui dire avec une fausse naïveté:

Ne sçay quel vestu défroyé,
Qui tenoit un foüet sans corde.

C'est-à-dire un Sergent, parce qu'en ce temps-là les Sergens avoient des manteaux bigarrés, & portoient une verge à la main.

M'a dit: mais je ne me recorde
Point bien au vray que ce peut estre,
Il m'a parlé de vous, mon Maistre;
Je ne sçay quelle ajournerie.
Quant à moy, par Sainte Marie,
Je n'y entens ne gras ne gresle.
Il m'a broüillé de pesle mesle,
De brebis & de relevée.

Le Drapier en colère veut le mener devant le Juge, & le Berger va auparavant prendre conseil de Maître Pierre Pathelin, qui, après avoir entendu le fait, lui dit de ne répondre que *Bée* à toutes les interrogations que le Juge lui fera.

Ils vont au lieu de la Juriſdiction, & là ſe trouve le Drapier qui commence à parler de l'affaire qu'il a contre ſon Berger. Il n'avoit point encore apperçu Pathelin : mais dès qu'il le voit, il eſt étonné ; il dit : Eſt-ce lui ? n'eſt-ce pas lui ? Oui, c'eſt lui qui a pris mon drap. Et le Juge dit :

Sus, revenons à ces moutons :
Qu'en fut-il ?

LE DRAPIER.

Il en print ſix aulnes
De neuf francs.

LE JUGE.

Sommes-nous béjaunes ?
Ou cornards ? ou cuydé vous eſtre ?

Le Drapier revient toujours à ſon drap, & le Juge qui n'y entend rien veut qu'on vienne au fait des moutons.

LE DRAPIER.

Voire,
Monſeigneur : mais le cas me touche.
Toutefois, par ma foy, ma bouche
Meshuy un ſeul mot n'en dira.
Une autre fois il en ira
Ainſi qu'il en pourra aller.
Il me le convient avaller

Sans

Sans mascher. Or ça disoye,
A mon propos, comment j'avoye
Baillé six aulnes, dois-je dire,
De brebis, je vous en prie, Sire,
Pardonnez-moi. Ce grand Maistre,
Mon Berger, quand il devoit estre
Aux champs, il me dit que j'aurois
Six écus d'or quand je viendrois.
Dy-je depuis trois ans en ça,
Mon Berger m'enconvenença,
Que loyaument me garderoit
Mes brebis, & ne m'y feroit
Ne dommage, ne vilenie;
Et puis maintenant il me nie
Et drap & argent pleinement.
Ah! Maistre Pierre, vrayement
Ce ribaud-cy m'embloit les laines
De mes bestes, & toutes saines
Les faisoit mourir & périr,
Par les assomer & férir
De gros bastons sur la cervelle.
Quand mon drap fut sous esselle,
Il se mit au chemin grand erre,
Et me dit que j'allasse querre
Six écus d'or en sa maison.

LE JUGE.

Il n'y a rime ne raison
A tout ce que vous rasardés.
Qu'est cecy? Vous entrelardés.

Puis d'un, puis d'autre ; somme toutte
Par le sangbieu je n'y vois goutte.

Quand il veut tirer quelque éclaircissement du Berger, le Berger ne répond que *Bée*, & Pathelin ne manque pas de dire que le Berger n'est qu'un hébêté qui ne sait parler qu'à ses brebis, & qu'il n'y a pas de raison à l'avoir fait ajourner. Le Drapier reparle toujours de son drap, & Pathelin répond des brebis. Enfin, le Juge ennuyé, & les croyant tous fous, renvoie le Berger, & se lève. Quand Pathelin demeuré seul avec le Berger lui demande son paiement, il n'en tire que ce même *Bée* qu'il lui avoit appris ; & voilà la fin de la Pièce.

A en juger par le langage, elle doit être à-peu-près du temps de Louis XII ; mais il y a des choses qui ne paroissent pas indignes du siècle de Molière, ni de Molière même. Une preuve qu'elle a eu un grand succès, c'est qu'elle a donné de nouveaux mots à la langue, & fait des Proverbes. Pathelin, qui n'étoit qu'un nom fait à plaisir comme Tartuffe, est devenu un mot de la langue qui signifie *flatteur* & *trompeur*, de la même manière que Tartuffe signifie présentement *un faux Dévot*. Même Pathelin a une famille que Tartuffe n'a pas. Il a produit Pate-

liner & Patelinage. *Revenons à nos moutons*, qui est un Proverbe si usité, vient encore de la même source. C'est ce que dit le Juge au Drapier qui oublie ses moutons pour parler de son drap. Le plus grand honneur qui puisse arriver à une Comédie, c'est de faire des Proverbes. Il y a tout lieu de croire qu'il s'en forme présentement plusieurs, tirés de Comédies de Molière; mais le temps n'y a pas encore mis la dernière main.

Jusqu'ici la Tragédie, &, pour mieux dire, toute la constitution du Théâtre dans la Comédie même, avoit été entiérement inconnue. Enfin, sous le règne de François I^er^, les Grecs & les Latins sortirent, pour ainsi dire, de leurs tombeaux, & revinrent nous donner des leçons. L'ignorance commença à se dissiper, le goût des Belles-Lettres se répandit, la face des choses d'esprit se renouvella, tous les Arts, toutes les Sciences se ranimèrent. On trouve sous François I^er^ Antoine Forestier, Parisien, qui a écrit des Comédies Françoises, & Jacques Bourgeois Auteur de la Comédie des Amours d'Erostrate, imprimée en 1545, & dédiée au Roi. Apparemment toutes ces Pièces sont perdues. Les Amours d'Erostrate, à en juger par le

titre, pouvoient être un Ouvrage sérieux; cependant, selon le compte de Ronsard, la Tragédie, un peu plus lente que les autres Muses, peut-être parce qu'elle est plus importante, ne ressuscita que sous le règne de Henri II.

> Alors Jodelle heureusement sonna,
> D'une voix humble & d'une voix hardie,
> La Comédie avec la Tragédie,
> Et d'un ton double, ore bas, ore haut,
> Remplit premier le François eschaffaut,

Dit ce fameux Poëte. Il ne compte pour rien les Comédies faites avant Jodelle, apparemment parce qu'elles étoient sans art, & sans aucune imitation des Anciens.

Cependant, à ce que dit Pasquier, *Jodelle n'avoit pas mis l'œil aux bons Livres; mais en lui y avoit un naturel esmerveillable. Et ceux qui de ce temps-là jugeoient des coups, disoient que Ronsard étoit le premier des Poëtes, mais que Jodelle en étoit le démon.* S'il n'étoit pas savant, son siècle l'étoit; & les ignorans même d'un siècle savant se sentent un peu de la science de leur siècle. Il part des gens habiles, pourvu qu'ils soient en assez grand nombre, une certaine lumière qui éclaire tout ce qui est autour d'eux, & dont on apperçoit quelques rayons réfléchis sur tous les

autres. Le bon goût qu'ils prennent par choix, s'établit chez les autres par mode, & les vrais principes passent de ceux qui les ont découverts, à ceux qui ne peuvent tout au plus que les entendre.

La première de toutes les Tragédies Françoises, est la Cléopatre de Jodelle. Elle est d'une simplicité fort convenable à son ancienneté. Point d'action, point de jeu, grands & mauvais discours partout. Il y a toujours sur le Théâtre un Chœur à l'antique, qui finit tous les Actes, & s'acquitte bien du devoir d'être moral & embrouillé : mais pour donner une idée plus juste de cette Pièce, en voici un plan, Scène par Scène, assez exact & assez court. Il y a un Prologue adressé à Henri II.

Acte I^er, Scène I^re. L'ombre d'Antoine plaint ses malheurs, & annonce que Cléopatre mourra bientôt. Scène II. Cléopatre dit à Iras & à Charmion, ses Confidentes, qu'elle a vu Antoine en songe. Elle ne doute pas qu'Octavien ne la destine au triomphe, & elle veut absolument éviter ce déshonneur. Ensuite le Chœur a un beau sujet de moraliser sur l'inconstance de la fortune.

Acte II. Octavien, Agrippe, Proculée. Longue Histoire & peu nécessaire

de toutes les guerres passées. Résolution de faire vivre Cléopatre pour la mener à Rome, & puis le Chœur moral.

Acte III. Octavien, Cléopatre, Seleuque. Lamentation de Cléopatre à Octavien, qui répond à toutes ses mauvaises excuses. Enfin Cléopatre, pour mieux le toucher, lui livre son trésor. Seleuque, sujet de la Reine, dit qu'elle ne livre pas tout. Sur cela elle lui saute aux cheveux devant César, les lui arrache, & lui donne cent coups de pied.

CLÉOPATRE.

A faux meurdrier ! à faux traistre ! arraché
Sera le poil de ta teste cruelle.
Que plust aux Dieux que le fust ta cervelle !
Tien, traistre, tien.

SELEUQUE.

O Dieux !

CLÉOPATRE.

Cas détestable !
Un serf ! un serf !

OCTAVIEN.

Mais chose émerveillable
D'un cœur terrible !

CLÉOPATRE.

Et quoy m'accuses-tu ?
Me croyois-tu veuve de ma vertu,

Comme d'Antoine? Ah traistre!

SELEUQUE.

Retiens la,
Puissant César, retiens-la doncq.

CLÉOPATRE.

Voylà
Tous mes bienfaits. Hon! le deuil qui m'efforce
Donne à mon cœur langoureux telle force,
Que je pourrois, ce me semble, froisser
Du poingt tes os, & tes flancs crevasser
A coup de pied.

OCTAVIEN.

O quel grinsant courage!
Mais rien n'est plus furieux que la rage
D'un cœur de femme, &c.

J'ai cru qu'on ne seroit pas fâché de voir, par cet échantillon, de quelle noblesse étoit alors la Tragédie.

Acte IV. Cléopatre, Iras, Charmion. Résolution de ces trois femmes de mourir ensemble.

Acte V. Proculée, le Chœur. Proculée conte au Chœur la mort de Cléopatre.

Cette prétendue Tragédie fut jouée à Paris devant Henri II à l'Hôtel de Rheims, & ensuite au Collége de Boncours, *dont toutes les fenêtres étoient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur*, à ce que rapporte Pasquier, qui

vit lui-même cette représentation, & se trouva dans la même chambre que le grand *Adrianus Turnebus.* Il remarque que *les entre-parleurs étoient tous hommes de nom, & que Remy Belleau & Jean de la Peruse jouerent les principaux rolets, tant étoit lors en réputation Jodelle envers eux.* Ici je prie que l'on ne songe point aux Poëtes d'aujourd'hui; car si l'on va penser à eux, j'avoue que l'on ne croira jamais que d'assez bons Auteurs, tels que Belleau & la Peruse, aient bien voulu servir à représenter l'Ouvrage d'un autre, & le faire valoir aux yeux du Roi & de tout Paris. Quelle fable par rapport à nos mœurs! Si la Tragédie étoit alors bien simple, les Poëtes l'étoient bien aussi.

A l'occasion de la Cléopatre de Jodelle, il arriva une chose très-singulière. Cette Pièce eut un applaudissement prodigieux; & ces Poëtes grossiers, qui louoient les Ouvrages d'autrui, voulurent féliciter Jodelle avec éclat & avec cérémonie: & voici la relation de ce qu'ils firent, tirée de Jean-Antoine de Baïf, qui l'adressoit au Seigneur de Sade, Sieur de Maan.

Quand Jodelle bouillant en la fleur de son âge,
Donnoit un grand espoir d'un tout divin courage,

Après avoir fait voir marchant sur l'échaffaut,
La Royne Cléopatre enfler un stile haut ;
Nous jeunesse d'alors désirant faire croistre
Cet esprit que voyions si gaillard apparoistre,
O Sade ! en imitant les vieux Grecs qui donnoient
Aux Tragiques un bouc dont ils les guerdonnoient,
Nous cherchasmes un bouc ; & sans encourir vice,
D'idolastres damnés, sans faire sacrifice,
Ainsi que des pervers, scandaleux, envieux,
Ont mis sus contre nous pour nous rendre odieux,
Nous menasmes le bouc à la barbe dorée,
Le bouc aux cors dorés, la beste enlierrée,
En salle où le Poëte aussi enlierré,
Portant son jeune front de lierre entouré,
Attendoit la brigade ; & lui menant la beste,
Pesle mesle courans en solemnelle feste,
Moy récitant ces Vers, lui en fismes présent, &c.

Voilà peut-être le plus bizarre dessin de Fêtes que des Poëtes même aient pu imaginer. Vous voyez par la petite apologie que Baïf glisse dans sa narration, que l'on prétendit alors que le bouc avoit été sacrifié à la manière des Payens, & ce bruit-là couroit encore du temps de Théophile ; car dans une Requête qu'il adresse au Roi Louis XIII pour se justifier de tous les désordres qu'on lui imputoit, il dit enfin qu'il est Poëte, & qu'en cette qualité il faut lui passer quelque chose.

Autrefois on a pardonné
Ce Carnaval desordonné
De quelques-uns de nos Poëtes,
Qui se trouverent convaincus
D'avoir sacrifié des bestes
Devant l'Idole de Bacchus.

L'action auroit été si énorme, qu'à peine est-elle croyable ; cependant je ne voudrois pas trop répondre de ceux qui ont mené *le bouc enlierré au Poëte aussi enlierré*. La nouveauté du Grec, les beautés que l'on y avoit découvertes, & plus que tout cela la gloire de l'entendre, avoient tellement enivré tous les Savans, qu'ils étoient devenus tous Grecs. Ils faisoient semblant de parler François dans leurs Ouvrages ; mais effectivement ils parloient Grec : on ornoit, on égayoit la Poësie de tout ce qu'il y avoit de plus sauvage & de plus ténébreux dans les Fables de l'Antiquité. Il y a un endroit dans Ronsard qui est assez remarquable. Il regrette la mort d'un jeune homme de mérite ; & après avoir quelque temps parlé François à regret, enfin il ne peut plus se contenir ; il lâche le Grec tout pur, & s'écrie en un Vers :

Ocymore, dyspotme, Oligrochronien.

C'eſt-à dire, *qui a eu une deſtinée courte, prompte, malheureuſe, & qui a peu vécu.*

Ce tranſport, cet enthouſiaſme eſt tout-à-fait plaiſant. Il paroît par beaucoup d'exemples que le Grec a une vertu particulière d'entêter.

La pompe du bouc de Jodelle fut accompagnée de Vers; & en cette occaſion, où toute la Fête regardoit Bacchus le Dieu du Théâtre; pouvoit-on faire d'autres ſortes de Vers que des dithyrambes? Il n'y avoit pas d'apparence; cela auroit été contre toutes les règles. La plupart des Poëtes du temps firent donc des dithyrambes. Je rapporterai quelques morceaux de celui de Baïf, parce qu'il eſt aſſez curieux, & tout-à-fait à la Grecque.

Au Dieu Bacchus ſacrons cette Feſte,
Bachique brigade,
Qu'en gaye gambade
Le liere on ſecoue,
Qui nous ceint la teſte.
Qu'on joue,
Qu'on trépigne,
Qu'on faſſe maint tour
Alentour
Du bouc qui nous guigne,
Se voyant environné,
De noſtre eſſain couronné

Du liere ami des vineuſes carolles ;
Yach, evoë, iach, ia, ha, &c.

Cet *Yach, evoë, iach* ... eſt le refrain de tous les Couplets.

C'eſt ce dous Dieu qui nous pouſſe,
Eſprits de ſa fureur douce,
A reſſuſciter le joyeux myſtere
De ſes gayes Orgies,
Par l'ignorance abolies ...
O Pere Evien !
Bacche dithyrambe,
Qui retiré de la ſouffreuſe flambe,
Dedans l'Antre Nyſien,
Aux Nyſides tes nourrices,
Par ton deux fois pere,
Meurdrier de ta mere,
Fut baillé jadis à nourrir ...
Dieu briſe ſoucy !
O Nictelien !
O Semelien !
Demon aime-dance ...

Quel jargon ! Et à quel point l'amour du Grec peut faire extravaguer les Auteurs ! Cependant il faut rendre juſtice à Baïf : ce jargon, ces mots forgés, ce galimathias ; tout cela, ſelon l'idée des Anciens, eſt fort dithyrambique, & c'eſt dommage que cette Pièce ſoit en François.

On aura sans doute remarqué *les gayes Orgies par l'ignorance abolies.* Baïf y avoit donc regret ? Est-il difficile de donner une bonne interprétation à cette *ignorance* qui a aboli *les gayes Orgies* ? Je crains bien que le bouc n'ait été sacrifié. A ce compte il se fit en assez peu de temps un étrange changement. On étoit Chrétien jusqu'à mettre mal-à-propos la Religion de toutes les parties ; & voici qu'il se répand tout-à-coup un esprit qui semble devoir renouveller le Paganisme. D'un côté, les Comédiens de la Passion ; de l'autre, le bouc & les dithyrambes : cela ne se ressemble guères ; cependant il y a peu d'années entre deux.

Jodelle a fait encore Didon, Tragédie. Même constitution que Cléopatre, & peut-être encore plus simple. Discours immenses, nulle action. Il a fait aussi deux Comédies, Eugène & la Rencontre. Je vais donner le plan d'Eugène, afin que l'on ait une idée de la Comédie de ce temps-là, & principalement des mœurs que l'on mettoit sur le Théâtre.

Eugène est un Abbé heureux & content, qui a marié à un sot, nommé Guillaume, une certaine Alix qu'il a fait passer pour sa cousine. Alix avoit appartenu au paravant à Florimond, homme

de guerre, qui l'avoit priſe pour ſe conſoler des rigueurs d'Hélène, ſœur de l'Abbé; & l'Abbé ne ſavoit rien de ce qui s'étoit paſſé entre Florimond & Alix. Le petit ménage d'Alix & de Guillaume, ou plutôt celui d'Alix & de l'Abbé, étoit fort tranquille, lorſque Florimond revient de la guerre. Il trouve qu'on lui a enlevé Alix, qu'Eugène l'a mariée à Guillaume. Il jette feu & flamme, donne cent coups à Alix, fait emporter de chez elle tous les meubles qu'il lui avoit donnés, & proteſte bien que M. l'Abbé verra à qui il a affaire. Matthieu, un créancier de Guillaume, ſachant que l'on enlève les meubles de chez lui, vient demander qu'on le paye; nouveau ſurcroît de mal. Enfin Eugène, fort effrayé des menaces du Capitaine, imagine avec Meſſire Jean, ſon Chapelain & ſon Confident, un moyen de remédier à tout. C'eſt qu'Helène ſa ſœur, qui a été aimée de Florimond,

. . . Le reçoive en ſa grace,
En jouiſſant elle le faſſe.
Son honneur ne ſera foulé,
Quand l'affaire ſera celé,
Entre quatre ou cinq ſeulement;
Et quand ſon honneur meſmement

Pourroit recevoir quelque tache,
Ne faut-il pas qu'elle m'arrache
De ce naufrage auquel je suis ?...

La chose proposée à Hélène, elle y consent.

Et quand malheur m'en aviendra,
(*dit-elle*)
Et que tout le monde entendra,
Que par deux hommes, voire deux
Que chacun estime de ceux
Qui sont desja saints en la terre,
Contre ma renommée j'erre;
On me tiendra pour excusée,
Comme ayant été abusée,
Ainsi que femme y est sujette;
Et puis l'on dira, la pauvrette
N'osoit pas son frere esconduire...

Aussi-bien, reprend-elle ensuite,

Si Florimond ne m'eût laissée,
Et qu'il n'eût Alix pourchassée,
La course du temps eût gagné,
Sur ce mien courage indigné.

Eugène & Messire Jean lui disent que peut-être Florimond l'épousera, qu'ils tâcheront de l'y amener; & elle leur répond :

Mais à quoy servent tant de coups,
Pour gagner ce qui est à vous!

Faut-il que gayement je vous die ?
Je ſuis en meſme maladie ;
Il n'y a rien qui plus me plaiſe,
Ore je me ſens à mon aiſe.

EUGENE.

O Amour ! que tu m'as aidé !
Aveugle, tu m'as bien guidé.
D'aiſe extreſme mon cœur treſaut.

MESSIRE JEAN.

Parbieu, j'en vois faire ce ſaut.

Reſte à Eugène à ſatisfaire Matthieu, créancier de Guillaume. Il lui vend une Cure pour un de ſes enfans, & une partie du prix eſt la dette de Guillaume. Pendant que Matthieu va querir le reſte de l'argent, Eugène dit à Guillaume : Te voilà quitte ; Florimond te rapportera tes meubles, & ne te fera plus de bruit : tu me dois tout cela.

Il faut maintenant qu'entre nous
Tout mon penſer je te décele :
J'aime ta femme, & avec elle
Je me couche le plus ſouvent.
Or je veux que doreſnavant
J'y puiſſe ſans ſoucy coucher.

GUILLAUME.

Je ne vous y veux empeſcher :
Monſieur, je ne ſuis point jaloux,
Et principalement de vous :

Je

Je meure si j'y nuis en rien.

EUGENE.

Va, va, tu es homme de bien.

Après cela ils sont tous contens; & s'en vont chez l'Abbé, où se font les noces d'Hélène, sans autre cérémonie qu'un souper que son frère donne à toute la compagnie.

Voilà assurément d'étranges mœurs. Il ne paroît pas cependant que personne en ait été scandalisé. Le siècle d'Henri II n'étoit pas délicat sur cette matière; il faisoit profession de tout le libertinage que d'autres siècles dissimulent, & joignoit au mépris de la vertu celui des bienséances. Il est seulement étonnant que les Ecclésiastiques n'aient pas crié. Comment s'accommodoient-ils de la peinture qu'on faisoit d'eux dans Eugène? Il falloit qu'ils fussent bien appliqués à jouir, lorsqu'ils méprisoient les bruits jusqu'à ce point-là.

Il me semble qu'Eugène vaut beaucoup mieux en son espèce que Cléopatre & Didon. Il y a beaucoup plus d'action & de mouvement; le Dialogue en est mieux entendu, il s'y trouve des choses très-plaisantes & très-naturelles.

Pourquoi Jodelle a-t-il mieux réussi

dans le Comique que dans le Tragique ? Cela pourroit venir de ce qu'il est le premier qui ait fait des Tragédies, & non pas le premier qui ait fait des Comédies. Il est de l'ordre que les commencemens en toute matière soient foibles & imparfaits. De plus, le talent d'imiter, qui nous est naturel, nous porte plutôt à la Comédie qui roule sur des choses de notre connoissance, qu'à la Tragédie qui prend des sujets plus éloignés de l'usage commun; & en effet, en Grèce aussi-bien qu'en France, la Comédie est l'aînée de la Tragédie. Peut-être n'est-il pas extrêmement difficile d'attraper quelques Scènes comiques assez plaisantes; mille petits événemens de la vie, en font naître tous les jours devant nos yeux, qui peuvent nous servir de modèle; & il est certain qu'ils ne font pas naître si aisément des Scènes propres à la Tragédie.

Estienne Jodelle n'a fait de Pièces de Théâtre que les quatre dont nous avons parlé. On a de lui beaucoup d'autres sortes de Poësies; & dans quelques-unes il a eu l'audace de joûter avec Ronsard, en traitant les mêmes Sujets. Un jour Pasquier disoit à Jodelle (car ainsi vouloit-il être chatouillé), *que si un Ronsard*

avoit le dessus d'un Jodelle le matin, l'après-dîné Jodelle l'emporteroit sur Ronsard. Cependant le même Pasquier, dans un temps où il n'étoit plus question de chatouiller Jodelle, parce qu'il étoit mort, a dit sur lui : *Je me doute qu'il ne demeurera que la mémoire de son nom en l'air comme de ses Poësies.* Il paroît assez par l'événement, que Pasquier avoit le goût bon, & prophétisoit bien.

Jean-Antoine de Baïf fit aussi une Comédie appellée *le Brave*, ou *Taille-bras*, qui n'est autre chose que le *Miles gloriosus* de Plaute. Elle fut jouée à l'Hôtel-de-Guise l'an 1567 en présence de Charles IX & de Catherine de Médicis. Il y avoit entre les Actes des chants, dont il n'y a que le premier qui s'adresse au Roi, & qui soit à sa louange; le second est pour la Reine-Mère ; le troisième pour Monsieur, qui fut depuis Henri II; le quatrième pour M. le Duc, c'est-à-dire le Duc d'Alençon ; & le cinquième pour Madame, c'est-à-dire Marguerite de Valois, qui épousa Henri IV.

Jean de la Peruse travailla aussi pour le Théâtre. Il fit Médée, qui, au sentiment de Pasquier, *n'étoit point trop décousue, & toutes fois par malheur, elle ne fut accompagnée de la faveur qu'elle méri-*

toit. Ce ſeroit une recherche également pénible & inutile de déterrer d'autres Auteurs plus obſcurs; mais il y en a deux que je ne puis m'empêcher de nommer pour la ſingularité des ſujets qu'ils ont traités. Henri de Baran fit *une Comédie du Pécheur juſtifié par la Foi*, imprimée en 1561; & François de Chantelouve, Chevalier de l'Ordre de S. Jean de Jéruſalem, imprima à Paris en 1575 la *Tragédie de feu Gaſpard de Coligny, jadis Amiral de France, contenant ce qui advint le 24ᵉ jour d'Août 1572, avec les noms des Perſonnages*. Ces deux Pièces paroiſſent être de deux bons Calviniſtes; & il falloit un grand zèle pour accommoder au Théâtre la S. Barthelemi, &, qui pis eſt, la prétendue juſtification du Pécheur par la Foi.

Sous Henri III, parut Robert Garnier, Manceau, Lieutenant-Général Criminel au Siége Préſidial & Sénéchauſſée du Maine, & enſuite Conſeiller au Grand-Conſeil. Dès ſa ſeconde Pièce, il diſputa le pas à Jodelle, père de la Tragédie Françoiſe; & Ronſard, qui par ſa grande réputation ſe trouvoit en état de diſtribuer la gloire aux autres Auteurs, ſe fit Juge de ce différend, & prononça par ce Sonnet:

Le vieil Cothurne d'Euripide
Est en procès contre Garnier;
Et Jodelle, qui le premier
Se vante d'être le guide.

Il faut que le procès on vuide,
Et qu'on adjuge le laurier
A qui mieux d'un docte gosier
A beu de l'onde Aganippide.

S'il faut espelucher de près
Le vieil artifice des Grecs,
Les vertus d'un œuvre, & les vices;

Le sujet & le parler haut,
Et les mots bien choisis, il faut
Que Garnier paye les espices.

En ce temps-ci, on pourroit croire par les termes de cet Arrêt, que Garnier a perdu : c'est tout le contraire; celui qui gagnoit son procès payoit les épices, c'est-à-dire, dans la langue de ce temps-là, des confitures & des dragées; léger présent, que sa médiocrité faisoit accepter par les Juges, & qui n'étoit qu'un effet volontaire de la joie d'un Plaideur qui avoit gagné.

Mais l'avantage que Ronsard donne à Garnier n'est rien. Garnier l'emporte sur Jodelle : & qu'est-ce que Jodelle en comparaison d'Eschyle, de Sophocle & d'Eu-

ripide, sur lesquels le même Garnier l'emporte au jugement de quelques autres beaux-Esprits? Ils n'entendoient donc pas le Grec, diront aussi tôt nos Savans. Ils ne l'entendoient pas. Qu'on en juge par leurs noms; Jean Daurai & Robert Etienne. Quels noms en fait de Grec! Robert Etienne sur-tout. Voici comme il parle dans un Sonnet qui n'est qu'une traduction d'un petit Ouvrage latin de Daurat.

La Grece eut trois Auteurs de la Muse tragique,
France plus que ces trois estime un seul Garnier;
Eschyle entre les Grecs commença le premier
A se faire admirer par son langage antique.

Sophocle vint après plus plein d'art poëtique,
Ni trop vieil, ni trop jeune au tragique mestier;
Euripide à ces deux succédant le dernier,
Remplit de son renom toute la Scène Attique.

C'est lui dont les Ecrits sont si comblés de miel,
Qu'il semble, en les lisant, que les filles du Ciel
Ayent versé leurs dons sur sa lèvre succrée.

Mais Garnier, l'ornement du Théâtre François;
Bien qu'il vienne après eux, les surpasse tous trois,
Et seul mérite avoir la branche aux trois sacrée.

Il est vrai que ces sortes d'éloges étoient faits par les amis de l'Auteur, & destinés à orner le frontispice de ses Ouvrages;

mais quelle amitié arracheroit aujourd'hui de ceux qui se croyent habiles en Grec, un éloge qui intéressât les Grecs, un éloge où il entrât des blasphêmes?

Cependant, il faut dire la vérité; ce Garnier, que ses amis mettoient au-dessus d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide, étoit très-imparfait. Il avoit, comme Ronsard l'a fort bien décidé, plus de noblesse, d'élévation, de force que Jodelle; mais la constitution de ses Pièces n'est pas meilleure. Elles sont toutes aussi dénuées d'action, aussi languissantes, aussi simples, & conduites avec aussi peu d'art. Il n'en a fait que huit. Porcie, Cornélie, Marc-Antoine, Hippolyte, la Troade, Antigone, les Juives, Bradamante.

La Tragédie des Juives est une de celles que j'aimerois le mieux. Elle a assez de choses nobles, & quelquefois même touchantes. Il est vrai que dans cet Ouvrage Garnier a été fort aidé par l'Ecriture-Sainte, dont il a emprunté la plupart de ses idées, & dont il a mis des morceaux en œuvre assez heureusement. Ce n'est pas que Garnier eût beaucoup d'art, mais c'est que l'Ecriture-Sainte a naturellement un sublime qui fait toujours un grand effet. J'ai remarqué qu'il dit à la fin de sa Préface de Bradamante: *Parce*

qu'il n'y a point de Chœurs comme aux Tragédies précédentes pour la distinction des Actes, celui qui voudroit faire représenter cette Bradamante sera, s'il lui plaît, averti d'user d'entre-mêts, & les interposer entre les Actes, pour ne les confondre, & ne mettre en continuation de propos ce qui requiert quelque distance du temps. Il falloit que l'on crût alors les Chœurs bien indispensables, & que l'on fût bien éloigné de s'aviser de l'expédient des violons.

A Garnier succéda Alexandre Hardy, Parisien, l'Auteur le plus fécond qui ait jamais travaillé en France pour le Théâtre. Je dis en France, car il n'a fait que six cents Pièces, & les Espagnols le terrasseroient par les deux mille de Lopez de Vega. Dès qu'on lit Hardy, sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Les Vers ne lui ont pas beaucoup coûté, ni la disposition de ses Pièces non plus. Tous sujets lui sont bons. La mort d'Achille & celle d'une Bourgeoise que son mari surprend en flagrant délit, tout cela est également Tragédie chez Hardy. Nul scrupule sur les mœurs ni sur les bienséances. Tantôt on trouve une Courtisanne au lit, qui par ses discours soutient assez bien son caractère. Tantôt l'Héroïne de la Pièce est violée. Tantôt une femme

mariée donne des rendez-vous à ſon galant. Les premières careſſes ſe font ſur le Théâtre, & de ce qui ſe paſſe entre les deux Amans, on n'en fait perdre aux Spectateurs que le moins qu'il ſe peut.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici pour ſa ſingularité la fin d'Elmire, Tragi-Comédie. Le ſujet eſt tiré des Méditations hiſtoriques de Camerarius, & eſt aſſurément faux. Pendant les Croiſades, le Comte de Gleichen, Seigneur Allemand, priſonnier de guerre du Sultan d'Egypte, eſt délivré par Elmire, fille du Sultan, à condition qu'il l'épouſera. Il étoit déja marié, & avoit laiſſé ſa femme en Allemagne : mais dès qu'il eſt libre, il va à Rome, où il obtient diſpenſe du Pape pour épouſer encore Elmire. Sans doute cette Hiſtoire a été imaginée par les Luthériens, pour ſervir de réponſe aux deux femmes du Landgrave de Heſſe : mais il n'importe, Hardy a trouvé *ce ſujet autant véritable que mémorable* ; & le beau, c'eſt la fin. Comme on prévoit l'embarras que vont cauſer deux femmes à leur mari, le Comte de Gleichen dit qu'outre la diſpenſe, il a une ſeconde Bulle du Pape qui règle tout. Voici les termes dont il ſe ſert.

L'Eglise qui leur a mes faveurs départies ;
Donne un dernier Arrêt entre les deux Parties ;
Et la discrétion, remarquable au discours,
Met ce procès vuidé au nombre des plus courts.
Chacune également possédera mon ame ;
Et pour ce qui regarde une amoureuse flamme ;
Leur ordre alternatif règle ce différend ;
Sentence que mon cœur définitive rend.

Les deux épouses se soumettent avec joie à cet Arrêt, sur-tout l'ancienne, qui n'en espéroit pas tant ; & c'est-là le dénouement de la Pièce, dont assurément le nœud étoit aussi embarrassant que l'on en ait vu.

Les personnages de Hardy se baisent volontiers sur le Théâtre ; & pourvu que deux Amans ne soient point brouillés, vous le voyez sauter au col l'un de l'autre.

A la fin du Triomphe d'amour, Céphée & Clytie d'un côté, Athys & Ægine de l'autre étant d'accord, Céphée dit à Clytie :

Or sus, premiers recevons le salaire ;
Premiers en maux primons-les d'un baiser,
Auquel ne peut plus aucun s'opposer.

A quoi Clytie répond avec la meilleure volonte du monde :

Non d'un baiser, mon ame, mais de mille,
Qui l'un sur l'autre arrivent à la file.

O doux baisers, & toy plus douce nuit,
Que ta clarté, ja desjà ne nous luit!

Athys & Ægine en font autant de leur côté, jusqu'à ce qu'enfin un vieux Berger leur dit à tous :

Pour un moment modérez cette braise,
Vous baiserez chez moi plus à votre aise.

Dans une autre Pièce, où deux Amans, après s'être long-temps cherchés, se trouvent en présence d'un Hermite, & se baisent autant que les règles du Théâtre le demandoient en ce temps-là, n'est-il pas plaisant de faire dire au bon Hermite :

Pasmé d'affection, l'un & l'autre se rend
Joye qui, dans mon ame, excessive s'épand,
Presque jusqu'à plorer. O Seigneur! que ta grace
Opere merveilleuse en cette terre basse!

Au milieu de ces amours, qui se traitent si librement, il y a lieu d'être étonné de voir que les Amans de Hardy appellent très-souvent leurs Maîtresses, *ma Sainte*. Ils se servent de cette expression, comme ils feroient de *mon ame*, *ma vie*. C'est une de leurs plus agréables mignardises. Vouloient-ils marquer par-là une espèce de culte ? il n'y a que les idées du culte Payen qui soient galantes.

Le vrai est trop sérieux. On peut appeller sa Maîtresse, *ma Déesse*, parce qu'il n'y a point de Déesse ; & on ne peut l'appeller *ma Sainte*, parce qu'il y a des Saintes.

Les bienséances étant aussi méprisées dans les Ouvrages de Hardy qu'on vient de voir qu'elles le sont, on peut juger que le reste ne va pas trop bien. Ses Pièces ne sont pas de cette ennuyeuse & insupportable simplicité de la plupart de celles qui avoient été faites avant lui ; mais elles n'en ont pas pour cela plus d'art. Il y a plus de mouvement, parce que les sujets en fournissent davantage ; mais ordinairement le Poëte n'y met pas plus du sien.

Les Chœurs commençoient à se passer. Il y a plusieurs Tragédies de Hardy qui n'en ont point. Celles qui en ont ne les ont pas réguliérement placés à la fin des Actes ; ils entrent où ils peuvent, & deviennent souvent des personnages de la Pièce. Dans Coriolan il y a une Scène du Sénat & du Peuple Romain, qui font chacun un Chœur ; & dans cet endroit il n'y a nulle apparence qu'ils chantent. Je ne sais pas trop bien comment cela s'exécutoit, à moins que l'on n'eût recours au Coriphée des Anciens.

Hardy ſuivoit une troupe errante de Comédiens qu'il fourniſſoit de Pièces. Quand il leur en falloit une nouvelle, elle étoit prête au bout de huit jours, & le fertile Hardy ſuffiſoit à tous les beſoins de ſon Théâtre. Si quelqu'un s'étonne de cette abondance & de cette facilité, je le renvoie à un Auteur Dramatique, nommé Magnon, qui dans la Préface de Jeanne de Naples, Tragédie de ſa façon imprimée en 1656, dit que ces Pièces lui *coûtent preſque moins de peine à les faire, que l'on n'en prendra à les lire; & pour te le faire voir*, dit-il au Lecteur, *je veux bien t'avertir, dans un temps où l'on croit être épuiſé dans la façon d'un Sonnet, que je projette un travail de deux cents mille Vers & d'autant de proſe à proportion ... Mon entrepriſe eſt de te produire en dix Volumes, chacun de vingt mille Vers, une ſcience univerſelle, mais ſi bien conçue & ſi bien expliquée, que les Bibliothèques ne te ſerviront plus que d'un ornement inutile.*

Hardy commençoit à être vieux, & bientôt ſa mort auroit fait une grande brèche au Théâtre, lorſqu'un petit événement arrivé dans une maiſon bourgeoiſe d'une Ville de Province, lui donna un illuſtre ſucceſſeur. Un jeune homme mène un de ſes amis chez une fille dont

il étoit amoureux ; le nouveau venu s'établit chez la Demoiſelle ſur les ruines de ſon introducteur : le plaiſir que lui fait cette aventure le rend Poëte ; il en fait une Comédie ; & voilà le grand Corneille.

Cependant de tous ceux qui ont travaillé après Hardy, M. Corneille n'eſt pas à la rigueur le plus ancien. Mairet, dans ſa Préface du Duc d'Oſſone imprimée en 36, dit : *J'ai commencé de ſi bonne heure à faire parler de moi, qu'à ma vingt-ſixième année, je me trouve le plus ancien de tous nos Poëtes Dramatiques. Je compoſai ma Chriſcïde à 16 ans, au ſortir de ma Philoſophie ; Sylvie, à 17... Si mes premiers Ouvrages ne furent guères bons, au moins on ne peut nier qu'ils n'aient été l'heureuſe ſemence de beaucoup d'autres meilleurs, produits par les fécondes plumes de MM. de Rotrou, Scudery, Corneille & du Ryer, que je nomme ici ſuivant l'ordre du temps qu'ils ont commencé d'écrire après moi.*

La chronologie des Pièces de Théâtre eſt aſſez difficile à établir, parce qu'en ces temps-là on ne les imprimoit que pluſieurs années après qu'on les avoit jouées ; & d'ailleurs on n'eſt jamais bien ſûr d'avoir la première édition. Après

cela, debrouille qui voudra la chronologie des Rois Affyriens, ou les Dynafties d'Egypte.

Il n'y a tout au plus qu'une ou deux Pièces de Mairet ou de Rotrou, qui aient pu précéder la première de M. Corneille; & ces Pièces-là étoient dans le goût de Hardy, qui régnoit alors fur le Théâtre. On en peut juger par la Sylvie, feconde Pièce de Mairet, fameufe encore aujourd'hui, ne fût-ce que par le Dialogue de Philène & de Sylvie, tant récité par nos pères & nos mères à la bavette. Ainfi c'eft à M. Corneille que commence le changement arrivé au Théâtre, & je n'en écrirai plus l'Hiftoire que par rapport à la Vie de M. Corneille, qui va être mon principal objet.

VIE

DE

M. CORNEILLE.

PIERRE CORNEILLE naquit à Rouen en 1606 de Pierre Corneille, Avocat du Roi à la Table de Marbre, & de Marthe le Pesant, dont la famille subsiste encore avec éclat dans les grandes Charges. Il fit ses études aux Jésuites de Rouen, & il en a toujours conservé une extrême reconnoissance pour la Société. Il se mit d'abord au Barreau, sans goût & sans succès : mais comme il avoit pour le Théâtre un génie prodigieux, ce génie, jusques-là caché, éclata bientôt ; & cette légère occasion que nous avons rapportée, fut suffisante pour développer des talens inconnus à lui-même jusqu'à ce moment, ou toujours retenus dans une espèce de contrainte.

Sa première Pièce fut donc Mélite. La Demoiselle qui en avoit fait naître le sujet, porta long-temps dans Rouen le nom de Mélite, nom glorieux pour

elle, & qui l'associoit à toutes les louanges que reçut son Amant.

Mélite fut jouée en 1625 avec un grand succès. On la trouva d'un caractère nouveau; on y découvrit un esprit original : on conçut que la Comédie alloit se perfectionner; & sur la confiance que l'on eut au nouvel Auteur qui paroissoit, il se forma une nouvelle Troupe de Comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne. La plupart des gens trouvent les six ou sept premières Pièces de M. Corneille si indignes de lui, qu'ils les voudroient retrancher de son Recueil, & les faire oublier à jamais. Il est certain que ces Pièces ne sont pas belles; mais outre qu'elles servent à l'Histoire du Théâtre, elles servent beaucoup aussi à la gloire de M. Corneille.

Il y a une grande différence entre la beauté de l'Ouvrage & le mérite de l'Auteur. Tel Ouvrage qui est fort médiocre n'a pu partir que d'un génie sublime; & tel autre Ouvrage qui est assez beau, a pu partir d'un génie assez médiocre. Chaque siècle a un degré de lumière qui lui est propre, & est monté, pour ainsi dire, à un certain ton d'esprit. Les esprits médiocres demeurent

au-dessous du degré de lumière où est leur siècle : les bons esprits y atteignent ; les excellens le passent, si on le peut passer. Un homme né avec des talens est naturellement porté par son siècle au point de perfection où ce siècle est arrivé ; l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusques-là : mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne ; il ne s'appuie que sur ses propres forces, il devient supérieur au secours dont il s'est servi. Ainsi deux Auteurs, dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses Ouvrages, sont néanmoins égaux en mérite, s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siècle. Il est vrai que l'un a été plus haut que l'autre : mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force ; c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux Auteurs dont les Ouvrages sont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, & l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un Ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même ; mais pour juger du mérite de l'Auteur, il faut le comparer à son siècle. Les premières Pièces de M. Cor-

neille, comme nous avons déja dit, ne ſont pas belles; mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. Mélite eſt divine, ſi vous la liſez après les Pièces de Hardy. Le Théâtre y eſt ſans comparaiſon mieux entendu, le Dialogue mieux tourné, les mouvemens mieux conduits, les Scènes plus agréables; ſur-tout (& c'eſt ce que Hardy n'avoit jamais attrapé) il y règne un air aſſez noble, & la converſation des honnêtes gens n'y eſt pas mal repréſentée. Juſques-là on n'avoit guères connu que le Comique le plus bas, ou un Tragique aſſez plat: on fut étonné d'entendre une nouvelle langue. Mais Hardy, qui avoit ſes raiſons pour vouloir confondre cette nouvelle eſpèce de Comique avec l'ancienne, diſoit que *Mélite étoit une aſſez jolie Farce.*

On trouva que cette Pièce étoit trop ſimple, & avoit trop peu d'événemens. M. Corneille, piqué de cette critique, fit Clitandre, & y ſema les incidens & les aventures avec une très-vicieuſe profuſion, plus pour cenſurer le goût du Public que pour s'y accommoder. Il paroît qu'après cela il lui fut permis de revenir à ſon naturel. La Galerie du

Palais, la Veuve, la Suivante, la Place Royale ſont plus raiſonnables.

Nous voici dans le temps où le Théâtre devint floriſſant par la faveur du grand Cardinal de Richelieu. Les Princes & les Miniſtres n'ont qu'à commander qu'il ſe forme des Poëtes, des Peintres, tout ce qu'ils voudront, & il s'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes eſpèces qui n'attendent pour ſe déclarer que leurs ordres, ou plutôt leurs graces ; la Nature eſt toujours prête à ſervir leurs goûts.

Le Miniſtère du Cardinal de Richelieu enfanta donc en même temps les Corneille, les Rotrou, les Mairet, les Triſtan, les Scudery, les du Ryer, outre quelques vingt ou trente autres, dont les noms ſont préſentement ſi enfoncés dans l'oubli, que quand je les en tirerois un moment pour les rapporter ici, ils y retomberoient tout auſſi-tôt.

On recommençoit alors à étudier le Théâtre des Anciens, & à ſoupçonner qu'il pouvoit y avoir des règles. Celle des vingt-quatre heures fut une des premières dont on s'aviſa ; mais on n'en faiſoit pas encore trop grand cas, témoin la manière dont M. Corneille lui-

ment en parle dans ſa Préface de Clitandre, imprimée en 1632. *Que ſi j'ai renfermé cette Pièce* (Clitandre) *dans la règle d'un jour, ce n'eſt pas que je me repente de n'y avoir point mis Mélite, ou que je me ſois réſolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques-uns adorent cette règle, beaucoup la mépriſent ; pour moi j'ai voulu ſeulement montrer que ſi je m'en éloigne, ce n'eſt pas faute de la connoître.*

Dans la Préface de la Veuve, imprimée en 1634, il dit encore qu'il ne ſe veut pas trop aſſujettir à la ſévérité des règles, ni auſſi uſer de toute la liberté ordinaire ſur le Théâtre François. *Cela ſent un peu trop ſon abandon, mesſéant à toutes ſortes de Poëmes, & particulièrement aux Dramatiques qui ont toujours été les plus réglés.*

Mais le ſieur Durval, dans la Préface de ſon Agarite imprimée en 1636, le prend bien ſur un autre ton. Il ſe réjouit aux dépens de ces pauvres règles de l'unité de lieu & des vingt-quatre heures ; il s'en moque de tout ſon cœur. C'eſt une choſe curieuſe de voir combien il eſt vif & agréable ſur cette matière. Ne croyons pas que le vrai ſoit victorieux dès qu'il ſe montre ; il l'eſt à la fin : mais il lui faut du temps pour

ſoumettre les eſprits. Les règles du Poëme Dramatique, inconnues d'abord ou mépriſées, quelque temps après combattues, enſuite reçues à demi & ſous des conditions, demeurent enfin maîtreſſes du Théâtre : mais l'époque de l'entier établiſſement de leur empire n'eſt proprement qu'au temps de Cinna.

Dès la Veuve, qui n'eſt que la quatrième Pièce de M. Corneille, il paroît qu'il avoit déja pris le deſſus de tous ſes Rivaux. Ils parlent tous de la Veuve comme d'une merveille dans des Vers de leur façon imprimés au-devant de cette Pièce. Sur-tout ce que dit Rotrou eſt remarquable.

Pour te rendre juſtice, autant que pour te plaire,
Je veux parler, Corneille, & ne puis plus me taire.
Juge de ton mérite, à qui rien n'eſt égal,
Par la confeſſion de ton propre Rival.
Pour un même ſujet même deſir nous preſſe;
Nous pourſuivons tous deux une même *Maîtreſſe*
La Gloire . . . .
Mon eſpoir toutefois eſt décru chaque jour,
Depuis que je t'ai vu prétendre à ſon amour.
. . . .
Que tes inventions ont de charmes étranges,
Que par toute la France on parle de ton nom,
Et qu'il n'eſt plus d'eſtime égale à ton renom.

Depuis, ma Muse tremble, & n'est plus si hardie :
Une jalouse peur l'a long-temps refroidie ;
Et depuis, cher Rival, je serois rebuté
De ce bruit spécieux dont Paris m'a flatté,
Si ce grand Cardinal . . . .
La gloire où je prétens est l'honneur de lui plaire ;
Et lui seul réveillant mon génie endormi,
Est cause qu'il te reste un si foible ennemi.
Mais la gloire n'est pas de ces chastes Maîtresses
Qui n'osent en deux lieux répandre leurs caresses.
Cet objet de nos vœux nous peut obliger tous,
Et faire mille Amans sans en faire un jaloux.
. . . .
Tel on me voit par-tout adorer ta Clarice :
Aussi rien n'est égal à ses moindres attraits ;
Tout ce que j'ai produit cède à ses moindres traits.

La coutume de rendre justice au mérite & de louer ce qu'on n'avoit pas fait, n'étoit point jusques là bannie d'entre les Auteurs ; & les plus grands Poëtes étoient encore des hommes raisonnables. A propos de ces éloges à la vieille mode, je ne puis oublier une chose qui peut paroître assez singulière. Il y a un Hippolyte imprimé en 1635 du sieur de la Pinelière, Angevin. Dans la Préface, l'Auteur dit qu'il est bien hardi d'avoir osé mettre *le nom de son pays en gros caractères au Frontispice de son Ouvrage*, . .

Que comme autrefois pour être estimé poli dans la Grèce, il ne falloit que se dire d'Athènes, & pour avoir la réputation de vaillant, il falloit être de Lacédémone ; maintenant pour se faire croire excellent Poëte, il faut être né dans la Normandie. Il convient qu'elle *avoit fait admirer le grand Cardinal du Perron, Bertaut, Malherbe, & à cette heure MM. de Boisrobert, Scudery, Rotrou, Corneille, Saint-Amand & Benserade.* Mais ensuite il prétend que l'Anjou *n'est pas situé au-delà du Cercle Polaire ni dans les Déserts d'Arabie, & ne ressemble pas à ces Isles qui ne sont habitées que de Magots, de Monstres & de Barbares.* Enfin, il étale tout ce qui peut servir à la gloire de l'Anjou, jusqu'aux restes des Amphithéâtres des Romains. Il est assez remarquable qu'il y ait eu un temps où l'on se soit cru obligé de faire ses excuses au Public de ce qu'on n'étoit pas Normand.

Dans ce temps là la Tragi-Comédie étoit assez à la mode, genre mêlé, où l'on mettoit un assez mauvais Tragique avec du Comique qui ne valoit guères mieux. Souvent cependant on donnoit ce nom à de certaines Pièces toutes sérieuses, à cause que le dénouement en étoit heureux. La plupart des sujets étoient

étoient d'invention, & avoient un air fort romanesque. Aussi la coutume étoit de mettre au-devant de ces Pièces de longs argumens qui les expliquoient.

Le Théâtre étoit encore assez licencieux. Grande familiarité entre les personnes qui s'aimoient. Dans le Clitandre de M. Corneille, Caliste vient trouver Rosidor au lit : il est vrai qu'ils doivent être bientôt mariés; mais un honnête Spectateur n'a que faire des préludes de leur mariage. Aussi cette Scène ne se trouve que dans les premières éditions de la Pièce. Rotrou, en dédiant au Roi la Bague de l'Oubli, sa seconde Pièce, se vante d'avoir rendu sa Muse *si modeste, que si elle n'est belle, au moins elle est sage, & que d'une Profane il en a fait une Religieuse*; & dans sa Céliane, qui est faite deux ans après, on voit une Nise dans le lit, dont l'Amant la vient trouver, & n'est embarrassé que dans le choix des faveurs qui lui sont permises: car il y en a quelques-unes réservées pour le temps du mariage. A la fin l'Amant se détermine; & comme il a délibéré long-temps, il jouit long-temps aussi de ce qu'il a préféré. Nise a le loisir de dire vingt Vers, au bout desquels seulement (car cela est marqué en prose à la marge)

Pamphile tourne le viſage du côté des Spectateurs. Il ſemble que cette Muſe, qui s'étoit fait Religieuſe, ſe diſpenſoit un peu de ſes vœux ; ou, pour mieux dire, on ne trouvoit pas alors que cela y fût contraire. Peut-être Rotrou croyoit-il avoir tout raccommodé par la ſageſſe des vingt Vers que dit Niſe dans le temps qu'elle n'eſt pas trop ſage. Elle débite une très-ſublime morale au mépris de la matière & à la louange de l'eſprit. *C'eſt l'eſprit qu'il faut aimer*, dit-elle ; *il n'y a que lui digne de nos flammes : ſi vous baiſez mes cheveux, mes cornettes en font autant*. Et Pamphile, qui n'a pas paru trop profiter d'un ſi beau diſcours, dit pourtant à la fin, que ſans *ce louable entretien*, il ſeroit mort de plaiſir : tant la morale bien placée a de pouvoir !

Rien n'eſt plus ordinaire dans les Pièces de ce temps-là, que de pareilles libertés. Les ſujets les plus ſérieux ne s'en ſauvent pas. Dans la célèbre Sophoniſbe de Mairet, lorſque Maſſiniſſe & Sophoniſbe arrêtent leur mariage, ils ne manquent pas de ſe donner des arrhes. Syphax avoit auparavant reproché à Sophoniſbe l'*adultère* & l'*impudicité*, groſſes paroles qui aujourd'hui feroient fuir tout le monde.

Pendant que le Théâtre étoit ſur ce pied-là, Lucrèce n'étoit pas un ſujet à rebuter; auſſi du Ryer l'a-t-il traité ſans ſcrupule. Rotrou a fait une Chriſante, qui eſt une autre Héroïne violée par un Capitaine Romain, dont elle eſt priſonnière. Aujourd'hui ces ſujets-là ne ſeroient pas ſoufferts. Eſt-ce que nos mœurs ſont plus pures? il eſt bien sûr que non. C'eſt ſeulement que nous avons l'eſprit plus raffiné. L'eſprit ſeul ſuffit pour nous donner le goût des bienſéances; mais le goût de la vertu, c'eſt autre choſe. Une des plus grandes obligations que l'on ait à M. Corneille, eſt d'avoir purifié le Théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'uſage établi: mais il y réſiſta auſſi-tôt après; & depuis Clitandre, ſa ſeconde Pièce, on ne trouve plus rien de licencieux dans ſes Ouvrages. Tout ce qui y reſte de l'ancien excès de familiarité dont les Amans étoient enſemble ſur le Théâtre, c'eſt le tutoiement. Le tutoiement ne choque pas les bonnes mœurs; il ne choque que la politeſſe & la vraie galanterie. Il faut que la familiarité qu'on a avec ce qu'on aime ſoit toujours reſpectueuſe; mais auſſi il eſt quelquefois permis au reſpect d'être un peu

familier. On ſe tutoyoit dans le Tragique même auſſi-bien que dans le Comique ; & cet uſage ne finit que dans l'Horace de M. Corneille, où Curiace & Camille le pratiquent encore. Naturellement le Comique a dû pouſſer cela un peu plus loin, & à ſon égard le tutoiement n'expire que dans le Menteur.

M. Corneille, après avoir fait un eſſai de ſes forces dans ſes ſix premières Pièces, où il ne s'éleva pas beaucoup au-deſſus de ſon ſiècle, prit tout-à-coup l'eſſor dans Médée, & monta juſqu'au Tragique le plus ſublime. A la vérité, il fut ſecouru par Sénèque; mais il ne laiſſa pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même. Enſuite il retomba dans la Comédie ; &, ſi j'oſe dire ce que je penſe, la chûte fut grande. L'illuſion comique dont je parle ici eſt une Pièce irrégulière & bizarre, & qui n'excuſe pas par ſes agrémens ſa bizarrerie & ſon irrégularité. Il y domine un perſonnage de Capitan, qui abat d'un ſouffle le grand Sophi de Perſe & le grand Mogol, & qui une fois en ſa vie avoit empêché le Soleil de ſe lever à ſon heure preſcrite, parce qu'on ne trouvoit point l'Aurore, qui étoit couchée

avec ce merveilleux Brave. Les caractères outrés ont été autrefois fort à la mode : mais qui représentoient-ils ? & à qui en vouloit-on ? Est-ce qu'il faut outrer nos folies jusqu'à ce point-là pour les rendre plaisantes ? En vérité ce seroit nous faire trop d'honneur. Desmarets, qui a fait une Comédie toute de ce genre, & pleine de fous qu'on n'a jamais vus, dit pourtant dans la Préface, qu'*il n'y a rien de si ordinaire que de voir des idiots s'imaginer qu'ils sont amoureux sans savoir bien souvent de qui ; &, sur le récit qu'on leur fait de quelque beauté, courir les rues, & se persuader qu'ils sont extrêmement passionnés sans avoir vu ce qu'ils aiment.* Il nous assure aussi *qu'il y a beaucoup de filles éprises de certains Héros de Roman pour l'amour desquels elles méprisoient tous les vivans.* Il falloit que la nature fût encore bien inconnue, lorsque ces caractères-là plaisoient sur le Théâtre ; & les Auteurs qui s'imaginoient avoir vu communément de ces sortes de folies par le monde, étoient eux-mêmes d'un caractère bien surprenant.

Après l'illusion comique, M. Corneille se releva plus grand & plus fort

qu'il n'avoit encore été, & fit le Cid. Jamais Pièce de Théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre & un Mathématicien, qui de toutes les Comédies du monde ne connoissoient que le Cid; l'horrible barbarie où ils vivoient n'avoit pu empêcher le nom du Cid d'aller jusqu'à eux. M. Corneille avoit dans son cabinet cette Pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hormis l'Esclavonne & la Turque. Elle étoit en Allemand, en Anglois, en Flamand, & par une exactitude Flamande on l'avoit rendue Vers pour Vers. Elle étoit en Italien, &, ce qui est plus étonnant, en Espagnol: les Espagnols avoient bien voulu copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenoit. M. Pelisson, dans sa belle Histoire de l'Académie Françoise, dit qu'en plusieurs Provinces de France, il étoit passé en Proverbe de dire: *Cela est beau comme le Cid.* Si ce Proverbe a péri, il faut s'en prendre aux Auteurs qui ne le goûtoient pas, & à la Cour, où c'eût été très-mal parler que de s'en servir sous le ministère du Cardinal de Richelieu.

Ce grand Homme avoit la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser la redoutable Maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisoit point; il y vouloit joindre encore celle de faire des Comédies: & que l'on ne croye pas qu'il s'en tînt-là. En même temps qu'il faisoit des Comédies, il se piquoit de faire de beaux Livres de dévotion. Les Livres de dévotion ne l'empêchoient pas de songer à plaire aux Dames par les agrémens de sa personne. Malgré sa galanterie, il prétendoit passer pour savant en Hébreu, en Syriaque & en Arabe, jusques-là qu'il voulut acheter cent mille écus la Polyglotte de M. le Jay pour la mettre sous son nom. Enfin, en fait de gloire, il embrassoit tout ce qui paroît le plus se contredire: génie infiniment élevé, dont les défauts mêmes ont de la noblesse, & s'attiroient presque du respect aussi-bien que ses grandes qualités.

Une de celles qu'il prétendoit réunir en lui, c'est-à-dire celle de Poëte, le rendit jaloux du Cid. Il avoit eu part à quelques Pièces qui avoient paru sous

le nom de Desmarets son confident, &, pour ainsi dire, son premier Commis dans le département des affaires poétiques. On prétend que le Cardinal travailla beaucoup à Mirame, Tragédie assez médiocre, & qui emprunte son nom d'une Princesse assez mal morigénée. *Il témoigna*, dit M. Pelisson, *des tendresses de père pour cette Pièce, dont la représentation lui coûta deux ou trois cents mille écus, & pour laquelle il fit bâtir cette grande Salle de son Palais, qui sert encore aujourd'hui à ces Spectacle.* Aussi est-elle intitulée : *Ouverture du Palais Cardinal.* J'ai oui dire que les applaudissemens que l'on donnoit à cette Pièce, ou plutôt à celui que l'on savoit qui y prenoit beaucoup d'intérêt, transportoient le Cardinal hors de lui-même; que tantôt il se levoit, & se tiroit à moitié du corps hors de sa loge pour se montrer à l'Assemblée; tantôt il imposoit silence pour faire entendre des endroits encore plus beaux. On peut voir dans l'Histoire de l'Académie un autre exemple très-remarquable de ses foiblesses d'Auteur, & en même temps de sa grandeur d'ame à l'occasion de la *grande Pastorale* dont il avoit fourni le sujet,

jet, & fait beaucoup de Vers. Il avoit donné le plan & l'intrigue des *Thileries* & de l'*Aveugle de Smyrne*, Pièce dont il fit faire les cinq Actes à cinq Auteurs différens, qui furent Messieurs de Boisrobert, Corneille, Colletet, de l'Estoille & Rotrou. Le plus grand mérite de ces Comédies consiste dans le nom de l'inventeur & la singularité de l'exécution. Ici je ne puis m'empêcher de dire que je soupçonnerois volontiers M. le Cardinal d'avoir aussi eu part à l'Europe de Desmarets. C'est une Allégorie politique. Francion & Ibère sont amoureux d'Europe. Ibère se fait haïr par des manières hautaines & dures, par un génie tyrannique. Francion plaît par des qualités toutes opposées. Ibère & Francion, quoiqu'Amans de la Reine Europe, ne laissent pas de faire la cour à des Princesses d'un moindre rang, telle qu'est Austrasie. Francion, toujours heureux en amour, obtient d'elle trois nœuds de cheveux, qui, quand on a ôté le voile de l'Allégorie, se trouvent être les Places de Clermont, Stenay & Jametz. Toute la Pièce est de ce caractère, qui sent bien le Ministre Poëte. Le Cardinal, qui par ses galanteries avoit obtenu les trois

nœuds de cheveux, a bien l'air de se vanter de ses bonnes fortunes.

Quand le Cid parut, le Cardinal en fut aussi alarmé que s'il avoit vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les Auteurs contre cet Ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, & se mit à leur tête. M. de Scudery publia ses observations sur le Cid, adressées à l'Académie Françoise qu'il en fait juge, & que le Cardinal son Fondateur sollicitoit puissamment contre la Pièce accusée : mais afin que l'Académie pût juger, ses Statuts vouloient que l'autre partie, c'est-à-dire M. Corneille, y consentît. On tira de lui une espèce de consentement qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au Cardinal, & qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil Ministre qui étoit son bienfaiteur? car il récompensoit, comme Ministre, ce même mérite dont il étoit jaloux comme Poëte; & il semble que cette grande ame ne pouvoit pas avoir de foiblesses qu'elle ne réparât en même temps par quelque chose de noble.

L'Académie Françoise donna ses sentimens sur le Cid, & cet Ouvrage fut digne de la grande réputation de cette

Compagnie naiſſante. Elle fut conſervet tous les égards qu'elle devoit, & à la paſſion du Cardinal, & à l'eſtime prodigieuſe que le Public avoit conçue de cet Ouvrage. Elle ſatisfit le Cardinal en reprenant exactement tous les défauts du Cid, & le Public en le reprenant avec modération, & même ſouvent avec des louanges. M. Corneille ne répondit point à la Critique. *La même raiſon*, diſoit-il, *qu'on a eue pour la faire m'empêche d'y répondre*. Cependant le Cid a ſurvécu à cette Critique. Toute belle qu'elle eſt, on ne la connoît preſque plus, & il a encore ſon premier éclat.

Le même hiver qui vit paroître le Cid, vit paroître auſſi la Marianne de Triſtan, autre Ouvrage célèbre, & qui s'eſt maintenu ſur le Théâtre preſque juſqu'au temps préſent. Je parle des cent ans qui ſe ſont écoulés depuis ce temps-là, à-peu-près comme je parlerois des deux mille ans qui nous ſéparent des Grecs. En effet, ſi l'on conſidère quel nombre prodigieux de Tragédies ſont oubliées pour jamais, & combien le goût a changé, il eſt preſque auſſi glorieux à une Pièce de s'être conſervée ſur le Théâtre pendant ces cent ans ou

environ ; qu'il l'eſt à celles des Grecs de s'être conſervées deux mille ans dans les Bibliothèques ; car un Livre ſubſiſte plus facilement dans une Bibliothèque, qu'une Pièce ſur le Théâtre.

Nous voci dans le bel âge de la Comédie, & dans toute la force du génie de M. Corneille. Après avoir, pour ainſi dire, atteint juſqu'au Cid, il s'éleva encore dans l'Horace ; enfin, il alla juſqu'à Cinna & à Polieucte, au-deſſus deſquels il n'y a rien.

Ces Pièces-là étoient d'une eſpèce inconnue, & l'on vit un nouveau Théâtre. Alors M. Corneille, par l'étude d'Ariſtote & d'Horace, par ſon expérience, par ſes réflexions, & plus encore par ſon génie, trouva les véritables règles du Poëme Dramatique, & découvrit les ſources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les excellens Diſcours qui ſont à la tête de ſes Comédies. De-là vient qu'il eſt regardé comme le père du Théâtre François. Il lui a donné le premier une forme raiſonable ; il l'a porté à ſon plus haut point de perfection, & a laiſſé ſon ſecret à qui s'en pourra ſervir.

Avant que l'on jouât Polieucte ;

M. Corneille le lut à l'Hôtel de Rambouillet, souverain Tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là. La Pièce y fut applaudie autant que le demandoit la bienséance & la grande réputation que l'Auteur avoit déja : mais quelques jours après, M. de Voiture vint trouver M. Corneille, & prit des tours fort délicats pour lui dire que Polieucte n'avoit pas réussi comme il pensoit ; que sur-tout le Christianisme avoit extrêmement déplu. M. Corneille alarmé voulut retirer la Pièce d'entre les mains des Comédiens qui l'apprenoient ; mais enfin il la leur laissa, sur la parole d'un d'entr'eux qui n'y jouoit point, parce qu'il étoit trop mauvais Acteur. Etoit-ce à ce Comédien à juger mieux que tout l'Hôtel de Rambouillet ?

Pompée suivit Polieucte ; ensuite vint le Menteur, Pièce comique, & presque entiérement prise de l'Espagnol, selon la coutume de ce temps-là.

Quoique le Menteur soit très-agréable, & qu'on l'applaudisse encore aujourd'hui sur le Théâtre, j'avoue que la Comédie n'étoit point encore arrivée à sa perfection. Ce qui dominoit dans les Pièces, c'étoit l'intrigue & les incidens, erreur de nom, déguisemens, lettres

100384

interceptées, aventures nocturnes ; & c'eſt pourquoi on prenoit presque tous les ſujets chez les Eſpagnols, qui triomphent ſur ces matières. Ces Pièces ne laiſſoient pas d'être fort plaiſantes & pleines d'eſprit ; témoin le Menteur dont nous parlons, Dom Bertrand de Cigaral, le Géolier de ſoi-même : mais enfin la plus grande beauté de la Comédie étoit inconnue ; on ne ſongeoit point aux mœurs & aux caractères ; on alloit chercher bien loin les ſujets de rire dans des événemens imaginés avec beaucoup de peine, & l'on ne s'aviſoit point de les aller prendre dans le cœur humain qui en fourmille.

Molière eſt le premier parmi nous qui les ait été chercher-là, & qui les ait bien mis en œuvre. Homme inimitable, & à qui la Comédie doit autant que la Tragédie à M. Corneille. Comme le Menteur eut beaucoup de ſuccès, M. Corneille lui donna une ſuite qui ne réüſſit guères. Il en découvre lui-même la raiſon dans les examens qu'il a faits de ſes Pièces. Là, il s'établit juge de ſes propres Ouvrages, & en parle avec un noble déſintéreſſement, dont il tire en même temps le double fruit, & de pré-

voir l'envie sur le mal qu'elle en pourroit dire, & de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la suite du Menteur succéda Rodogune. Il a écrit quelque part, que pour trouver la plus belle de ses Pièces, il falloit choisir entre Rodogune & Cinna; & ceux à qui il en a parlé ont démêlé sans beaucoup de peine, qu'il étoit pour Rodogune. Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela : mais peut-être préféroit-il Rodogune, parce qu'elle lui avoit extrêmement coûté; car il fut plus d'un an à disposer le sujet : peut-être vouloit-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du Public qui paroît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrois point le différent entre Rodogune & Cinna; il me paroît aisé de choisir entr'elles, & je connois une Pièce de M. Corneille que je ferois passer encore avant la plus belle des deux.

Je ne crois pas devoir rappeller ici le souvenir d'une autre Rodogune que fit M. Gilbert sur le plan de celle de M. Corneille, qui fut trahi en cette occasion par quelque confident indiscret. Le Public n'a que trop décidé entre ces

deux Pièces, en oubliant parfaitement l'une.

Après Horace, Cinna & Polieucte, il se trouve quelqu'un qui s'engage de gaieté de cœur à un combat contre M. Corneille. En vérité le courage & l'intrépidité d'Auteur ne peut jamais aller plus loin.

On apprendra dans les examens de M. Corneille, mieux que l'on ne feroit ici, l'Histoire de Théodore, d'Heraclius, de Dom Sanche d'Aragon, d'Andromède, de Nicomède & de Pertharite. On y verra pourquoi Théodore & Dom Sanche d'Aragon réussirent fort peu, & pourquoi Pertharite tomba absolument. On ne peut souffrir dans Théodore la seule idée du péril de la prostitution; & si le Public étoit devenu si délicat, à qui M. Corneille devoit-il s'en prendre, qu'à lui-même? Avant lui le viol réussissoit. Il manqua à Dom Sanche d'Aragon un *suffrage illustre* qui lui fit manquer tous ceux de la Cour; exemple assez commun de la soumission des François à de certaines autorités. Enfin, un mari qui veut racheter sa femme en cédant un Royaume, fut encore plus insupportable dans Pertharite,

la prostitution ne l'avoit été dans Théodore. Ce bon mari n'osa se montrer au Théâtre que deux fois. Cette chûte du grand Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde, & Bélisaire demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du Théâtre, & déclara qu'il y renonçoit dans une petite Préface assez chagrine qu'il mit au-devant de Perthanite. Il dit pour raison, qu'il commence à vieillir ; & cette raison n'est que trop bonne, sur-tout quand il s'agit de Poësie & des autres talens de l'imagination. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination (& ce qu'on appelle communément *Esprit* dans le monde) ressemble à la beauté, & ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit ; mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte, sont la sécheresse & la dureté ; & il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, & qui donnent par-là plus de prise aux ravages du temps : ce sont ceux qui avoient de la noblesse, de la grandeur, quelque

chose de fier & d'austère. Cette force de caractère contracte aisément sur les années je ne sais quoi de dur & de sec. C'est à-peu-près ce qui arriva à M. Corneille. Il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie; mais il y méla quelquefois de la dureté. Il avoit poussé les grands sentimens aussi loin que la nature pouvoit souffrir qu'ils allassent; il commença de temps en temps à les pousser un peu plus loin. Ainsi dans Pertharite une Reine consent à épouser un tyran qu'elle déteste, pourvu qu'il égorge un fils unique qu'elle a, & que par cette action il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment, au lieu d'être noble, n'est que dur; & il ne faut pas trouver mauvais que le Public ne l'ait pas goûté.

Après Pertharite, M. Corneille, rebuté du Théâtre, entreprit la traduction en Vers de l'Imitation de J. C. Il y fut porté par des Pères Jésuites de ses amis, par des sentimens de piété qu'il eut toute sa vie, & sans doute aussi par l'activité de son génie, qui ne pouvoit demeurer oisif. Cet Ouvrage eut un succès prodigieux, & le dédommagea

de toutes manières d'avoir quitté le Théâtre. Cependant, ſi j'oſe en parler avec une liberté que je ne devrois peut-être pas me permettre, je ne trouve point le plus grand charme de l'Imitation de J. C., je veux dire ſa ſimplicité & ſa naïveté. Elle ſe perd dans la pompe des Vers qui étoit naturelle à M. Corneille, & je crois même qu'abſolument la forme des Vers lui eſt contraire. Ce Livre, le plus beau qui ſoit parti de la main d'un homme, puiſque l'Evangile n'en vient pas, n'iroit pas droit au cœur comme il fait, & ne s'en ſaiſiroit pas avec tant de force, s'il n'avoit un air naturel & tendre, à quoi la négligence même du ſtyle aide beaucoup.

Il ſe paſſa douze ans, pendant leſquels il ne parut de M. Corneille que l'Imitation en Vers : mais enfin, ſollicité par M. Fouquet, qui négocia en Surintendant des Finances, & peut-être encore plus pouſſé par ſon penchant naturel, il ſe rengagea au Théâtre. M. le Surintendant, pour lui faciliter ce retour, & lui ôter toutes les excuſes que lui auroit pu fournir la difficulté de trouver des ſujets, lui en propoſa trois.

Celui qu'il prit fut Œdipe. M. Corneille son frère prit Camma, qui étoit le second, & le traita avec beaucoup de succès. Je ne sais quel fut le troisième.

La réconciliation de M. Corneille & du Théâtre fut sincère ; Œdipe réussit fort bien. La Toison d'Or fut faite ensuite à l'occasion du mariage du Roi ; & c'est la plus belle Pièce en machines que nous ayions. Les machines, qui sont ordinairement étrangères à la Pièce, deviennent par l'art du Poëte nécessaires à celle-là ; tout le merveilleux que la Fable peut fournir y est dans toute sa pompe ; sur-tout le Prologue doit servir de modèle à tous les Prologues à la moderne qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la Pièce comme les Anciens, mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent Sertorius & Sophonisbe. Dans cette première Pièce, la grandeur Romaine éclate avec toute sa dignité ; & l'idée qu'on pourroit se former de la conversation de deux grands Hommes qui ont de grands intérêts à démêler, est encore surpassée par la Scène de Pompée & de Sertorius. Il

semble que M. Corneille ait eu des Mémoires particuliers sur les Romains. Pour Sophonisbe, il crut être fort hardi de l'entreprendre après Mairet : voilà l'effet des réputations. La Sophonisbe de Mairet ne devoit point lui faire tant de peur. Son bel endroit est la contestation de Scipion & de Lelius avec Massinisse. Mais que diroit-on, si on voyoit aujourd'hui une Reine mariée écrire un billet galant à un homme qui ne songe point à elle ? Que diroit-on, si on voyoit les deux Confidentes observer l'effet des coquetteries qu'elle fait à Massinisse pour l'engager, & se dire l'une à l'autre :

Ma Compagne, il se prend . . . . .
La victoire est à nous, ou je n'y connois rien.

Il faut croire qu'Agesilas est de M. Corneille, puisque son nom y est, & qu'il y a une Scène d'Agesilas & de Lysander qui ne pourroit pas facilement être d'un autre. Après Agesilas vint Othon, Ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, & où se sont unis deux génies si sublimes. M. Corneille y a peint la corruption de la Cour des Empereurs, du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la République.

Depuis ſon retour au Théâtre, il y paroiſſoit avec éclat des Pièces d'un genre fort différent des ſiennes. Ce n'étoit point une vertu courageuſe, ni l'élévation des ſentimens portés juſques dans l'amour qui y dominoit : c'étoit un amour plus tendre, plus ſimple & plus vif, des ſentimens dont le modèle ſe trouvoit plus aiſément dans tous les cœurs. On admiroit moins, mais on étoit plus ému. Une infinité de traits de paſſion bien touchés, & preſque ſans aucun mêlange de choſes plus nobles qui les euſſent refroidis, une verſification très-agréable, & dont l'élégance ne ſe démentoit jamais, un jeune Auteur dont le ſtyle étoit plus jeune auſſi : voilà ce qu'il falloit principalement aux femmes dont les jugemens ont tant d'autorité au Théâtre François. Auſſi furent-elles charmées, & Corneille ne fut plus pour elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valoient des hommes.

Il y en eut un dont la voix devoit être d'autant plus comptée, que ce n'étoit pas ſeulement un Ecrivain très-célèbre, mais un homme du grand monde. On peut ajouter que ſa voix étoit

parfaitement libre, puiſqu'il vivoit en Angleterre ; privé de ſa Patrie. M. de Saint-Evremond publia une diſſertation ſur l'Alexandre de M. Racine ; & là il s'élève vivement contre notre Nation, qui ne goûte que ce qui lui reſſemble, & qui n'avoit refuſé ſes applaudiſſemens à M. Corneille dans ſa Sophoniſbe, que parce qu'il avoit trop bien rendu le vrai caractère de la fille d'Aſdrubal ; au lieu que Mairet en avoit fait avec beaucoup de ſuccès une Coquette ordinaire. *M. Corneille*, ajoutoit M. de Saint-Evremond, *eſt preſque le ſeul qui ait le bon goût de l'Antiquité ; il a ſurpaſſé nos Auteurs, & s'eſt peut-être ici ſurpaſſé lui-même.*

M. Corneille ne manqua pas de remercier M. de Saint-Evremond d'un ſuffrage auſſi glorieux que le ſien, & auſſi hautement déclaré. *Vous m'avez pris par mon foible*, lui dit-il dans ſa lettre ; *cette Sophonisbe, pour qui vous marquez tant de tendreſſe, a la meilleure part à la mienne..... Vous confirmez ce que j'ai avancé ſur la part que l'amour doit avoir dans les belles Tragédies, & ſur la fidélité avec laquelle nous devons conſerver à ces vieux Illuſtres les caractères de leur temps, de*

leur Nation & de leur humeur. J'ai cru jusqu'ici que l'amour étoit une passion trop chargée de foiblesses, pour être la dominante dans une Pièce héroïque : j'aime qu'elle y serve d'ornement, & non pas de corps ..... Nos doucereux & nos enjoués sont de contraire avis ; mais vous vous déclarez du mien. Il y a encore dans cette lettre ces paroles assez remarquables : *Vous m'honorez de votre estime en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez quand on se persuade qu'on m'a battu.*

Il est vrai qu'il s'étoit formé un *parti* contre lui. Ceux qu'il appelloit les *doucereux* & les *enjoués*, & toutes celles pour qui ils l'étoient, composoient une grande partie de Paris & de la Cour ; & ils ne se contentoient pas d'élever le nouvel Auteur qui le méritoit, ils vouloient l'élever sur les ruines de l'ancien. Ils prévaloient & par le nombre, & par un certain bruit confus & imposant qu'ils savent si bien faire dans le besoin. On ne négligeoit rien pour grossir ses troupes ; & c'étoit toujours un avantage que de les grossir : on mettoit en œuvre toutes les petites adresses

qui peuvent aider une réputation naiſſante, & hâter le vol de la Rénommée; on employoit contre le redoutable ennemi juſqu'aux traits d'un fameux Satyrique, exercé à foudroyer glorieuſement de mauvais Auteurs. Pendant ce tumulte & cette eſpèce de ſédition contre une autorité légitime, M. Corneille ſe tenoit retranché dans ſon cabinet, ſans être preſqu'autrement connu du monde que par ſon nom, ſans protecteurs puiſſans déclarés en ſa faveur, ſans partiſans affidés, n'ayant de gloire que celle qui étoit venue le trouver d'elle-même, ne s'y fiant peut-être pas aſſez, mais certainement hors d'état, & même incapable de lui prêter aucuns ſecours étrangers.

Il vit le goût du ſiècle ſe tourner entiérement du côté de l'amour le plus paſſionné & le moins mêlé d'héroïſme; mais il dédaigna fierèment d'avoir de la complaiſance pour ce nouveau goût. Peut-être croira-t-on que ſon âge ne lui permettoit pas d'en avoir. Ce ſoupçon ſeroit très-légitime, ſi l'on ne voyoit ce qu'il a fait dans la Pſyché de Molière, où étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'eſt abandonné à un excès de tendreſſe

dont il n'auroit pas voulu déshonorer son nom.

Il ne pouvoit mieux braver son siècle, qu'en lui donnant Attila, digne Roi des Huns. Il règne dans cette Pièce une férocité noble que lui seul pouvoit attraper. La Scène où Attila délibère s'il se doit allier à l'Empire qui tombe ou à la France qui s'élève, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde sait l'histoire. Feu Madame (1) Princesse fort touchée des choses d'esprit, & qui eût pu les mettre à la mode dans un Pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux Combattans sur le champ de bataille, sans qu'ils sussent où on les menoit. Mais à qui demeurera la victoire ? au plus jeune.

Il ne reste plus que Pulcherie & Surena, tous deux, sans comparaison, meilleurs que Bérénice, tous deux dignes de la vieillesse d'un grand Homme. Le caractère de Pulcherie est de ceux que lui seul savoit faire ; & il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans

---

(1) Henriette-Anne d'Angleterre.

Martian, qui est un vieillard amoureux. Le cinquième Acte de cette Pièce est tout-à-fait beau. On voit dans Surena une belle peinture d'un homme que son trop de mérite & de trop grands services rendent criminel auprès de son Maître ; & ce fut par ce dernier effort que M. Corneille termina sa carrière.

La suite de ses Pièces représente ce qui doit naturellement arriver à un grand Homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencemens sont foibles & imparfaits, mais déja dignes d'admiration par rapport à son siècle ; ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre ; à la fin il s'affoiblit, s'éteint peu-à-peu, n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après Surena, qui fut joué en 1675, M. Corneille renonça tout de bon au Théâtre, mais non pas à l'amour de ses Ouvrages ; & quand il vit en 1676 que le Roi avoit fait représenter de suite devant lui à Versailles Cinna, Pompée, Horace, Sertorius, Œdipe, Rodogune, son feu poëtique se réveilla, & s'écria :

Est-il vrai, grand Monarque, & puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter ?

Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée,
Horace,
Reviennent à la mode, & retrouvent leur place?
Et que l'heureux brillant de mes jeunes Rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux?
Achève; les derniers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les fasse croire enfans d'un autre père.
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.
On voit Sertorius, Œdipe & Rodogune,
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montreroit qu'Othon & Surena
Ne sont pas des cadets indignes de Cinna.
Sophonisbe à son tour, Attila, Pulcherie,
Reprendroient pour te plaire une seconde vie:
Agesilas en foule auroit des Spectateurs,
Et Bérénice enfin trouveroit des Acteurs.
Le Peuple, je l'avoue, & la Cour les dégradent:
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent.
Pour bien écrire encor, j'ai trop long-temps écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.
Mais contre cet abus, que j'aurois de suffrages,
Si tu donnois les tiens à mes derniers Ouvrages!

Cependant il est certain que ces derniers Ouvrages, toujours bons pour la lecture paisible du cabinet, où la raison jouit de tous ses droits, ne pourroient

plus aujourd'hui reparoître sur le Théâtre, où l'on veut plus que jamais de grandes émotions, fussent-elles mal fondées & mal amenées. Nous pouvons faire ici en passant un petit commentaire sur ce qu'il dit que *Bérénice enfin trouveroit des Acteurs*. C'est qu'en effet sa Bérénice ne fut jouée que par de mauvais Comédiens, parce que sa Rivale avoit eu le bonheur ou l'art de lui enléver les bons.

Débarrassé du Théâtre, sa principale occupation fut de se préparer à la mort. Ses forces diminuèrent toujours de plus en plus, & la dernière année de sa vie, son esprit se ressentit beaucoup d'avoir tant produit, & si long-temps. Il mourut le premier Octobre 1684.

Il étoit Doyen de l'Académie Françoise, où il avoit été reçu l'an 1647.

Comme c'est une loi dans cette Académie, que le Directeur fait les frais d'un Service pour ceux qui meurent sous son Directorat, il y eut une contestation de générosité entre M. Racine & M. l'Abbé de Lavau, à qui feroit le Service de M. Corneille, parce qu'il paroissoit incertain sous le Directorat duquel il étoit mort. La chose ayant été remise au jugement de la Compagnie, M. l'Abbé de

Lavau l'emporta, & M. de Benserade dit à M. Racine : *Si quelqu'un pouvoit prétendre à enterrer M. Corneille, c'étoit vous ; vous ne l'avez pas fait.*

Ce discours a été pleinement vérifié. Le temps a calmé l'agitation des esprits sur ce sujet, & a enfin amené une décision qui paroît généralement établie. Corneille a la première place, Racine la seconde : on fera à son gré l'intervalle entre ces deux places un peu plus ou un peu moins grand. C'est-là ce qui se trouve en ne comparant que les Ouvrages de part & d'autre : mais si on compare les deux hommes, l'inégalité est plus grande ; il peut être incertain que Racine eût été, si Corneille n'eût pas été avant lui ; il est certain que Corneille a été par lui-même.

Ici j'avertis le Lecteur que cette Vie de M. Corneille ayant été déjà imprimée en 1702 dans l'Histoire de l'Académie Françoise par M. l'Abbé d'Olivet, c'étoit en cet endroit à-peu-près que j'y parlois, mais beaucoup trop succinctement, d'un grand nombre de petites Pièces faites par M. Corneille sur divers sujets. Depuis ce temps-là, on a recueilli avec soin & avec goût

ces différentes Pièces dont on a fait un Volume à la suite de son Théâtre réimprimé en 1738 ; & je ne puis mieux faire que de renvoyer sur toute cette matière, tant au Volume qui contient les Pièces que je n'eusse pas mises, du moins en entier, qu'à une Préface judicieuse & bien écrite, où l'on trouvera de plus des traits historiques que je ne savois pas. L'Auteur y doute d'un fait que j'avois avancé : j'avoue que son doute seul m'ébranle ; c'est un fait que j'ai trouvé établi dans ma mémoire comme certain, quoique dépouillé de toutes ses preuves, que j'ai eu tout le loisir d'oublier parfaitement. Par bonheur il n'est pas de grande importance.

Cela m'empêchera d'en affirmer trop un autre, que je tiens pourtant de la famille. M. Corneille, encore fort jeune, se présenta un jour plus triste & plus rêveur qu'à l'ordinaire devant le Cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travailloit. Il répondit qu'il étoit bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la composition, & qu'il avoit la tête renversée par l'amour. Il en fallut venir à un plus grand éclaircissement ; & il dit au Cardinal qu'il

aimoit passionnément une fille du Lieutenant-Général d'Andely en Normandie, & qu'il ne pouvoit l'obtenir de son père. Le Cardinal voulut que ce père si difficile vînt lui parler à Paris. Il arriva tout tremblant d'un ordre si imprévu, & s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avoit tant de crédit. Ce qui est bien sûr, c'est qu'il a épousé Marie de Lamperière, fille de cet Officier. La première nuit de ses noces, qui se firent à Rouen, il fut si malade, que l'on écrivit à Paris qu'il étoit mort; & j'ai lu une Pièce sur cette fausse mort dans les Poësies Latines de M. Ménage. Un pareil sujet étoit bien fait pour tenter les Poëtes.

Je n'ai pas cru devoir interrompre la suite de ses grands Ouvrages, pour parler de quelques autres beaucoup moins considérables qu'il a donnés de temps en temps. Il a fait étant jeune quelques Pièces de galanterie, qui sont répandues dans des Recueils. On a encore de lui quelques petites Pièces de cent ou de deux cents Vers au Roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des graces, soit pour

le

le remercier de celles qu'il en avoit reçues. Il a traduit deux Ouvrages Latins du Père de la Rue, Jésuite, sur les Campagnes de 1667 & de 1672, tous deux d'assez longue haleine, & plusieurs petites Pièces de M. de Santeuil. Il estimoit extrêmement ces deux Poëtes. Lui-même faisoit fort bien des Vers Latins; il en fit sur la Campagne de Flandres en 1667, qui parurent si beaux, que non-seulement plusieurs personnes les mirent en François, mais que les meilleurs Poëtes Latins en prirent l'idée, & les mirent encore en Latin. Il avoit traduit sa première Scène de Pompée en Vers du style de Sénèque le Tragique, pour lequel il n'avoit pas d'aversion, non plus que pour Lucain. Il falloit aussi qu'il n'en eut pas pour Stace, fort inférieur à Lucain, puisqu'il en a traduit en Vers & publié les deux premiers Livres de la Thébaïde. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un temps pour en trouver quelque Exemplaire.

M. Corneille étoit assez grand & assez plein, l'air fort simple & fort commun, toujours négligé, & peu curieux de

ſon extérieur. Il avoit le viſage aſſez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la phyſionomie vive, des traits fort marqués & propres à être tranſmis à la poſtérité dans une Médaille ou dans un Buſte. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette. Il liſoit ſes Vers avec force, mais ſans grace.

Il ſavoit les Belles-Lettres, l'Hiſtoire, la Politique; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au Théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoiſſances, ni loiſir, ni curioſité, ni beaucoup d'eſtime. Il parloit peu, même ſur la matière qu'il entendoit ſi parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il diſoit; &, pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

Il étoit mélancolique. Il lui falloit des ſujets plus ſolides pour eſpérer ou pour ſe réjouir, que pour ſe chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur bruſque, & quelquefois rude en apparence; au fond il étoit très-aiſé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre & plein d'amitié. Son tempérament le portoit aſſez à l'amour, mais jamais au libertinage, & rarement aux

grands attachemens. Il avoit l'ame fière & indépendante, nulle souplesse, nul manège ; ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, & très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la Cour ; il y apportoit un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, & un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légères lui causoient de l'effroi & de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent, que d'habilité ou d'application pour en amasser. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir : mais quoique sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assuroit trop peu sur son rare mérite, & croyoit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité & de droiture naturelle, il a joint dans tous les temps de sa vie beaucoup de religion, & plus de piété que son genre d'occupation n'en permet par lui-même. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des Casuistes sur ses Pièces de Théâtre ; &

ils lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la Scène, des nobles sentimens qui règnent dans ses Ouvrages, & de la vertu qu'il a mise jusques dans l'amour.

REFLEXIONS

SUR

LA POËTIQUE.

I.

IL arrive quelquefois que des Pièces irrégulières, telles que le Cid, ne laiſſent pas de plaire extrêmement : auſſi-tôt on ſe met à mépriſer les règles ; c'eſt, dit-on, une pédanterie gênante & inutile, & il y a un certain art de plaire qui eſt au-deſſus de tout. Mais qu'eſt-ce que cet art de plaire ? Il ne ſe définit point : on l'attrape par haſard ; on n'eſt pas sûr de le rencontrer deux fois ; enfin, c'eſt une eſpèce de magie tout-à-fait inconnue. Peut-être tout cela n'eſt-il pas vrai. Il y a beaucoup

d'apparence que quand les Pièces irrégulières plaisent, ce n'est pas par les endroits irréguliers, & il est certain qu'il n'y a Pièce sur le Théâtre qui soit à de certains égards si régulière que le Cid. Mais il se pourroit bien faire que tout ce qu'il y a d'important pour le Théâtre ne fût point réduit en règles, ou du moins ne fût pas fort connu. Ces règles qui ne sont pas encore faites, ou que tout le monde ne sait pas, voilà apparemment l'art de plaire, voilà en qui consiste la magie.

I I.

Pour trouver les règles du Théâtre, il faudroit remonter jusqu'aux premières sources du beau, découvrir quelles sont les choses dont la vue peut plaire aux hommes, c'est-à-dire, leur occuper l'esprit, ou leur remuer le cœur agréablement ; & cela est déja d'une vaste étendue & d'une fine discussion. Après avoir découvert quelles sont les actions qui de leur nature sont propres à plaire, il faudroit examiner quels changemens y apporte la forme du Théâtre, ou par nécessité, ou pour le

ſeul agrément ; & ces recherches étant faites avec toute l'exactitude & toute la justeſſe néceſſaires, alors on n'auroit pas ſeulement trouvé les règles du Théâtre, mais on ſeroit sûr de les avoir trouvées toutes ; & ſi, en deſcendant dans le détail, il en étoit échappé quelqu'une, on la rameneroit ſans peine aux principes qui auroient été établis.

III.

Avoir trouvé toutes les règles du Théâtre, ce ne ſeroit pas encore toute la Poëtique ; il faudroit comparer enſemble ces différentes règles, & juger de leur différente importance. Telle eſt preſque toujours la nature des ſujets, qu'ils n'admettent pas toutes ſortes de beautés : il faut faire un choix, & ſacrifier les uns aux autres. Ainſi il ſeroit fort utile d'avoir une balance où l'on pût, pour ainſi dire, peſer les règles. On verroit qu'elles ne méritent pas toutes une égale autorité. Il y en a qu'il faut obſerver à la rigueur, d'autres qu'on peut éluder ; &, ſi on peut le dire, les unes demandent une ſoumiſſion ſincère, les autres ſe contentent

d'une soumission apparente. Si l'on avoit trouvé les différentes sources qui les produisent, il ne seroit pas difficile de donner à chacune sa véritable valeur.

IV.

Ce plan d'une Poëtique, tel que je l'imagine, est presque immense, & demanderoit une justesse d'esprit infinie. Je n'ai garde de m'engager dans une pareille entreprise. Je veux seulement faire voir que ce plan n'est pas si chimérique qu'il pourra le paroître d'abord à de certaines personnes ; j'en veux donner une légère ébauche, & animer, si je puis, quelqu'un à l'exécuter. Ce sera bien assez pour moi, si de ce nombre prodigieux de vues qu'il faudroit avoir, j'en attrape quelques-unes ; & si de ce grand tout que je ne saurois embrasser, j'en puis saisir quelque partie.

V.

L'esprit aime à voir ou à agir, ce qui est la même chose pour lui : mais il veut voir & agir sans peine ; & ce qui est à remarquer, tant qu'on le tient

dans les bornes de ce qu'il peut faire ſans effort, plus on lui demande d'action, plus on lui fait de plaiſir. Il eſt actif juſqu'à un certain point, au-delà très-pareſſeux. D'un autre côté, il aime à changer d'objet & d'action. Ainſi il faut en même temps exciter ſa curioſité, ménager ſa pareſſe, prévenir ſon inconſtance.

V I.

Ce qui eſt important, nouveau, ſingulier, rare en ſon eſpèce, d'un événement incertain, pique la curioſité de l'eſprit ; ce qui eſt un & ſimple accommode ſa pareſſe ; ce qui eſt diverſifié convient à ſon inconſtance. D'où il eſt aiſé de conclure qu'il faut que l'objet qu'on lui préſente ait toutes ces qualités enſemble pour lui plaire parfaitement.

V I I.

L'importance de l'action de la Tragédie ſe tire de la dignité des perſonnes & de la grandeur de leurs intérêts. Quand les actions ſont de telle nature, que, ſans rien perdre de leur beauté, elles pourroient ſe paſſer entre des per-

ſonnes peu conſidérables, les noms de Princes & de Rois ne ſont qu'une parure étrangère que l'on donne aux ſujets; mais cette parure, toute étrangère qu'elle eſt, eſt néceſſaire. Si Ariane n'étoit qu'une Bourgeoiſe trahie par ſon Amant & par ſa ſœur, la Pièce qui porte ſon nom ne laiſſeroit pas de ſubſiſter toute entière: mais cette Pièce ſi agréable y perdroit un grand ornement; il faut qu'Ariane ſoit Princeſſe, tant nous ſommes deſtinés à être toujours éblouis par les titres. Les Horaces & les Curiaces ne ſont que des Particuliers, de ſimples Citoyens de deux petites Villes: mais la fortune des deux Etats eſt attachée à ces Particuliers; l'une de ces deux petites Villes a un grand nom, & porte toujours dans l'eſprit une grande idée. Il n'en faut pas davantage pour ennoblir les Horaces & les Curiaces.

VIII.

Les grands intérêts ſe réduiſent à être en péril de perdre la vie ou l'honneur, ou la liberté ou un Trône, ou ſon Ami ou ſa Maîtreſſe. On demande

ordinairement si la mort de quelqu'un des personnages est nécessaire dans la Tragédie. Une mort est, à la vérité, un événement important ; mais souvent il sert plus à la facilité du dénouement qu'à l'importance de l'action, & le péril de mort n'y sert pas quelquefois davantage. Ce qui rend Rodrigue si digne d'attention, est-ce le péril qu'il court en combattant le Comte, les Maures ou D. Sanche ? Nullement : c'est la nécessité où il est de perdre l'honneur ou sa Maîtresse ; c'est la difficulté d'obtenir sa grace de Chimène dont il a tué le père. Les grands intérêts sont tout ce qui remue fortement les hommes ; & il y a des momens où la vie n'est pas leur plus grande passion.

IX.

Il semble que les grands intérêts se peuvent partager en deux espèces; les uns plus nobles, tels que l'acquisition ou la conservation d'un Trône, un devoir indispensable, une vengeance, &c.; les autres plus touchans, tels que l'amitié ou l'amour. L'une ou l'autre de ces deux sortes d'intérêts donne son ca-

ractère aux Tragédies où elle domine. Naturellement le noble doit l'emporter sur le touchant ; & Nicomède, qui est tout noble, est d'un ordre supérieur à Bérénice, qui est toute touchante. Mais ce qui est incontestablement au-dessus de tout le reste, c'est le noble & le touchant, réunis ensemble. Le seul secret qu'il y ait pour cela, est de mettre l'amour en opposition avec le devoir, l'ambition, la gloire; de sorte qu'il les combatte avec force, & en soit à la fin surmonté. Alors ces actions sont véritablement importantes par la grandeur des intérêts opposés. Les Pièces sont en même temps touchantes par les combats de l'amour, & nobles par sa défaite. Telles sont le Cid, Cinna, Polieucte.

X.

Les Anciens n'ont presque point mis d'amour dans leurs Pièces, & quelques-uns les louent de n'avoir point avili leur Théâtre par de si petits sentimens. Pour moi, j'ai peur qu'ils n'aient pas connu ce que l'amour leur pouvoit produire, Je ne vois pas trop bien où seroit la finesse de ne vouloir pas traiter des sujets pareils à Cinna ou au Cid.

Toute la queſtion eſt de mettre l'amour à ſa place, c'eſt-à-dire au-deſſous de quelque paſſion plus noble, contre laquelle il ſe révolte avec violence, mais inutilement. Cette règle n'eſt néceſſaire que pour les Pièces du premier ordre, & elle n'a guères été pratiquée que par M. Corneille.

X I.

Le nouveau & le ſingulier peuvent ſe trouver dans les événemens de la Pièce & dans les caractères : mais nous en parlerons ailleurs plus à propos. Ici, nous ne parlerons que du nouveau & du ſingulier qui peuvent ſe trouver dans les paſſions. Le vrai ne ſuffit pas pour attirer l'attention de l'eſprit, il faut un vrai peu commun. Tout le monde connoît les paſſions des hommes juſqu'à un certain point; au-delà, c'eſt un pays inconnu à la plupart des gens, mais où tout le monde eſt bien-aiſe de faire des découvertes. Combien les paſſions ont-elles d'effets délicats & fins qui n'arrivent que rarement, ou qui, quand ils arrivent, ne trouvent pas d'obſervateurs aſſez habiles ? Il ſuffit de plus qu'elles ſoient extrêmes.

pour nous être nouvelles. Nous ne les voyons presque jamais que médiocres. Où sont les hommes parfaitement amoureux, ou ambitieux, ou avares ? Nous ne sommes parfaits sur rien, non pas même sur le mal.

XII.

Qu'un Amant mécontent de sa Maîtresse s'emporte jusqu'à dire qu'il ne perd pas beaucoup en la perdant, & qu'elle n'est pas trop belle ; voilà déjà le dépit poussé assez loin. Qu'un Ami à qui cet Amant parle, convienne qu'en effet cette personne-là n'a pas beaucoup de beauté, que par exemple elle a les yeux trop petits ; que sur cela l'Amant dise que ce ne sont pas ses yeux qu'il faut blâmer, & qu'elle les a très-agréables ; que l'Ami attaque ensuite la bouche, & que l'Amant en prenne la défense ; le même jeu sur le teint, sur la taille : voilà un effet de passion peu commun, fin, délicat, & très-agréable à considérer. Cet exemple, quoique comique, & tiré du Bourgeois Gentilhomme, m'a paru si propre à expliquer ma pensée, que je n'ai pu me

résoudre à en apporter un plus sérieux. Nous ne connoissons pas nous-mêmes combien les Romans de notre siècle sont riches en ces sortes de traits, & jusqu'à quel point ils ont poussé la science du cœur.

XIII.

La finesse, la délicatesse, enfin l'agrément de ces effets de passion, consistent assez ordinairement dans une espèce de contradiction qui s'y trouve. On fait ce qu'on ne croit pas faire, on dit le contraire de ce qu'on veut dire, on est dominé par un sentiment qu'on croit avoir vaincu, on découvre ce qu'on prend un grand soin de cacher. Celle de toutes les passions qui fournit le plus de ces sortes de jeux, & peut-être la seule qui en fournisse, c'est l'amour. L'obligation où sont les femmes de le vaincre ou de le dissimuler, & la délicatesse de gloire qui fait qu'elles se le dissimulent à elles-mêmes, sont des sources très-fécondes de ces contradictions agréables. Les hommes sont rarement à cet égard dans la même situation que les femmes; aussi l'amour ne

plaît pas tant dans leur personne. L'ambition & la vengeance n'ont point par elles-mêmes de ces effets contrastés ; & ceux qui sont d'un caractère à ressentir vivement ces passions s'y livrent sans les combattre & sans les déguiser.

XIV.

Rarement ceux qui aspirent où à s'élever ou à se venger, sont-ils délicats sur les moyens qui les y peuvent conduire ; les Amans le sont sur les moyens de parvenir à la possession de ce qu'ils aiment. L'espérance d'être aimé, ou la crainte de ne l'être pas, roulent sur un regard, sur un soupir, sur un mot, enfin sur des choses presque imperceptibles & d'une interprétation douteuse; au lieu que les espérances ou les craintes qui accompagnent l'ambition & la vengeance, ont des sujets plus marqués, plus déterminés, plus palpables. Ceux mêmes qui sont aimés, peuvent douter s'ils le sont, ou craindre à chaque moment de ne l'être plus, ou s'affliger de ne l'être pas assez. Quand on s'est vengé, quand on est arrivé au terme de son ambition, tout est fini.

Enfin

Enfin l'amour produit plus d'effets singuliers & agréables à considérer, parce qu'il a des objets plus fins, plus incertains, plus changeans. Je sens que l'on pourroit pousser encore plus loin le parallèle de l'amour & des autres passions, & que l'amour en sortiroit toujours à son honneur. Mais je crois en avoir assez dit pour prouver qu'aucune autre passion ne peut avoir par elle-même autant d'agrément sur le Théâtre. La disposition des Spectateurs y contribue encore. N'y a-t-il pas plus d'amour au monde, que d'ambition ou de vengeance?

X V.

La singularité ou la bizarrerie délicate des effets d'une passion, est un spectacle plus propre à plaire que sa seule violence, parce qu'elle donne occasion à une plus grande découverte. Il est vrai que ces deux beautés peuvent être réunies, & un effet singulier d'une passion en marque en même temps la force. De-là il s'ensuit encore que l'amour doit plus fournir au Théâtre, que la vengeance ou l'ambition, qui n'ont guères d'autre agrément que leur

violence, & qui ſont privées d'une in-finité de raffinemens & de délicateſſes que l'amour ſeul a en partage. Un per-ſonnage qui n'a que de l'amour, peut remplir une Pièce, témoin Ariane & Bérénice; nul autre caractère ne peut occuper la même étendue. L'amour eſt le plus abondant & le plus fertile de tous les ſentimens.

XVI.

Ce qui eſt rare & parfait en ſon eſpè-ce, ne peut manquer d'attirer l'atten-tion. Ainſi il faut toujours peindre les caractères dans un degré élevé; rien de médiocre, ni vertus, ni vices. Ce qui fait les grandes vertus, ce ſont les grands obſtacles qu'elles ſurmontent. Le vieil Horace ſacrifie l'amour pater-nel à l'amour de la Patrie, quand il dit, *qu'il mourût, &c.*; voilà un grand amour pour la Patrie. Pauline, malgré la paſ-ſion qu'elle a pour Sévère, qu'elle pour-roit épouſer après la mort de Polieucte, veut que ce même Sévère ſauve la vie à Polieucte; voilà un grand attache-ment à ſon devoir. Un ſeul de ces traits ſuffiroit pour faire un grand caractère.

XVII.

Les vices ont aussi leur perfection. Un demi-tyran seroit indigne d'être regardé; mais l'ambition, la cruauté, la perfidie poussées à leur plus haut point, deviennent de grands objets. La Tragédie demande encore qu'on les rende, autant qu'il est possible, de beaux objets. Il y a un art d'embellir les vices, & de leur donner un air de noblesse & d'élévation. L'ambition est noble, quand elle ne se propose que des Trônes; la cruauté l'est en quelque sorte, quand elle est soutenue d'une grande fermeté d'ame; la perfidie même l'est aussi, quand elle est accompagnée d'une extrême habileté. Cléopatre dans Rodogune, Phocas, Stilicon, sont de beaux caractères dans toutes ces Pièces. Le Théâtre n'est pas ennemi de ce qui est vicieux, mais de ce qui est bas & petit. C'est-là ce qui gâte les caractères de Néron & de Mithridâte, tels qu'on les a donnés dans deux Tragédies très-connues du Public, & pleines d'ailleurs de très-grandes beautés. L'un se cache derrière une porte pour écouter deux

Amans ; l'autre, pour ſurprendre une jeune perſonne & lui faire dire ſon ſecret, ſe ſert d'un petit artifice de Comédie, & qui eſt même fort uſé. Ces deux perſonnages ſont aſſez cruels & aſſez perfides ; ce n'eſt pas-là ce qui leur manque : mais ils le ſont baſſement.

XVIII.

Cependant M. Corneille a mis ſur le Théâtre deux caractères aſſez bas, Pruſias & Felix ; & ils y réuſſirent tous deux : mais il faut remarquer que Néron & Mithridate font des actions baſſes dont le Spectateur eſt témoin, & ceux-ci n'ont tout au plus que des ſentimens bas ; les ſentimens qui ne ſont que des diſcours, frappent beaucoup moins que les actions. De plus, la baſſeſſe des ſentimens de Pruſias & de Felix eſt ſi naturelle dans les conjonctures où ils ſe trouvent, qu'il n'y a qu'un cœur de Héros qui s'en pût garantir ; & même elle repréſente les premiers mouvemens du cœur d'un Héros : mais il n'y a aucune néceſſité d'agir comme agiſſent Néron & Mithridate. Enfin ces deux caractères ſervent à

en faire éclater d'aûtres parfaitement héroïques, ce que ne font pas ceux de Mithridate & de Néron. Pardessus tout cela, quand Felix avoue qu'il ne seroit pas fâché de la mort de son gendre, parce qu'il en tireroit quelque avantage pour sa fortune, M. Corneille a eu la sage précaution de lui donner de la honte de ce sentiment ; & qui examinera de près le tour dont il s'est servi, reconnoîtra combien il faut d'art pour manier ces sortes de caractères, & combien il est difficile de les réconcilier avec le Théâtre qui les rejette naturellement. Il n'appartient qu'à un génie du premier ordre de nous donner un personnage bas.

XIX.

Quand on veut justifier des Auteurs qui n'en ont presque pas donné d'autres, & qui n'y ont apporté aucun art, ou qui n'ont peint que des caractères communs & foibles en leur espèce, on dit : C'est-là la nature ; & on croit avoir tout dit. C'est-là la nature, il est vrai : mais n'y a-t-il pas quelqu'autre chose de plus parfait, de plus rare

en son espèce, de plus noble, qui est aussi la nature? C'est cela qu'on voudroit voir. Que diroit-on d'un Peintre qui ne représenteroit les hommes que comme ils sont faits communément, petits, mal tournés, mal proportionnés, de mauvais air? Ce seroit-là pourtant la nature.

X X.

Un des grands secrets pour piquer la curiosité, c'est de rendre l'événement incertain. Il faut pour cela que le nœud soit tel qu'on ait de la peine à en prévoir le dénouement, & que le dénouement soit douteux jusqu'à la fin, &, s'il se peut, jusqu'à la dernière Scène. Lorsque dans Stilicon, Felix est tué au moment qu'il va en secret donner avis de la conjuration à l'Empereur, Honorius voit clairement que Stilicon ou Eucherius, ses deux Favoris, sont les Chefs de la conjuration, parce qu'ils étoient les seuls qui sussent que l'Empereur devoit donner une audience secrète à Felix. Voilà un nœud qui met Honorius, Stilicon & Eucherius dans une situation très-embarrassante; & il est très-difficile d'imaginer comment

ils en ſortiront. Qui ſeroit-ce qui pourroit laiſſer la Pièce à cet endroit-là? Tout ce qui ſerre le nœud davantage, tout ce qui le rend plus mal-aiſé à dénouer, ne peut manquer de faire un bel effet. Il faudroit même, s'il ſe pouvoit, faire craindre au Spectateur que le nœud ne ſe pût pas dénouer heureuſement.

XXI.

La curioſité une fois excitée n'aime pas à languir; il faut lui promettre ſans ceſſe de la ſatisfaire, & la conduire cependant ſans la ſatisfaire juſqu'au terme que l'on s'eſt propoſé. Il faut approcher toujours le Spectateur de la concluſion, & la lui cacher toujours; qu'il ne ſache pas où il va, s'il eſt poſſible, mais qu'il ſache bien qu'il avance. Le ſujet doit marcher avec vîteſſe: une Scène qui n'eſt pas un nouveau pas vers la fin eſt vicieuſe. Tout eſt action ſur le Théâtre, & les plus beaux diſcours même y ſeroient inſupportables, ſi ce n'étoient que des diſcours. La longue délibération d'Auguſte, qui tient le ſecond Acte de Cinna, toute divine qu'elle eſt, ſeroit la

plus mauvaiſe choſe du monde, ſi à la fin du premier Acte on n'étoit pas demeuré dans l'inquiétude de ce que veut Auguſte aux deux Chefs de la conjuration qu'il a mandés ; ſi ce n'étoit pas une extrême ſurpriſe de le voir délibérer de ſa plus importante affaire avec deux hommes qui ont conjuré contre lui ; s'ils n'avoient pas tous deux des raiſons cachées, & que le Spectateur pénètre avec plaiſir, pour prendre deux partis tout oppoſés ; enfin, ſi cette bonté qu'Auguſte leur marque n'étoit pas le ſujet des remords & des irréſolutions de Cinna, qui ſont la grande beauté de ſa ſituation.

XXII.

Un dénouement ſuſpendu juſqu'au bout, & imprévu, eſt d'un grand prix. Camma, pour ſauver la vie à Sauſtrate qu'elle aime, ſe réſout enfin à épouſer Sinorix qu'elle hait, & qu'elle doit haïr. On voit dans le cinquième Acte Camma & Sinorix revenus du Temple où ils ont été mariés : on ſait bien que ce ne peut pas-là être une fin ; on n'imagine point où tout cela aboutira, & d'autant

d'autant moins que Camma apprend à Sinorix qu'elle ſait ſon plus grand crime, dont il ne la croyoit pas inſtruite; & que quoiqu'elle l'ait épouſé, elle n'a rien relâché de ſa haine pour lui. Il eſt obligé de ſortir, & elle écoute tranquillement les plaintes de ſon Amant, qui lui reproche ce qu'elle vient de faire pour lui prouver à quel point elle l'aime. Tout eſt ſuſpendu avec beaucoup d'art, juſqu'à ce qu'on apprenne que Sinorix vient de mourir d'un mal dont il a été attaqué ſubitement, & que Camma déclare à Soſtrate qu'elle a empoiſonné la coupe nuptiale où elle a bu avec Sinorix, & qu'elle va mourir auſſi. Il eſt rare de trouver un dénouement auſſi peu attendu, & en même temps auſſi naturel.

XXIII.

Comme la plupart des ſujets ſont hiſtoriques, le ſeul titre des Pièces en apprend le dénouement; & alors il faudroit, s'il étoit poſſible, prendre une route qui parût ne devoir pas conduire à ce dénouement connu par l'Hiſtoire, & qui y conduisît cependant.

Ceux qui fauroient que Gamma fit mourir Sinorix, feroient bien éloignés, dans le cinquième Acte même, de deviner comment le Poëte fera parvenu à cet événement, lorfqu'ils verroient le mariage de Camma & de Sinorix terminé ; & en ce cas la furprife eft encore plus grande que fi l'on n'avoit pas fu l'Hiftoire, parce qu'on voit des chofes toutes oppofées à ce qu'on attend. Mais, encore un coup, ces fortes de dénouemens font rares. Tout ce qu'on peut faire de mieux pour les autres qui font annoncés par l'Hiftoire, ou aifés à prévoir par la nature du fujet, c'eft de les rendre furprenans pour les Acteurs, s'ils ne le font pas pour les Spectateurs. A la fin du quatrième Acte d'Ariane, Théfée & Phèdre prennent la réfolution de s'enfuir enfemble : voilà le dénouement annoncé bien clairement au Spectateur ; il ne fera pas furpris d'apprendre au cinquième Acte, que Théfée & Phèdre font partis : mais Ariane en fera extrêmement furprife, fur-tout du départ de Phèdre fa fœur, qu'elle aimoit tendrement, & qu'elle ne croyoit pas fa rivale ; & le Spectateur attend avec impatience l'étonnement

& le désespoir d'Ariane. Il paroît par mille autres exemples, que le Spectateur jouit avec plaisir d'une surprise qui n'est que pour l'Acteur, & non pas pour lui. Alors sa curiosité n'a plus pour objet l'événement même, mais seulement l'effet qu'il fera sur l'Acteur, & un dénouement de cette espèce ne laisse pas d'être fort agréable. Le cinquième Acte d'Ariane l'est au dernier point.

XXIV.

Voilà à-peu-près ce que l'esprit demande dans les objets par rapport à sa curiosité : mais d'ailleurs, qu'il soit borné ou paresseux, il veut que ce qu'on lui présente à considérer soit un & simple. Il est visible d'abord que deux actions qui iroient de front le partageroient désagréablement ; il opteroit bientôt entre les deux, & celle à laquelle il se seroit attaché lui donneroit du dégoût pour l'autre. Il arriveroit le même inconvénient d'une action traversée par quelque chose d'étranger ou d'inutile ; ainsi tout conclut pour l'unité.

XXV.

Nous ne ſavons pas trop bien ce que les Anciens ont entendu par épiſode, *ni* ce que nous entendons nous-mêmes par ce mot. Heureuſement il n'importe guères. Si épiſode eſt quelque choſe d'inſéré dans l'action, & qui s'en pourroit ôter ſans lui faire aucun tort, comme les Amours des ſubalternes dans quelques Opéra, où ils ne laiſſent pas de faire de jolies Scènes, tout épiſode eſt vicieux. Si au contraire épiſode s'entend des intérêts des ſeconds perſonnages, qui, quoiqu'ils ne ſoient pas les principaux moteurs de l'action, y aident cependant, les épiſodes ſont très-bons, & ſouvent néceſſaires.

XXVI.

Quand je dis que les ſeconds perſonnages aident à l'action, je n'entends pas qu'ils prêtent la main à une machine qui auroit bien pu aller ſans eux, quoique peut-être moins facilement; j'entends que leur ſecours ſoit abſolument néceſſaire: & il ne faut pas

même que ce ſecours ſoit tardif, c'eſt-à-dire, que la néceſſité de ces ſeconds perſonnages ne ſe faſſe ſentir que tard dans le cours de la Pièce ; car autant qu'ils ont paru juſques-là, autant ils ont ennuyé. Eriphile eſt néceſſaire pour le dénouement d'Iphigénie ; c'eſt la Biche de la Fable, & on ne s'en pouvoit paſſer : mais elle n'eſt néceſſaire qu'à la fin du dernier Acte, & cela ne la juſtifie pas ſuffiſamment de s'être fait voir dans les autres.

XXVII.

Il faut qu'à l'unité ſe joigne la ſimplicité. J'appelle action ſimple celle qui eſt aiſée à ſuivre, & qui ne fatigue point l'eſprit par une trop grande quantité d'incidens. Il ne faut pas s'imaginer que la ſimplicité ait par elle-même aucun agrément ; & ceux qui louent par cet endroit-là les Pièces Grecques, ont bien envie de les louer, & ne ſe connoiſſent guères en louanges. D'un autre côté, Héraclius eſt trop chargé de faits & d'intrigues trop éloignés du ſimple. Il y a donc quelque choſe de bon dans la ſimplicité : mais en quoi cela conſiſte-t-il ?

XXVIII.

La ſimplicité ne plaît point par elle-même ; elle ne fait qu'épargner de la peine à l'eſprit. La diverſité au contraire par elle-même eſt agréable ; l'eſprit aime à changer d'action & d'objet. Une choſe ne plaît point précisément par être ſimple, & elle ne plaît point davantage à proportion qu'elle eſt plus ſimple ; mais elle plaît par être diverſifiée ſans ceſſer d'être ſimple : plus elle eſt diverſifiée ſans ceſſer d'être ſimple, plus elle plaît. En effet, de deux Spectacles, dont ni l'un ni l'autre ne fatigue l'eſprit, celui qui l'occupe le plus lui doit être le plus agréable. On n'admire point la Nature de ce qu'elle n'a composé tous les viſages que d'un nez, d'une bouche, de deux yeux ; mais on l'admire de ce qu'en les compoſant tous de ces mêmes parties, elle les a faits fort différens. Voilà la ſimplicité & la diverſité qui plaiſent par leur union. L'une eſt peu digne d'être conſidérée, mais du moins aiſée à conſidérer ; ſon plus grand mal eſt d'être inſipide : l'autre eſt piquante, digne d'attention ;

mais d'une étendue infinie, & qui égareroit trop l'esprit. Ainsi il arrive, quand elles s'unissent, que la simplicité donne de justes bornes à la diversité, & que la diversité prête ses agrémens à la simplicité.

XXIX.

La diversité d'action, si cela se peut dire, n'est donc guères moins importante que l'unité & la simplicité. Les Espagnols diversifient ordinairement leurs Pièces, en y mettant beaucoup d'intrigues & d'incidens. Princes déguisés ou inconnus à eux-mêmes, lettres équivoques ou tombées entre les mains de gens à qui elles ne s'adressoient pas, portraits perdus, méprises qui arrivent pendant la nuit, rencontres surprenantes & imprévues; de ces sortes de jeux ou d'embarras, ils n'en ont jamais trop. Pour nous, nous les avons aimés pendant quelque temps, & notre goût a changé. Peut-être les Espagnols, qui à cause de la contrainte où les femmes vivent chez eux, sont plus accoutumés que nous aux aventures, ont plus de raison d'en aimer la représentation; peut-être leur vivacité

leur fait-elle trouver ſimple & facile ce qui eſt pour nous embarraſſé & fatigant ; peut-être enfin, & c'eſt-là le plus vraiſemblable, ne ſe plaiſent-ils aux Pièces d'intrigue, que faute d'en connoître de meilleures.

X X X.

Ce qui a le plus nui parmi nous aux Pièces d'intrigue, c'eſt que nous en avons vu d'auſſi diverſifiées, & en même temps de moins embarraſſées. Comparez Héraclius & Horace. Il y a dans l'un & dans l'autre beaucoup de diverſité & d'événemens ; à peine les perſonnages ſont-ils deux Scènes de ſuite dans la même ſituation, tout eſt toujours en mouvement. Mais comment parvient-on à tout le jeu d'Héraclius ? par une longue hiſtoire de choſes paſſées avant la Pièce, hiſtoire aſſez difficile à bien retenir, & toujours un peu obſcure, quoique démêlée avec un art merveilleux. Au contraire, tous les divers événemens d'Horace naiſſent les uns des autres facilement, & ſous les yeux du Spectateur. Héraclius eſt à l'Eſpagnole, trop intrigué, trop em-

barrassé, fatigant; Horace est, si je l'ose dire, à la Françoise, très-diversifié, sans nul embarras.

XXXI.

Pour découvrir tout le secret de diversifier agréablement une action, il ne faudroit que découvrir l'art dont Horace est conduit. Les trois Horaces combattent pour Rome, & les trois Curiaces pour Albe; deux Horaces sont tués, & le troisième, quoique resté seul, trouve moyen de vaincre les trois Curiaces : voilà ce que l'Histoire fournit, & rien n'est plus simple. Que l'on examine quels ornemens, & combien d'ornemens différens le Poëte y a ajoutés; plus on l'examinera, plus on en sera surpris. Il fait les Horaces & les Curiaces alliés, & prêts à s'allier encore. L'un des Horaces a épousé Sabine sœur des Curiaces, & l'un des Curiaces aime Camille sœur des Horaces. Lorsque le Théâtre s'ouvre, Albe & Rome sont en guerre; & ce jour-là même il se doit donner une bataille décisive. Sabine se plaint d'avoir ses frères dans une armée & son mari dans l'autre,

& de n'être en état de se réjouir des succès de l'un ni de l'autre parti. Camille espéroit la paix ce jour-là même, & croyoit devoir épouser Curiace sur la foi d'un Oracle qui lui avoit été rendu : mais un songe a renouvellé ses craintes. Cependant Curiace lui vient annoncer que les Chefs d'Albe & de Rome, sur le point de donner la bataille, ont eu horreur de tout le sang qui s'alloit répandre, & ont résolu de finir cette guerre par un combat de trois contre trois ; qu'en attendant ils ont fait une trève. Camille reçoit avec transport une si heureuse nouvelle, & Sabine ne doit pas être moins contente. Ensuite les trois Horaces sont choisis pour être les Combattans de Rome, & Curiace les félicite de cet honneur, & se plaint en même temps de ce qu'il faut que ses beaux-frères périssent, ou qu'Albe, sa Patrie ; soit sujette de Rome. Mais quel redoublement de douleur pour lui, quand il apprend que ses deux frères & lui sont choisis pour être les Combattans d'Albe ! Quel trouble recommence entre tous les personnages ! La guerre n'étoit pas si terrible pour eux ; Sabine & Camille sont plus alarmées que ja-

mais : il faut que l'une perde ou son mari ou ses frères ; l'autre, ses frères ou son Amant, & cela par les mains les uns des autres. Les Combattans eux-mêmes sont émus & attendris ; cependant il faut partir, & ils vont sur le champ de bataille. Quand les deux armées les voient, elles ne peuvent souffrir que des personnes si proches combattent ensemble ; & l'on fait un sacrifice pour savoir la volonté des Dieux. L'espérance renaît dans le cœur de Sabine ; mais Camille n'augure rien de bon. On leur vient dire qu'il n'y a plus rien à espérer ; que les Dieux approuvent le combat, & que les Combattans sont aux mains. Nouveau désespoir, trouble plus grand que jamais. Ensuite vient la nouvelle que deux Horaces sont tués, le troisième en fuite, & les trois Curiaces maîtres du champ de bataille. Camille regrette ses deux frères, & a une joie secrète de ce que son Amant est vivant & vainqueur. Sabine, qui ne perd ni ses frères ni son mari, est contente : mais le père des Horaces, uniquement touché de l'intérêt de Rome, qui va être sujette d'Albe, & de la honte qui rejaillit sur lui par la fuite

de ſon fils, jure qu'il le punira de ſa lâcheté, & lui ôtera la vie de ſes propres mains; ce qui redonne une nouvelle inquiétude à Sabine. Mais on apporte enfin au vieil Horace une nouvelle toute contraire; la fuite de ſon fils n'étoit qu'un ſtratagême dont il s'eſt ſervi pour vaincre les trois Curiaces qui ſont demeurés morts ſur le champ de bataille. Rien n'eſt plus admirable que la manière dont cette action eſt menée: on n'en trouvera ni l'original chez les Anciens, ni la copie chez les Modernes.

XXXII.

Le ſecret de cette conduite conſiſte, ce me ſemble, à couper une action en autant de parties qu'il y en a qui puiſſent produire différens ſentimens dans les perſonnages, ſoit que ces ſentimens ſoient d'eſpèces oppoſées, ſoit que dans la même eſpèce les uns aient ſeulement plus de force que les autres. Faire paſſer les perſonnages de la joie à la douleur, de la crainte à l'eſpérance, ou d'une moindre joie, d'une moindre crainte à une plus grande, voilà deux eſpèces de contraſte. La première eſt la plus

agréable, parce que le contraste est plus parfait; l'autre ne laisse pas aussi de faire de grands effets : mais en général une Pièce où un même sentiment régneroit toujours, ou du moins presque toujours, quoiqu'il allât en se fortifiant, plairoit moins que si elle étoit mêlée de plusieurs sentimens opposés. En peinture, les draperies réussissent mieux que nos habits communs, parce qu'elles ont plus de jeu, qu'elles sont plus ondoyantes. Ainsi il est bon que le tissu de la Tragédie soit, pour ainsi dire, ondoyant, qu'il présente différentes faces, qu'il ait différens mouvemens.

XXXIII.

Outre le contraste qui peut être dans les différentes parties de l'action, celui des caractères des personnages contribue beaucoup à la variété. Deux figures dans un tableau qui ont précisément la même attitude, ne sont pas plus vicieuses que deux personnages d'une Tragédie qui ont le même caractère. Bérénice, Titus & Antiochus ne sont que le même personnage sous trois noms différens. Le plus grand

contraste est entre les espèces opposées ; comme d'un ambitieux à un Amant, d'un tyran à un Héros : mais on peut aussi dans la même espèce en trouver un très-agréable. C'est ainsi qu'Horace & Curiace, tous deux vertueux, tous deux également possédés de l'amour de la Patrie, ne se ressemblent point dans les sentimens même qui leur sont communs. L'un a une férocité noble, l'autre quelque chose de plus tendre & de plus humain. Mais il n'appartient pas à tout le monde de ménager du contraste entre ce qui se ressemble. Enfin, lorsque deux personnages ne peuvent avoir de différence marquée, il est bon du moins de leur donner des raisons particulières pour n'être pas du même avis, ou dans le même mouvement de passion. C'est encore un coup de maître qu'a fait M. Corneille dans Horace. Sabine & Camille ont le même caractère, & à-peu-près le même intérêt : mais ordinairement quand l'une espère, l'autre craint. Il seroit aussi à propos que les Confidens eussent moins de complaisance pour leurs Maîtres qu'ils n'en ont communément, & qu'ils prissent la liberté de les combattre par de

bonnes raiſons. Il faut de l'oppoſition & du jeu dans un Dialogue; autrement c'eſt un Dialogue où il n'y a qu'une perſonne qui parle.

XXIV.

Les jeux de Théâtre ſont infinis. Ils comprennent tout ce qui ſurprend ou le Spectateur, ou quelqu'un des perſonnages, tout ce qui produit un effet contraire à ce qu'on en attendoit; & il eſt viſible que rien ne réveille davantage la curioſité. Dans le moment que Cinna rend compte à Emilie de la conjuration dont Maxime & lui ſont les Chefs, on lui vient dire qu'Auguſte le mande avec Maxime. Il n'eſt pas poſſible que Cinna ne ſe croie découvert, & que le Spectateur n'attende avec impatience ce que lui veut l'Empereur. Quand Cinna & Maxime paroiſſent avec l'Empereur, on voit qu'il ne les a mandés que pour délibérer avec eux s'il quittera l'Empire. Voilà Cinna, Maxime & le Spectateur également ſurpris; & ces traits-là ſont merveilleux. Il y a d'autres jeux de Théâtre qui ne trompent ou n'étonnent que quelqu'un des

personnages, & non pas le Spectateur. Ainsi Ariane se confie à sa sœur qu'elle ne connoît pas pour sa rivale, & le jeu en est très beau, quoique le Spectateur n'y soit pas trompé. Mais en pareil cas il jouit de l'erreur ou de l'ignorance de l'Acteur, & prévoit avec plaisir la surprise où il tombera quand il viendra à s'éclaircir. Tout bien considéré, il semble que la première manière a quelque chose de plus parfait. Les Comédies sont plus fertiles en jeux de Théâtre que les Tragédies, & il y en a de belles qui n'en ont aucun.

XXXV.

Jusqu'ici nous n'avons envisagé dans l'action que ce qui peut plaire à l'esprit : ce n'est pas assez, il faut songer au cœur. Avec toutes les qualités dont nous avons parlé, elle pourroit être attachante : mais il y a encore quelque chose au-delà ; il faut, s'il se peut, la rendre touchante. On veut être ému, agité ; on veut répandre des larmes. Ce plaisir qu'on prend à pleurer est si bizarre, que je ne puis m'empêcher d'y faire réflexion. Se plairoit-on à voir

quelqu'unique l'on aimeroit, dans une ſituation auſſi douloureuſe que celle où eſt le Cid, après avoir tué le père de ſa Maîtreſſe ? Non ſans doute. Cependant le déſeſpoir extrême du Cid, le péril où il eſt de perdre tout ce qui lui eſt le plus cher, plaît par cette raiſon même que le Cid eſt aimé du Spectateur ; d'où vient qu'on eſt agréablement touché par le ſpectacle d'une choſe qui affligeroit ſi elle étoit réelle.

XXXVI.

Le plaiſir & la douleur, qui ſont deux ſentimens ſi différens, ne différent pas beaucoup dans leur cauſe. Il paroît par l'exemple du chatouillement, que le mouvement du plaiſir pouſſé un peu trop loin devient douleur, & que le mouvement de la douleur un peu modérée devient plaiſir. De-là vient encore qu'il y a une triſteſſe douce & agréable ; c'eſt une douleur affoiblie & diminuée. Le cœur aime naturellement à être remué ; ainſi les objets triſtes lui conviennent, & même les objets douloureux, pourvu que quelque choſe les

adouciſſe. Il eſt certain qu'au Théâtre la repréſentation fait preſque l'effet de la réalité ; mais enfin elle ne le fait pas entiérement : quelque entraîné que l'on ſoit par la force du Spectacle, quelque empire que les ſens & l'imagination prennent ſur la raiſon, il reſte toujours au fond de l'eſprit je ne ſais quelle idée de la fauſſeté de ce qu'on voit. Cette idée, quoique foible & enveloppée, ſuffit pour diminuer la douleur de voir ſouffrir quelqu'un que l'on aime, & pour réduire cette douleur au degré où elle commence à ſe changer en plaiſir. On pleure les malheurs d'un Héros à qui l'on s'eſt affectionné, & dans le même moment l'on s'en conſole, parce qu'on ſait que c'eſt une fiction ; & c'eſt juſtement de ce mélange de ſentimens que ſe compoſe une douleur agréable, & des larmes qui font plaiſir. De plus, comme cette affliction, qui eſt cauſée par l'impreſſion des objets ſenſibles & extérieurs, eſt plus forte que la conſolation qui ne part que d'une réflexion intérieure, ce ſont les effets & les marques de la douleur qui doivent dominer dans ce compoſé.

XXXVII.

Les personnages qui tirent ces larmes des yeux, doivent être intéressans & aimables : mais comment les rendre aimables & intéressans ? Il suffit d'abord qu'ils soient malheureux. C'est un mérite aux yeux de toutes les personnes sensibles, que de tomber dans de grands malheurs; & ils attirent naturellement l'affection, pourvu qu'il n'y ait rien d'ailleurs qui la repousse. Le Héros & l'Héroïne de la Pièce trouvent le Spectateur dans une disposition assez favorable; & pour l'engager à plaindre leurs infortunes, c'est assez qu'ils ne lui déplaisent par aucun endroit.

XXXVIII.

Il faut prendre garde que cette maxime n'est vraie que des personnages peu connus par l'Histoire, & dont on n'a pas une idée fort élevée; ils intéressent à peu de frais : tel est Antiochus dans Rodogune. Mais César & Alexandre n'intéresseront point, s'ils ne remplissent l'attente que donnent leurs

noms ; & il ne suffit pas que dans le cours de la Pièce on rapporte d'eux de grandes choses qu'ils ont faites, il faut qu'on leur en voie faire dans le cours de la Pièce même. Les Histoires du passé touchent peu le Spectateur, qui, pour ainsi dire, n'en croit que ses yeux. De-là vient qu'Alexandre est si peu intéressant, & si petit dans la Pièce qui porte son nom. On y conte de lui, à la vérité, beaucoup de belles choses : mais quand on le voit en personne, il n'est occupé que de l'amour d'une petite Cléophile que le Spectateur n'estime pas beaucoup. Alexandre ne laisse pas de faire à la fin une action de générosité, en rendant à Porus ses Etats : mais on ne lui en tient presque pas de compte, parce qu'il ne s'est pas attiré jusques-là une grande considération.

XXXIX.

Souffrir une oppression injuste, essuyer une ingratitude, une perfidie noire, ce sont les malheurs qui attirent le plus d'affection à ceux qui y sont tombés ; & la force qu'ils ont de gagner les cœurs est telle, que Médée,

qui a trahi ſon père & ſon pays, qui a déchiré ſon père par morceaux, devient aimable & intéreſſante quand elle eſt à Corinthe abandonnée par Jaſon. Tout le monde eſt dans ſon parti, même contre l'innocente Créüſe.

X L.

A plus forte raiſon la vertu malheureuſe doit intéreſſer ; mais il faut ſavoir peindre la vertu, & il n'y a guères que le pinceau de M. Corneille qui y ait réuſſi. On ne doit point craindre que tous les caractères vertueux & parfaits ne viennent à ſe raſſembler, & que tous les Héros de Théâtre ne ſoient qu'un même Héros. Il eſt vrai que toutes les vertus enſemble ſont dans ces ſortes de caractères ; mais elles n'y brillent pas toutes. Il y en a une qui par le fait dont il s'agit, par les circonſtances où eſt le Héros, prend le deſſus, & devient, pour ainſi parler, la vertu du jour. Les autres demeurent dans l'obſcurité & dans le ſilence, faute d'occaſion ; il ſuffit qu'on ne voie rien qui leur ſoit oppoſé. Que l'on applique cette réflexion aux Héros & aux

Héroïnes de Corneille, on les trouvera presque tous également & différemment vertueux. Ce n'est point par le mélange des vices ou des défauts qu'il diversifie leurs caractères, c'est par les différentes vertus qu'il y fait éclater.

XLI.

Le personnage qu'on veut peindre vertueux, doit être exempt de défauts. Ou l'amour ne passe pas pour une foiblesse, ou c'est la seule qu'on pardonne aux Héros de Théâtre; encore faut-il qu'ils le sacrifient, comme nous avons dit, à de plus nobles sentimens. Il y a de plus une autre remarque à faire; il faut que les Héros aiment des Héroïnes, c'est-à-dire des personnes dignes d'eux; & un des défauts d'Alexandre, c'est d'aimer cette Cléophile dont le caractère est assez petit. Le Héros est avili par son mauvais choix. Au contraire, Sévère dans Polieucte en est plus grand d'être aimé d'une femme telle que Pauline.

XLII.

Le Héros ne doit jamais avoir tort,

& il faut lui en épargner juſqu'à la moindre apparence. S'il a un mauvais côté, c'eſt au Poëte à le cacher, & à peindre son viſage de profil. Il faut montrer Alexandre vainqueur de la Terre, mais non pas ivrogne & cruel. M. Corneille a péché contre cette règle, quoique d'une manière aſſez peu ſenſible. Nicomède, dont le caractère eſt très-noble & d'une fierté très-aimable, brave ſans ceſſe & inſulte Attale ſon jeune frère, & par conſéquent en donne fort mauvaiſe opinion au Spectateur, qui eſt aſſez diſpoſé à ſuivre les ſentimens du Héros quand il l'aime. Cependant à la fin, Attale fait une action de généroſité qui tire Nicomède lui-même d'un grand péril. On eſt fâché que Nicomède ait ſi mal connu Attale, & qu'il ait eu tant de mépris pour un homme qui le méritoit ſi peu. De plus, c'eſt une eſpèce de honte pour Nicomède que d'être tiré d'affaire par celui dont il faiſoit ſi peu de cas. Il faut compter que le Spectateur aime le Héros avec délicateſſe, & que la moindre choſe qui bleſſe l'idée qu'il en a conçue, lui fait une impreſſion déſagréable.

XLIII.

Les caractères vertueux & aimables se partagent en deux espèces : les uns doux, tendres, pleins d'innocence ; les autres, nobles, élevés, courageux, fiers. On les met tous sur le Théâtre dans des situations douloureuses ; & les uns, qui sont plus sensibles à leurs maux, qui emploient plus de paroles à se plaindre, attendrissent aisément le Spectateur, & font naître la pitié ; les autres, qui ont dans leurs malheurs autant de courage que de sensibilité, qui dédaignent de se plaindre, qui ne causent que de l'admiration ou ne causent qu'une pitié mêlée d'admiration ; une pitié sans larmes, & qui peut être reçue dans les plus grands cœurs. On plaint les premiers ; & quand on s'applique leurs malheurs, on en frémit de crainte. On admire les derniers à tel point, que l'on voudroit presque avoir leurs malheurs avec leurs sentimens. Andromaque & Cornélie sont deux veuves, toutes deux très infortunées, & très-propres à faire sentir la différence de ces deux espèces de pitié. Les

caractères

caractères doux peuvent intéreſſer par un amour tendre & délicat, & leur manière d'aimer leur devient encore un mérite. Tels ſont Britannicus & Junie, Bajazet & Athalide. Les caractères plus élevés ont auſſi une ſorte d'amour plus élevé, & auquel on ne doit pas donner cette molleſſe touchante ; mais ils ont l'avantage que l'admiration qu'ils excitent les rend plus aimables que ne feroit la pitié même, ou qu'ils excitent en même temps & la pitié & l'admiration.

XLIV.

Nicomède eſt opprimé par le crédit de ſa belle-mère auprès de Pruſias, & par l'artificieuſe politique des Romains. Il ne ſe plaint jamais ; jamais il ne cherche à attendrir le Spectateur : mais la fermeté de ſon courage, l'intrépidité avec laquelle il regarde la plus grande Puiſſance qui fût alors ſur la terre, les nobles railleries qu'il en fait, lui gagnent plus les cœurs que ne feroient les plus douloureuſes plaintes du monde ; & s'il ne faiſoit quelquefois un peu trop le jeune homme, ce

feroit le plus beau caractère qui fût fur la Scène. Ce caractère eft naturellement fi agréable, qu'il ne laiffe pas de plaire lors même qu'il eft vicieux. Ladiflas, dans Vençeflas, eft impétueux, fougueux, violent, téméraire, injufte; cependant avec tous fes vices il eft aimable. Tout ce qui a un air de hardieffe, d'élévation, d'indépendance, flatte naturellement notre inclination, qui va toujours à donner plus à la force qu'à la raifon, & au courage qu'à la prudence. Au contraire, ce qui eft régulier & fage a je ne fais quoi de froid, qui quelquefois même peut donner prife au ridicule. Ce n'eft pas cependant qu'il fallût fouvent hafarder fur le Théâtre de jeunes fous, comme Ladiflas : les caractères raifonnables & vertueux font fans doute préférables ; mais il faut leur donner tout ce qu'ils peuvent recevoir de la vigueur & de la chaleur du caractère vicieux de Ladiflas.

XLV.

Ici fe préfentent affez naturellement quelques réflexions fur l'utilité de la Tragédie. Je n'ai jamais entendu la

purgation des passions par le moyen des passions mêmes ; ainsi je n'en dirai rien. Si quelqu'un est purgé par cette voie-là, à la bonne heure ; encore ne vois-je pas trop bien à quoi il peut être bon d'être guéri de la pitié. Mais il me semble que la plus grande utilité du Théâtre est de rendre la vertu aimable aux hommes, de les accoutumer à s'intéresser pour elle, de donner ce pli à leur cœur, de leur proposer de grands exemples de fermeté & de courage dans leurs malheurs, de fortifier par-là & d'élever leurs sentimens. Il s'ensuit de-là que non-seulement il faut des caractères vertueux ; mais qu'il les faut vertueux à la manière élevée & fière de M. Corneille, qu'ils affermissent le cœur, & donnent des leçons de courage. D'autres caractères vertueux aussi, mais plus conformes à la nature commune, amolliroient l'ame, & feroient prendre au Spectateur une habitude de foiblesse & d'abattement. Pour l'amour, puisque c'est un mal nécessaire, il feroit à souhaiter que les Pièces de M. Corneille ne l'inspirassent aux Spectateurs que tel qu'elles le représentent.

XLVI.

Nous avons vu que ce qui rend les personnages intéressans, ce sont ou leurs malheurs ou leur vertu, & qu'ils le sont encore davantage quand ils ont tout ensemble & de grands malheurs & beaucoup de vertu. Mais que seroit-ce si la vertu même produisoit les malheurs ? Sans doute l'amour du Spectateur iroit encore bien plus loin. Un malheur est d'autant plus touchant, que celui qui y tombe en est moins digne. Si Rodrigue, plein de vertu & de générosité comme il est, venoit à perdre une Maîtresse dont il est aimé, on le plaindroit : mais il la perd, parce qu'il s'est acquitté de ce qu'il devoit à son père. Quelle pitié le Spectateur ne lui doit-il pas ! Chimène est dans la même situation : aussi ce sujet-là est-il le plus beau qui ait jamais été traité.

XLVII.

Après les malheurs où l'on tombe par sa propre vertu, les plus touchans sont ceux où l'on tombe par le crime

ou par l'injustice d'autrui. L'innocence opprimée est toujours aimable, & l'amour qu'on a pour elle est redoublé par la haine qu'on a pour le persécuteur. Dans ces sortes de sujets, on ne sauroit peindre les tyrans avec des couleurs trop noires, puisque l'horreur qu'on a pour eux tourne au profit des Héros. Cléopatre & Néron font aimer Rodogune & Britannicus. L'amour de la vertu ou la haine du crime, c'est le même sentiment sous deux formes différentes; & pour la variété & le contraste du Théâtre, il est bon qu'il les prenne toutes deux.

XLVIII.

Il y a encore une sorte de malheurs touchans; ce sont ceux où le Héros tombe par une foiblesse pardonnable, & la seule que l'on pardonne aux Héros : nous l'avons déjà dit, c'est l'amour. On plaint presque autant ceux qu'il rend malheureux, que ceux qui le sont par leur vertu; témoin Ariane & Bérénice : il faut pourtant se souvenir que ces mêmes Spectateurs si favorables à l'amour, seroient blessés, s'il

triomphoit de quelque ſentiment plus noble. Il eſt permis à l'amour d'attirer des malheurs aux Héros, mais non pas de la honte.

XLIX.

Enfin, ceux où l'on ne tombe ni par ſa vertu, ni par le crime d'autrui, ni par une foibleſſe pardonnable, mais par une pure fatalité, comme le malheur d'Œdipe, paroiſſent les moins touchans. Ce n'eſt pas qu'ils ne cauſent une certaine horreur; mais ils n'intéreſſent point pour les perſonnes. Que l'on vous conte l'hiſtoire d'un homme empoiſonné par celui qu'il a comblé de bienfaits, qu'il a choiſi dans ſon teſtament pour ſon héritier, à qui il dit encore des choſes tendres en mourant, ou que l'on vous rapporte la mort d'un homme écraſé d'un coup de foudre, quelles impreſſions vous font ces deux événemens? Il eſt vrai que d'un côté la noirceur de l'ingratitude, de l'autre ce coup de tonnerre vous font frémir : mais cette affreuſe ingratitude vous met dans les intérêts de celui qui l'a eſſuyée, vous le plaignez tendrement; au lieu que le

coup de tonnerre vous laisse assez indifférent pour celui qui en a été tué; sa personne ne vous en devient pas plus chère: Vous haïssez, vous détestez l'empoisonneur; mais vous ne haïssez ni ne devez haïr celui qui a envoyé le coup de foudre. Enfin, ce dernier événement présente une idée affreuse dont on détourne son imagination le plus vîte que l'on peut; au lieu que l'autre fait naître une pitié que l'on entretient dans soi-même avec quelque sorte de complaisance; &, ce qui en est une marque, c'est que l'on appuiera volontiers sur toutes les circonstances de la mort de cet homme empoisonné, on les fera toutes valoir avec une espèce de plaisir. Il est aisé de voir que le malheur d'Œdipe est la même chose qu'un coup de tonnerre, & qu'il ne doit produire que le même effet. On ne remporte d'Œdipe & des Pièces qui lui ressemblent, qu'une désagréable & inutile conviction des misères de la condition humaine.

L.

Quand les personnages sont une fois aimables, ou par leur vertu, ou par

leurs malheurs, ou par tous les deux ensemble; quand notre cœur est une fois gagné, tout ce qui leur arrive nous touche, leur joie & leurs douleurs sont les nôtres. Cependant, quelque tendresse que nous ayions pour eux, nous n'aimerions pas à les voir long-temps dans la joie; & on peut pendant tout le cours de la Pièce nous les faire voir dans la douleur. Quelle est cette bizarrerie? Elle vient apparemment de ce que tous les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'à la joie; & comme le Théâtre diminue tous les sentimens de la manière dont nous l'avons expliqué, ces deux-là étant également diminués, il reste à la douleur encore assez de force pour nous remuer vivement, & il n'en reste pas assez à la joie. Ainsi une Scène d'Amans contens doit passer fort vîte; & une Scène d'Amans malheureux qui appuient sur toutes les circonstances de leurs malheurs, peut être assez longue sans ennuyer. Il y a encore une autre raison, mais prise du côté de l'esprit. La curiosité n'a plus rien à faire avec des gens heureux; elle les abandonne, à moins qu'elle n'ait lieu de prévoir qu'ils retomberont bientôt

dans le malheur, & qu'elle ne ſoit appliquée à attendre ce paſſage. Alors ce contraſte diverſifie très-agréablement le ſpectacle qu'on offre à l'eſprit, & les paſſions qui agitent le cœur.

L I.

Il faut, s'il eſt poſſible, que les ſentimens qu'on a pour le Héros croiſſent toujours; du moins ſeroit-il inſupportable qu'ils allaſſent en diminuant. Une foibleſſe, quelque légère qu'elle fût dans un caractère qui auroit juſques-là paru élevé, un moindre péril, un moindre malheur après un plus grand, tout cela ne pourroit que déplaire. Le cœur une fois accoutumé à une agitation vive & agréable, ne s'accommode plus ni du repos, ni d'une moindre agitation.

L I I.

Plus le Héros eſt aimé, plus il eſt convenable de le rendre heureux à la fin. Il ne faut point renvoyer le Spectateur avec la douleur de plaindre la deſtinée d'un homme vertueux. Après avoir long-temps tremblé pour lui, il

eſt certain qu'on ſe ſent ſoulagé de le laiſſer hors du péril ; & quoique ce ſentiment ſoit réſervé pour la dernière Scène, s'il ſe peut, & que le Spectateur n'en ſoit touché qu'un moment, ce moment eſt de grande importance ; il ſemble qu'il ait un effet qui retourne ſur le reſte de la Pièce, quoique déjà paſſée, & qu'il embelliſſe ce qu'on a vu. Il y a un certain ordre qui demande que la vertu ſoit heureuſe, & la Pièce qui l'a bleſſé juſques-là y doit ſatisfaire par ſon dénouement. La plus belle leçon que la Tragédie puiſſe faire aux hommes, eſt de leur apprendre que la vertu, quoique long-temps traverſée, perſécutée, demeure à la fin victorieuſe.

LIII.

Une mort volontaire que choiſiroit le Héros pour éviter un plus grand malheur, une mort telle que celle de Caton, de Sophoniſbe, ou de Camma, ne doit pas être comptée parmi ces dénouemens malheureux qui renvoient le Spectateur mécontent. Le Héros meurt, il eſt vrai, mais il meurt noblement : il fait lui-même ſa deſti-

née, on l'admire autant qu'on le plaint ; & quoiqu'il donne un exemple très-mauvais parmi nous, c'est un mauvais exemple qui n'est point dangereux. Les dénouemens désagréables sont ceux où le Héros meurt dans l'oppression, où le crime triomphe de la vertu.

L I V.

Quoique nous ayions jusqu'ici considéré la Tragédie par rapport à l'esprit & au cœur, nous ne l'avons cependant considérée que par un certain côté ; & pour faire entendre quel il est, il faut prendre la chose d'un peu loin. Supposons le Contemplateur de Lucien, qui du milieu des airs considère ce qui se passe parmi les hommes ; il est certain que cet homme-là s'attacheroit à de certains objets plutôt qu'à d'autres. S'il voyoit quelque chose d'important qui se passât entre des personnes considérables, & d'un caractère peu commun ; si dans le cours de cette affaire il n'arrivoit rien qui laissât languir sa curiosité, rien au contraire qui ne la réveillât, & qui ne surprît, rien qui n'intéressât vivement ;

enfin si cette action avoit toutes les qualités que nous avons jusqu'à présent demandées pour une action tragique, sans doute le Contemplateur la suivroit des yeux plutôt qu'une autre, sans doute aussi elle seroit bonne à représenter sur le Théâtre.

L V.

Mais d'où vient qu'il pourra s'y trouver des choses qui plairoient à notre Contemplateur imaginaire, & qui déplairoient à ceux qui la verroient sur le Théâtre ? Que dans le moment, par exemple, où cette action est la plus échauffée, où l'événement en est le plus incertain, elle se termine par quelque chose d'absolument imprévu, par un coup de hasard, par une personne qui jusques-là n'y avoit point été mêlée, le Contemplateur verra ce dénouement avec une surprise d'autant plus agréable qu'il s'y sera moins attendu; au contraire, que ce même dénouement soit mis sur le Théâtre, il choquera tout le monde. Que quelqu'un qui aura part à cette action, & qui traversera les autres dans leur

dessein, vienne à changer de pensée & de résolution, ou par lassitude, ou par inconstance naturelle, le Contemplateur y prendra plaisir. Et quelle ample matiere de réflexions pour qui aimeroit à étudier les hommes ! Mais au Théâtre rien ne seroit plus insupportable. Le Contemplateur se soucieroit-il que l'action se passât toute dans un même lieu, & en vingt-quatre heures ? Nullement ; car nous supposons qu'il porteroit sa vue par-tout où il lui plairoit avec une égale facilité ; & que quand l'action dureroit plus de vingt-quatre heures, elle tiendroit toujours sa curiosité en haleine. Mais au Théâtre on veut absolument l'unité de temps & de lieu. Pourquoi cette différence entre le Contemplateur supposé & les Spectateurs qui voient jouer une Tragédie ? Pourquoi ce qui satisfait l'un ne satisfait-il pas aussi les autres ? Pourquoi n'ont-ils pas le même goût ?

L V I.

Une action qui se passeroit effectivement sous nos yeux, change un peu de nature quand elle est mise sur le Théâtre :

c'étoit une chose réelle, ce n'est plus qu'une représentation ; c'étoit pour ainsi dire une production de la Nature, c'est maintenant un ouvrage de l'Art. Par-là, elle devient susceptible de nouvelles beautés & de nouveaux défauts. Nous n'avons encore examiné que les beautés ou les défauts qu'elle pouvoit avoir, prise en elle-même, dans son état réel & naturel, telle qu'elle seroit indépendamment du Théâtre ; & quoique nous ayons cru que c'eût été un soin inutile & trop gênant, d'éviter dans tout ce que nous avons dit jusqu'ici les expressions qui ont rapport au Théâtre, & qui semblent le supposer, nous nous sommes du moins exactement renfermés dans des idées qui n'y ont point de rapport nécessaire, & qui ne supposent qu'une action qui se passeroit aux yeux du Contemplateur de Lucien. Nous allons voir présentement ce qui lui arrive de nouveau, parce que c'est une représentation & un ouvrage de l'Art ; & par ces deux points nous répondrons aux questions de l'article précédent.

LVII.

Puiſque c'eſt une repréſentation, le vrai n'y eſt plus, & il y faut ſuppléer; car, enfin, les hommes veulent du vrai, ou quelque choſe qui en ait l'air. D'abord il faut, ſi l'on peut, prendre des ſujets connus, comme Horace, Pompée; s'ils ſont peu connus, qu'ils ſoient du moins vrais & hiſtoriques, comme le Cid & Polieucte; s'ils ne ſont ni connus ni hiſtoriques, qu'ils tiennent du moins à quelque choſe d'hiſtorique & de connu, comme Héraclius, qui n'a rien de vrai que les noms. On a quelquefois traité avec ſuccès des ſujets abſolument inconnus & fabuleux, comme Timocrate; mais l'entrepriſe n'eſt pas ſans quelque péril. Dans les ſujets connus, il ne faut rien changer à ce qui eſt extrêmement connu : on doit reſpecter le gros de l'événement; mais la manière dont il s'eſt paſſé, les motifs qui l'ont produit, les circonſtances qui l'ont accompagné, tout cela eſt abandonné au Poëte. Rien n'a ſi bonne grace qu'une Pièce où il a conſervé tout ce qui étoit hiſtorique, en y ajoutant des choſes

qui y convinssent. Il semble qu'il n'ait fait que remplir les vuides de l'Histoire, & nous l'apprendre mieux que nous ne la savions.

LVIII.

Le vrai & le vraisemblable sont assez différens. Le vrai est tout ce qui est; le vraisemblable est ce que nous jugeons qui peut être, & nous n'en jugeons que par de certaines idées qui résultent de nos expériences ordinaires. Ainsi le vrai a infiniment plus d'étendue que le vraisemblable, puisque le vraisemblable n'est qu'une petite portion du vrai, conforme à la plupart de nos expériences. Le vrai n'a pas besoin de preuves; il suffit qu'il soit, & qu'il se montre. Le vraisemblable en a besoin; il faut, pour être reçu, qu'il se rapporte à nos idées communes. Incertains que nous sommes, & avec beaucoup de raison, sur l'infinie possibilité des choses, nous n'admettons pour possibles que celles qui ressemblent à ce que nous voyons souvent. Tout ce que verroit notre Contemplateur seroit vrai, & par-là suffisamment prouvé, quelque extraordi-

naire

naire qu'il fût : mais au Théâtre, où tout est feint, il faut nécessairement que le vraisemblable prenne la place du vrai.

LIX.

Il faut donc conserver exactement le vraisemblable, tant dans les événemens que dans les caractères, à moins que celui qui en sortiroit ne fût & constant par l'Histoire, & extrêmement connu ; auquel cas le vrai rentre dans ses droits, & encore est il périlleux de montrer ce vrai qui n'est pas vraisemblable. Lorsqu'Horace tue Camille, cette action déplaît, non-seulement par son extrême barbarie, mais par le peu de vraisemblance qu'il y a qu'un frère tue sa sœur pour quelques paroles emportées que lui arrache la douleur d'avoir perdu son Amant. L'Histoire même paroît avoir de là peine à se charger des vérités peu vraisemblables ; elle adoucit autant qu'elle peut les choses trop bizarres ; elle imagine des vues & des motifs proportionnés à la grandeur des événemens & des actions ; elle travaille à rendre les caractères uniformes & suivis ; & cet

amour du vraisemblable la jetté très-souvent dans le faux. Il s'en faut bien que la Nature ne soit renfermée dans les petites règles qui font notre vraisemblable, & qu'elle s'assujettisse aux convenances qu'il nous a plu d'imaginer : mais c'est au Poëte à s'y assujettir, & à se tenir dans les bornes étroites où la vraisemblance est resserrée.

L X.

Les caractères une fois établis, doivent être toujours semblables à eux-mêmes, & le Théâtre n'y admet pas les inégalités & le mélange que la Nature y admettroit. Si l'on fait des caractères bizarres, il faut que cette bizarrerie elle-même ait sa règle & son uniformité. Du moment que l'esprit cesseroit d'y sentir une certaine suite, entreroit en défiance de la vérité, le Spectateur s'appercevroit qu'il est à la Comédie. Par la même raison, si les personnages ne sont pas connus par l'Histoire, les caractères doivent être pris sur l'idée que l'on a communément de leur condition, de leur âge, de leur pays, &c. Enfin,

que le Poëte ſonge toujours qu'il a le Spectateur à tromper, & qu'il n'y peut parvenir que par une eſpèce de complaiſance pour toutes ſes opinions.

L X I.

Les caractères nobles & élevés ſont les plus expoſés au péril de ſortir quelquefois du vraiſemblable. L'excès y eſt à craindre, & les Héros de Corneille ne s'en ſont pas toujours garantis. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait un vraiſemblable pour les Héros, fort différent de celui qui n'eſt que pour les hommes du commun : mais enfin ce vraiſemblable a ſes bornes aſſez aiſées à ſentir, & très-difficiles à marquer. Sabine déplaît fort dans le ſecond Acte d'Horace, quand elle vient propoſer à ſon mari & à ſon frère, que l'un des deux la devroit tuer, afin que l'autre la vengeât, & qu'ils devinſſent par-là ennemis légitimes. Au contraire, Pauline charme, ravit, quand elle exige de Sévère, qu'elle aime & qu'elle pourroit épouſer par la mort de Polieucte, qu'il ſe ſerve de tout ſon crédit pour obtenir la grace de Polieucte qu'elle n'aime pas. De ces deux

traits, dont l'un & l'autre demandent de la grandeur d'ame, l'un est naturel & très-beau, l'autre est faux & insupportable. Pour découvrir la source de cette différence, & déterminer en même temps jusqu'où s'étend la générosité bien entendue, il faudroit entrer dans des réflexions trop particulières à la Morale. Tout ce que j'en puis dire ici, c'est qu'une action de générosité, pour être incontestablement naturelle, doit être produite ou par l'espérance bien fondée d'une grande gloire; ou, ce qui est du moins aussi puissant dans les belles ames, par une crainte délicate de quelque léger déshonneur; ou enfin par un extrême amour de la vertu, plus rare encore & plus noble que ces deux motifs. Sabine n'est dans aucun de ces trois cas; elle n'acquiert aucune gloire, elle n'évite aucun déshonneur, elle ne fait rien pour la vertu. Pauline au contraire fait toutes ces trois choses à la fois. A la vérité, le mépris que Sabine marque pour la vie a l'air noble: mais dans la manière dont elle veut mourir, elle ne propose aucune vue raisonnable. La proposition qu'elle fait a encore un grand inconvénient; c'est qu'elle ne peut jamais

être acceptée ni de son mari, ni de son frère; & rien n'a plus mauvaise grace que des offres généreuses & hardies faites sans péril. C'est peut-être en partie ce ridicule qui a banni l'ancienne coutume des Amans de Théâtre, qui dans leur désespoir présentoient leur épée à leurs Maîtresses, & les prioient à genoux de la leur passer à travers du corps.

L X I I.

A l'égard des événemens comme à l'égard des caractères, il y a deux sortes de vraisemblable : l'un ordinaire, simple ; l'autre extraordinaire, singulier, tel que celui des aventures de Romans, qui sont à la vérité possibles, mais qui n'arrivent jamais. Le singulier dans les caractères est excellent sur le Théâtre : mais pour les événemens, c'est autre chose. Le singulier, du moins le singulier romanesque, ne convient pas bien à la Tragédie : c'est qu'elle vise plus au cœur qu'à l'esprit ; elle aime mieux toucher par les caractères & par les sentimens qu'ils produisent, que surprendre par des aventures imprévues ;

& ces aventures même auroient le défaut à l'égard de l'esprit, de l'avertir trop de la fiction. Y a-t-il rien sur la Scène de plus étonnant, de plus propre à exciter la curiosité, que Timocrate, qui est en même temps à la tête des deux armées ennemies, & qui est nommé pour combattre contre lui-même ? Mais c'est-là du romanesque tout pur, & qui se donne trop pour ce qu'il est. Un trait, non pas tout-à-fait de cette espèce, mais un peu hardi, unique dans la Pièce, placé à propos, ne laisseroit pas de réussir. Mais pour l'ordinaire il faut des événemens simples qui produisent des sentimens vifs. Il est même très agréable d'y ménager des surprises : mais elles doivent naître de la disposition des personnages, plutôt que de la bizarrerie des aventures.

LXIII.

Puisque la fonction du vraisemblable dans la Tragédie est d'empêcher l'esprit de s'appercevoir de la feinte, le vraisemblable qui le trompe le mieux est le plus parfait, & c'est celui qui

devient nécessaire. Un caractère étant supposé, & étant vraisemblable tel qu'il est supposé, il y a des effets qu'il doit nécessairement produire, & d'autres qu'il peut produire ou ne produire pas. Un Prince sage ne peut négliger l'avis d'une conjuration qui se trame contre lui : mais il peut par différentes vues de politique ou la pardonner, ou la punir. Si dans le caractère du Prince le choix de ces deux partis est indifférent, celui auquel le Poëte le déterminera ne satisfera pas pleinement les Spectateurs. Il est vrai qu'ils ne condamneront pas le parti qu'il aura pris ; mais ils ne sauront pourquoi il l'a préféré : ils n'en verront point d'autre raison que le besoin de la Pièce ; & c'est ce qu'il ne leur faut jamais faire sentir. Ainsi la clémence d'Auguste pour Cinna, quoique vraisemblable, seroit très-vicieuse, parce qu'elle n'est pas plus vraisemblable que la rigueur qui lui est opposée. Mais, ce qui la justifie entierement, elle est historique & vraie. Il n'y a guères d'apparence que des scélérats, tels que la Cléopatre de Rodogune, & le Mathan d'Athalie, aient des Confidens, à qui ils décou-

vrent ſans aucun déguiſement, & ſans une néceſſité abſolue, le déteſtable fond de leur ame.

LXIV.

La perfection eſt de faire agir les perſonnages, de manière qu'ils n'aient pas pu agir autrement : leur caractère ſuppoſé, & cette néceſſité qu'emportent les caractères pour les réſolutions & pour les partis, n'exclut pas les délibérations & les combats, qui ſont les plus beaux jeux du Théâtre; au contraire, ces combats & ces délibérations même deviennent néceſſaires. Rodrigue étant ardemment amoureux, & paſſionné pour la gloire, il eſt d'une égale néceſſité, & qu'il ſoit violemment combattu par les intérêts de ſon amour, avant que d'attaquer le père de Chimène, & qu'à la fin ſa gloire l'emporte. Quand le parti que prennent les perſonnages n'eſt pas tout-à-fait néceſſaire, il faut du moins que dans leur caractère il ait quelque avantage ſur tous les autres. La vraiſemblance qui ſe change en néceſſité ne permet au Spectateur aucune incertitude ſur la *vérité* de ce qu'il voit; mais il

il en découvre trop aiſément la *fiction* au travers d'une vraiſemblance foible & douteuſe.

L X V.

Cette néceſſité que nous ſouhaitons n'eſt que pour les événemens produits par les caractères des perſonnages; les autres événemens de la Pièce ne doivent ni ne peuvent être ſujets à cette loi. Qu'une nouvelle arrive dans un temps ou dans un autre, qu'un combat dure plus ou moins, qu'un poiſon agiſſe quelques momens plutôt ou plus tard, tout cela eſt purement fortuit, & de nature à l'être toujours; & alors le Poëte eſt en liberté de ne conſulter que ſes intérêts, & de choiſir ce qui l'accommode, ſans être obligé à rendre compte de ſon choix. Il n'y a aucune néceſſité qu'Auguſte mande Cinna, juſtement dans le temps qu'il eſt avec Emilie, & qu'il l'inſtruit de l'état où eſt la conjuration. Il étoit auſſi vraiſemblable que l'ordre arrivât dans un autre temps; mais il ſuffit qu'il puiſſe arriver dans celui-là. Le Specta-

teur eſt aſſez équitable pour ne demander de la néceſſité qu'aux événemens qui partent d'une cauſe qui ait pu les rendre néceſſaires.

LXVI.

Dans l'exacte vraiſemblance de la repréſentation d'une action, ſont compriſes les deux circonſtances de temps & de lieu. Nous avons vu qu'il ſeroit fort indifférent au Contemplateur de Lucien, que l'action ſe paſsât toute dans un même lieu, & en vingt-quatre heures : mais quand cette même action eſt ſur le Théâtre, il eſt ſans doute à ſouhaiter qu'elle ne dure en elle-même qu'autant de temps que ſa repréſentation occupe les yeux du Spectateur, & qu'elle ſe paſſe toute dans le lieu où le Spectateur a été d'abord tranſporté. Autrement, ſi on le promenoit d'un lieu en un autre, ou ſi on lui vouloit perſuader qu'il a vu en deux heures ce qui ne s'eſt paſſé qu'en un an, il reconnoîtroit ſans peine l'illuſion, & le charme ſe diſſiperoit. Voilà ce qui s'appelle l'unité de temps & celle de lieu ; & à les prendre dans leur grande perfection,

l'action de la Tragédie ne doit durer que deux heures, & toutes les Scènes se doivent passer précisément dans le même lieu où la première s'est passée. Si les sujets sont susceptibles de cette perfection, à la bonne heure; sinon, il faut ne s'en écarter que le moins qu'il est possible, & se consoler de ne la pouvoir attraper, sur ce qu'elle n'est pas en elle-même fort importante. Ne nous passons-nous pas sans peine de l'unité de lieu dans tous les Opéra, & de l'unité de temps, j'entends l'unité exacte, dans presque toutes les Tragédies?

LXVII.

La règle des vingt-quatre heures n'est point une règle; c'est une extension favorable de la véritable règle, qui n'accorde à l'action de la Tragédie que la durée de sa représentation. Mais pourquoi cette extension va-t-elle si loin que vingt-quatre heures, ou pourquoi ne va-t-elle pas plus loin? Fixation purement arbitraire, & qui ne doit avoir nulle autorité. Cependant la règle des vingt-quatre heures est la plus

généralement connue de toutes celles du Théâtre, même la plus respectée, & celle qui dans le temps que les règles reparurent au monde, sortit la première des ténèbres de l'oubli. Elle peut servir d'exemple de la facilité qu'ont les hommes à recevoir des maximes qu'ils n'entendent point, & à s'y attacher de tout le cœur.

LXVIII.

Il semble que l'unité de temps doive être plus importante que celle de lieu. On vient à un Spectacle, prévenu que ce qu'on va voir se passe dans un autre lieu que celui où l'on est : la décoration du Théâtre aide à cette illusion ; quand elle change, nous croyons sans peine que les Acteurs ont aussi changé de lieu : & comme nous n'avons jamais cru être avec eux, ce sont eux que l'on transporte & non pas nous. Mais à l'égard du temps, nous n'arrivons point, persuadés que ce que nous verrons se passera dans un temps plus long que celui que nous mettrons à le voir ; rien ne nous met dans cette erreur, & la durée de deux heures est

néceſſairement la meſure de ce qui ſe fait ſous nos yeux pendant ce temps-là. Cependant l'unité de lieu, quoique peut-être un peu moins importante, eſt plus obſervée que celle de temps. Il eſt plus aiſé de mettre tous les perſonnages, non pas, à la vérité, dans le même appartement, mais dans le même Palais, que de renfermer en deux heures un grand événement.

LXIX.

Quand ces deux unités ne peuvent s'accorder avec la conſtitution naturelle des ſujets, il faut empêcher le Spectateur de s'appercevoir qu'elles y manquent, & détourner ſon attention des circonſtances du temps & du lieu. Ce qui eſt ſeulement à obſerver, c'eſt que chaque Acte ſe doit paſſer exactement dans un même lieu, & en auſſi peu de temps que ſa repréſentation dure : mais ſi les perſonnages changent de lieu, s'il arrive quelque choſe qui tienne plus de temps que la repréſentation, tout celà doit être jetté entre deux Actes. Ce vuide eſt un temps de grace dont les Spectateurs ne deman-

dent pas compte à la rigueur. Il ne dure que quelques minutes, & on vous le passe pour plusieurs heures, quelquefois pour une nuit entière. Par la même raison, quand on veut ménager des changemens de lieu, il les faut mettre dans cet intervalle à la faveur du peu d'attention que le Spectateur y apporte.

LXX.

Nous nous sommes proposé de considérer la Tragédie, non-seulement comme représentation, mais comme ouvrage de l'Art; & en cette qualité, elle peut encore avoir & des beautés & des défauts. La seule idée de l'adresse de l'Art ou du manque d'Art embellit ou gâte les mêmes choses, qui n'ont d'elles-mêmes ni beauté ni désagrément. Peu de gens font réflexion, par exemple, pourquoi les rimes, qui font une partie de l'agrément des Vers, sont insupportables dans la Prose? pourquoi la plus belle période du monde est défigurée par la chûte de deux membres qui riment. Avons-nous d'autres oreilles pour la Prose que pour les Vers? D'où peut venir cette différence? La raison en est

que les rimes ſont dans les Vers une difficulté qu'il a fallu ſurmonter avec Art, & dans la Proſe ce n'eſt qu'une négligence qu'on n'a pas pris la peine d'éviter. Elles plaiſent ſous l'une de ces formes, & déplaiſent ſous l'autre. Il eſt donc vrai que la ſeule idée de la difficulté donne de l'agrément aux rimes, qui naturellement n'en ont aucun, & qu'on aime à voir que l'Art tienne le Poëte en contrainte. D'un autre côté, ce qui paroît un effet de la contrainte de l'Art eſt déſagréable; un Vers ſupportable en lui-même, que la Proſe auroit pu recevoir, mais dont on voit que la principale fonction eſt de rimer, ne manque point de s'attirer des railleries. Tout cela ſemble aſſez bizarre : on aime les rimes pour leur difficulté; on n'aime point ce que produit la difficulté des rimes. Il faut que l'Art ſe montre; car ſi l'on ignoroit que la rime eſt affectée, elle ne feroit nul plaiſir, & peut-être même choqueroit-elle par ſon uniformité. Il faut que l'Art ſe cache; & dès qu'on s'apperçoit de ce qui eſt affecté pour la rime, on en eſt dégoûté. Voilà une belle matière pour une de ces queſtions où le pour & le

contre paroiſſent également vrais, faute d'être bien entendus.

LXXI.

On ſait aſſez ce qui fait la beauté naturelle du diſcours; c'eſt la juſteſſe & la vivacité des penſées, l'heureux choix des expreſſions, &c. A tout cela l'Art de la Poëſie ajoute ſans aucune néceſſité, ſans aucun beſoin pris dans la choſe, les rimes & les meſures. Les voilà devenues une beauté par ce ſeul caprice de l'Art, & par la ſeule raiſon qu'elles gêneront le Poëte, & que l'on ſera bien-aiſe de voir comment il s'en tirera. Si cette nouvelle ſujétion fait dire au Poëte des choſes forcées ou inutiles, comme elles ſont contraires à la beauté naturelle du diſcours, on en eſt plus choqué que l'on n'eſt touché de ce qu'il a ſatisfait à la contrainte de la rime. Mais ſi malgré cette contrainte, il penſe & s'exprime auſſi-bien que s'il eût été entièrement libre; alors, au plaiſir naturel que fait la beauté du diſcours, ſe joint le plaiſir artificiel de voir que la contrainte n'a rien gâté. L'Art eſt un tyran qui ſe plaît à gêner

les ſujets, & qui ne veut pas qu'ils paroiſſent gênés ; & je me ſouviens ſur cela des Maldives, où les Rois avoient porté le raffinement de la tyrannie juſqu'à établir que c'étoit un crime d'Etat de paroître triſte. Il faut que ceux qui ne ſauroient pas que le Poëte a été obligé de rimer, ne s'en apperçoivent pas ; & que ceux qui le ſavent, ſoient ſurpris de ne pas s'en appercevoir.

LXXII.

Tout cela eſt aiſé à appliquer à la Tragédie. Qu'une action ſoit en elle-même attachante & intéreſſante, que la repréſentation en ait toute la vraiſemblance poſſible, ce n'eſt pas aſſez ; l'Art lui impoſe encore de nouvelles loix. De ces loix, les unes ſont purement arbitraires, comme la rime dans les Vers ; les autres ont quelque fondement. Que toute action ſoit diviſée en cinq parties, qu'elles ſoient à-peu-près égales, aſſurément cela n'eſt point pris dans la nature de la choſe, pure fantaiſie de l'Art. Mais voici d'autres établiſſemens plus fondés. Il eſt également naturel qu'une action ſe dénoue par

quelque accident qui vienne de dehors ; par quelque chose d'étranger, ou par un événément dont les principes soient dans cette action même. Cléopatre dans Rodogune a fait tant de crimes, qu'il pourroit fort bien se trouver hors de la Pièce quelqu'un qui, pour une vengeance particulière, conspirât contre elle, & la fît mourir ; & alors finiroient tous les malheurs qu'elle cause à Antiochus & à Rodogune. Il est vraisemblable aussi qu'ayant préparé à Antiochus & Rodogune un poison qu'ils refusent de prendre, elle le prenne elle-même pour leur ôter toute défiance, & meure dans le moment qu'ils alloient suivre son exemple. Mais entre ces deux dénouemens, tous deux naturels & vraisemblables, l'Art choisit le second, qui est une suite de tout ce que la Pièce renferme, & exclut absolument le premier qui est pris hors de la Pièce. De-là se forme une règle générale & sans exception. En effet, il est agréable de voir une action qui contient en elle-même les semences de son dénouement, mais imperceptibles & cachées aux yeux; & qui se développant peu-à-peu & sans aucun secours étranger, vient

enfin à faire éclorre ce dénouement. Par la même raison, à-peu-près, l'Art a déterminé que toutes ces ſemences de dénouement ſeroient renfermées dans le premier Acte, que tous les perſonnages y paroîtroient, ou y ſeroient annoncés; & il eſt clair que, ſelon le train naturel des choſes, il peut fort bien entrer dans la fin d'une affaire des perſonnes qui n'ont pas eu de part au commencement. Mais moyennant cet établiſſement de l'Art, la Pièce forme un tout plus agréable à conſidérer, parce qu'il a plus de ſymmétrie, qu'il eſt plus renfermé en lui-même, mieux arrondi.

LXXIII.

Encore une raiſon, mais plus générale. Si les Pièces ſe dénouoient par quelque choſe d'étranger ou par des perſonnages qui ne fuſſent pas connus d'abord, le beſoin où eſt le Poëte de trouver un dénouement & la difficulté de le trouver, ſe feroient trop ſentir. De cette même ſource ſont encore venues d'autres règles, ou des uſages qui valent des règles. Pourquoi un Acteur

détaché de la Pièce ne viendra t-il pas nous en apprendre le sujet à l'antique ? Pourquoi, ce qui est sans comparaison moins grossier, n'introduira-t-on pas dans le premier Acte quelque personnage qui ignorera l'Histore qu'on aura prise pour sujet; qui, en s'en faisant instruire, instruira en même temps les Spectateurs comme dans Rodogune ? C'est que tout cela a trop l'air d'avoir été affecté par le Poëte pour sa commodité. Il ne faudroit pas, s'il étoit possible, qu'il parût avoir songé à faire une Pièce. Il doit, comme un Politique habile, couvrir si adroitement ses intérêts du bien de la chose, qu'on ne puisse le convaincre de les avoir eus uniquement en vue.

LXXIV.

Voilà à-peu-près quelles sont les principales sources de toutes les règles de la Tragédie. Elles sont prises dans l'action que l'on considère, ou en elle-même, ou comme étant mise sur le Théâtre. Si on la considère en elle-

même, elle a rapport à l'esprit & au cœur. Si on la considère comme étant mise sur le Théâtre, c'est une représentation & un ouvrage de l'Art; autant de faces différentes, autant de vues & de règles différentes. Il seroit maintenant de notre dessein de comparer ensemble toutes ces règles, de déterminer lesquelles sont les plus importantes, lesquelles, dans la nécessité du choix, doivent être préférées; & pour en faire cette comparaison, ce seroit un grand secours que d'en avoir découvert les véritables sources. Mais j'avoue que les forces & le courage me manquent au milieu de la carrière; d'autres pourront la fournir heureusement, si cependant cette route que j'ai ouverte mérite d'être suivie. Ces sortes de spéculations ne donnent point de génie à ceux qui en manquent; elles n'aident pas beaucoup à ceux qui en ont, & le plus souvent même les gens de génie sont incapables d'être aidés par les spéculations. A quoi donc sont-elles bonnes? à faire remonter jusqu'aux premières idées du beau quelques gens qui aiment le raisonnement,

& qui se plaisent à réduire sous l'empire de la Philosophie les choses qui en paroissent le plus indépendantes, & que l'on croit communément abandonnées à la bizarrerie des goûts.

DISCOURS
SUR LA PATIENCE,
QUI A REMPORTÉ
LE
PRIX D'ÉLOQUENCE
PAR LE JUGEMENT
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,
En l'Année 1689.

QUELQUE peu d'usage que l'homme fasse de ses lumières pour s'étudier soi-même, il découvre les foiblesses & les déréglemens dont il est rempli; aussitôt sa raison cherche à y remédier, touchée naturellement d'un desir de perfection qui lui reste de l'ancienne grandeur où elle s'est vue élevée. Mais que

peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être comptée pour une des misères de l'homme ? Elle ne sait que combattre des défauts par des défauts, ou guérir des passions par des passions ; & les vains remèdes qu'elle fournit sont des maux d'autant plus grands & plus incurables, qu'elle est intéressée à ne les plus reconnoître pour des maux, & qu'elle s'est séduite elle-même en leur faveur.

En vain pendant plusieurs siècles la Grèce, si fertile en esprits subtils, curieux & inquiets, produisit ces Sages qui faisoient une profession téméraire d'enseigner à leurs Disciples l'art de vivre heureux, & de se rendre plus parfaits ; en vain la diversité infinie de leurs sentimens, qui sera à jamais la honte des foibles lumières naturelles, épuisa tout ce que la raison humaine pouvoit pour les hommes : l'effet des plus grands efforts de la Philosophie ne fut que de changer les vices que produit la nature corrompue, en de fausses vertus, qui étoient, s'il se peut, des marques encore plus certaines de corruption. Un homme du commun ou ignore, ou reconnoît ses défauts avec

Clavaro inv. Cl. Dufles Sculp.

Non arcent Templa prophanos.

assez de simplicité, pour les rendre en quelque sorte excusables; au lieu qu'un Philosophe Payen, fier d'avoir acquis les siens à force de méditation & d'étude, leur donnoit tous ses applaudissemens.

Ces désordres que la raison humaine causoit dans la Grèce, où elle régnoit avec toute la hauteur dont elle est capable quand elle vient à se méconnoître; les leçons trompeuses qu'elle envoyoit de-là chez tous les Peuples du monde, qui ne les recevoient qu'avec trop de docilité, ne furent pas sans doute les moindres motifs qui invitèrent la raison éternelle à descendre sur la terre. Si d'un côté chez les Juifs les fameuses semaines de Daniel qui expiroient, & le sceptre de Juda qui avoit passé dans des mains étrangères, pressoient le Libérateur si long-temps promis & attendu; il est certain que d'un autre côté les Grecs livrés jusques-là à des erreurs orgueilleuses, & à une ignorance contente d'elle-même, demandoient également le Messie par leurs besoins, quoiqu'ils ne fussent pas en droit de l'attendre. Dieu le devoit aux

uns pour dégager sa parole tant de fois donnée par la bouche de ses Prophètes ; & il le devoit aux autres pour satisfaire à sa bonté, qui ne les pouvoit souffrir plus long-temps dans les égaremens de leur sagesse. Il falloit aux uns un Monarque qui s'établît un empire tout divin sur les Nations, un Grand-Prêtre qui leur enseignât les véritables sacrifices ; & il falloit aux autres un Sage dont ils reçussent des préceptes solides, un Maître qui leur apportât toutes les connoissances après lesquelles ils soupiroient depuis si long-temps.

Il parut donc enfin parmi les hommes, ce Messie si ardemment désiré d'un seul Peuple, & si nécessaire à tous. Alors les idées & du vrai & du bien nous furent révélées sans obscurité & sans nuages ; alors disparurent tous ces fantômes de vertus qu'avoit enfantés l'imagination des Philosophes ; alors des remèdes tout divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous sont naturels.

Arrêtons nos yeux en particulier sur quelqu'un des effets que produisit la nouvelle Loi annoncée par Jesus-Christ. L'impatience dans les maux est peut-

être un des vices auxquels la Nature nous porte, & le plus généralement, & avec le plus de force; & il n'y a point de vertu à laquelle la Philosophie ait plus aspiré qu'à la patience, sans doute parce qu'il n'y en a aucune ni plus nécessaire à la malheureuse condition des hommes, ni plus capable d'attirer une distinction glorieuse à ceux qui auroient pu l'acquérir. Cette impatience de la Nature, & la fausse patience de la Philosophie, nous serviront d'exemples de l'heureux renouvellement qui se fit alors dans l'Univers. Voyons comment la véritable patience, inconnue jusques-là sur la terre, prit la place de l'une & de l'autre. N'ayons point de honte d'envisager de près & d'étudier nos misères; cette vue, cette étude servira à nous convaincre des bienfaits du Rédempteur.

PREMIER POINT.

QUEL est ce mouvement impétueux de notre ame qui s'irrite contre les maux qu'elle endure, & qui s'agite comme pour en secouer le joug? Pourquoi tâcher à les repousser loin de nous par des efforts violens, dont nous sentons

en même temps l'impuissance ? Pourquoi prendre à partie, ou des astres qui n'ont en aucune sorte contribué à nos malheurs, ou une fortune & des destins qui n'ont point d'être hors de notre imagination ? Que veulent dire ces plaintes adressées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées ? Que veut dire cette espèce de fureur où nous entrons contre nous-mêmes, moins fondée encore que tous ces autres emportemens ? Soulageons-nous nos maux ou les redoublons-nous ? Malheureux, si nous n'avons que des moyens si faux & si peu raisonnables pour les soulager ! insensés, si nous les redoublons ! Mais quel sujet d'en douter ? Il n'est que trop sûr que nous redoublons nos maux. Cet effort que nous faisons pour arracher le trait qui nous blesse, l'enfonce encore davantage : l'ame se déchire elle-même par cette nouvelle agitation ; & le mouvement extraordinaire où elle se met excitant sa sensibilité, donne plus de prise sur elle à la douleur qui la tourmente.

Cependant ni la honte de suivre des mouvemens déréglés, ni la crainte

d'augmenter les ſentimens de nos maux, ne répriment en nous l'impatience. On s'y abandonne d'autant plus facilement, que la voix ſecrète de notre conſcience ne nous la reproche preſque pas, & qu'il n'y a point dans ces emportemens une injuſtice évidente qui nous frappe & qui nous en donne de l'horreur. Au contraire, il ſemble que le mal que nous ſouffrons nous juſtifie ; il ſemble qu'il nous diſpenſe pour quelque temps de la néceſſité d'être raiſonnables. N'emploie-t-on pas même quelque ſorte d'art pour s'excuſer de ce défaut, & pour s'y livrer ſans ſcrupule ? Ne ſe déguiſe-t-on pas ſouvent l'impatience ſous le nom plus doux de vivacité ? Il eſt vrai qu'elle marque toujours une ame vaincue par ſes maux, & contrainte de leur céder : mais il y a des malheurs auxquels les hommes approuvent que l'on ſoit ſenſible juſqu'à l'excès, & des événemens où ils s'imaginent que l'on peut avec bienſéance manquer de force, & s'oublier entièrement. C'eſt alors qu'il eſt permis d'aller juſqu'à ſe faire un mérite de l'impatience, & que l'on ne renonce pas à en être applaudi. Qui l'eût

cru, que ce qui porte le plus le caractère de petitesse de courage pût jamais devenir un fondement de vanité ? La Religion seule pouvoit remédier à un défaut si enraciné dans la Nature, & quelquefois autorisé par nos fausses opinions. Elle nous apprend, pour étouffer en nous l'impatience toujours nuisible & insensée, que nous sommes tous pécheurs ; que nous devons une expiation à la justice divine ; que tous les maux que nous sommes capables de souffrir, nous les avons mérités. Quelle étrange consolation, à en juger selon les premières idées qui se présentent ! Quoi ! nous ne serons pas seulement malheureux, nous serons encore obligés de nous croire coupables ? nous perdrons jusqu'au droit de nous plaindre ? nos soupirs ne pourront plus être innocens ? encore un coup, quelle étrange consolation !

C'en est une cependant, & solide & efficace. Quelque tristes que paroissent quelquefois les vérités qui nous viennent du Ciel, elles n'en viennent que pour notre bonheur & notre repos. Un Chrétien, vivement persuadé qu'il mérite les maux qu'il souffre, est bien

éloigné de les redoubler par des mouvemens d'impatience. Il est juste que la révolte de notre ame contre des douleurs dues à nos péchés, soit punie par l'augmentation de ces douleurs mêmes : mais on se l'épargne en se soumettant sans murmure au châtiment que l'on reçoit. Ce n'est pas que les Chrétiens cherchent à souffrir moins ; c'est que, d'ordinaire les actions de vertu ont des récompenses naturelles qui en sont inséparables. On ne peut être dans une sainte disposition à souffrir, que l'on ne diminue la rigueur des souffrances. On ne peut y consentir sans les soulager ; & lorsque nous nous rangeons contre nous-mêmes du parti de la justice divine, on peut dire que nous affoiblissons en quelque sorte le pouvoir qu'elle auroit contre nous.

Faut il que je mette aussi au nombre des motifs de patience que la Religion nous enseigne, les biens éternels qu'elle nous apprend à mériter par le bon usage de nos maux ? Sont-ce véritablement des maux, que les moyens d'acquérir ces biens célestes qui ne pourront jamais nous être ravis ? Souffre-t-on encore quand on les envisage ? & leur

idée laiſſe-t-elle dans notre ame quelque place à des douleurs & foibles & paſſagères ? Ah ! il ſemble qu'ils nous empêchent bien plutôt de les ſentir, qu'ils ne nous aident à les endurer.

Tel a été l'art de la bonté de Dieu, que dans les punitions mêmes que ſa colère nous envoie, elle a trouvé moyen de nous y ménager une ſource d'un bonheur infini. Recevons avec une ſoumiſſion ſincère de ſi juſtes punitions, & elles deviendront auſſi-tôt des ſujets de récompenſe. Nous n'aurons pas ſeulement effacé nos crimes, nous aurons acquis un droit à la ſouveraine félicité. Aveuglement de la Nature, lumières céleſtes de la Religion, que vous êtes contraires ! La Nature par ſes mouvemens déſordonnés augmente nos douleurs, & la Religion les met, pour ainſi dire, à profit par la patience qu'elle nous inſpire. Si nous en croyons l'une, nous ajoutons à des maux neceſſaires un mal volontaire ; & ſi nous ſuivons les inſtructions de l'autre, nous tirons de ces maux néceſſaires les plus grands de tous les biens.

Auſſi la patience chrétienne n'eſt-elle pas une ſimple patience ; c'eſt une véritable

véritable amour des douleurs. Si on ne portoit pas ſa vue dans cette éternité de bonheur dont elles nous aſſurent la jouiſſance, on ſe borneroit à les recevoir ſans murmure, comme des châtimens dont on eſt digne par ſes péchés: mais dès que l'on regarde le prix infini dont elles ſont payées, on ne peut plus que les recevoir avec joie comme des graces dont on eſt indigne. De-là naiſſoient ces merveilles dont les Annales des Chrétiens ſont remplies; cette tranquillité dont les Saints ont joui au milieu même des plus âpres tourmens; cette égalité parfaite qu'ils ont toujours vue entre les biens & les maux: que dis-je, égalité? cette préférence qu'ils ont toujours donnée aux maux ſur les biens; ces heureux excès de patience qu'ils ont pouſſés juſqu'à oſer appeller ſur eux les maux que la main de Dieu leur refuſoit.

Quel ſpectacle fut-ce pour le monde corrompu, que la naiſſance du Chriſtianiſme! On voit paroître tout-à-coup & ſe répandre dans l'Univers des hommes qui diſconviennent d'avec tous les autres ſur les principes les plus communs;

des hommes qui rejettent tout ce qui eſt recherché avec le plus d'ardeur, & qui ont un amour ſincère pour tout ce que les autres fuient. Les plaintes ſont un langage qui leur eſt inconnu, ſi ce n'eſt dans la proſpérité. Ils ne ſe contentent pas d'avoir au milieu des malheurs une conſtance inébranlable ; ils ont une joie qui va ſouvent juſqu'à des tranſports : s'ils ne s'offrent pas d'eux-mêmes aux tourmens & à la mort, ils ſe contraignent ; la cruauté de leurs ennemis ſe méprend éternellement : on ne leur donne pour ſupplices que ce qu'ils ſouhaitent. Quels ſont ces prodiges, devoient dire les Payens ? Quel eſt ce renverſement ? Les biens & les maux ont-ils changé de nature ? Les hommes en ont-ils changé eux-mêmes ? Cet étonnement fut ſans doute d'autant plus grand, que l'on voyoit les Philoſophes, qui juſques-là avoient paru être en poſſeſſion de toutes les vertus & des vérités, confondus & dans leur ſpéculation, & dans leur pratique, par de nouveaux Philoſophes incomparablement plus parfaits. Ce furent ces derniers Sages, ou plutôt ce fut leur Maître céleſte qui

détruisit les fausses espèces de patiences établies par des Sages trompeurs, & plus vicieuses peut-être que l'impatience naturelle aux hommes qui n'ont que leurs passions pour guides.

SECOND POINT.

JAMAIS la raison humaine n'a fait éclater tant d'orgueil, & n'a laissé voir tant d'impuissance, que dans la Secte des Stoïciens. Ces Philosophes entreprirent de persuader aux hommes que leur propre corps étoit pour eux quelque chose d'étranger, dont les intérêts leur devoient être indifférens, & que les douleurs qui affligeoient ce corps étoient ignorées par le Sage, qui se retranchoit entièrement dans la partie spirituelle de lui-même. Ainsi le Stoïcien regardoit les maux avec dédain, comme des ennemis incapables de lui nuire ; & il se paroit d'une patience fastueuse, fondée sur l'impassibilité dont sa Secte le flattoit. Souffrir avec constance eût été quelque chose de trop humain ; il ne souffroit point, semblable à Jupiter même, dont il n'avoit

lieu d'envier ni les perfections ni le bonheur.

Jusqu'où vous égarez-vous, foibles esprits des hommes, quand vous êtes abandonnés à vous-mêmes ? Quoi ! il s'agit de soulager les blessures que nous recevons, nous en gémissons; & on n'y trouve point d'autre remède que de nous soutenir que nous sommes invulnérables ? Trop heureux encore si nous pouvions entrer dans cette illusion, & en profiter ! mais si ces vaines idées élèvent pour quelques momens & enflent l'imagination séduite, on est aussitôt rappellé au sentiment de ses maux par la Nature plus forte & plus puissante; & si l'opiniâtreté du parti dont on a fait choix maintient encore dans l'esprit cette superbe spéculation, le cœur qui souffre la dément & la condamne. Quand ce Stoïcien, pressé par la douleur d'une maladie violente, s'écrioit, en s'adressant à elle : *Je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal ;* cet effort qu'il faisoit pour ne le pas avouer, ce désaveu même apparent, n'étoit-ce pas un aveu & le plus fort & le plus sincère qui pût jamais être ?

Loin du Chriſtianiſme une erreur ſi contraire aux ſentimens naturels, & un orgueil ſi indigne d'une raiſon éclairée! La patience des Chrétiens n'eſt point fondée ſur ce qu'ils s'imaginent être au-deſſus des douleurs ; ils ſouffrent, ils avouent qu'ils ſouffrent : mais la ſoumiſſion qu'ils ont pour celui qui les fait juſtement ſouffrir, mais le prix qui eſt propoſé à leurs ſouffrances produit cette conſtance, ce calme, cette joie qui ont ſi ſouvent arraché à leurs perſécuteurs de l'admiration & du reſpect. Ils ne retiennent point leurs plaintes & leurs gémiſſemens par la crainte de déshonorer le parti qu'ils ſont profeſſion de ſuivre; mais la divine Religion qu'ils ſuivent prévient en eux les plaintes & les gémiſſemens par les ſaintes penſées dont elle les remplit. Ils ſont tels au-dedans d'eux-mêmes, que les Stoïciens avoient beaucoup de peine à paroître au-dehors tranquilles & vainqueurs de la douleur qu'ils endurent. Ils ſont, ce que toute la Philoſophie elle-même ne ſauroit aſſez admirer, auſſi ſenſibles que tous les autres hommes à toutes les misères humaines, plus

ſatisfaits au milieu des plus grandes misères, que s'ils étoient les plus heureux des hommes.

Il n'y a rien où la patience éclate avec plus d'avantage que dans les injures. Un Stoïcien offenſé ne conſervoit un extérieur paiſible, que parce qu'il s'élevoit auſſi-tôt dans ſon cœur au-deſſus de celui qui l'avoit offenſé, & quelquefois même par un ſuperbe jugement oſoit le dégrader de la qualité d'homme ; inſulte qu'on fait ſans danger à ſon ennemi, vengeance impuiſſante qui ne laiſſe pas de conſoler l'orgueil. Un Chrétien ſe met dans ſon cœur au-deſſous de tous les hommes ; & cependant il a au milieu des outrages une héroïque tranquillité qui le met au-deſſus de ſes ennemis. Innocent & heureux artifice que la grace nous enſeigne ! ſans prendre une fierté mal fondée, ſans affecter une fauſſe inſenſibilité, nous n'avons qu'à nous humilier ſous la main du Créateur pour être ſupérieurs aux créatures : nous n'avons qu'à la reſpecter dans les inſtrumens qu'elle emploie, pour être à l'épreuve des plus rudes coups que les hommes

puiſſent nous porter. Il n'y en a point qui n'aient aſſez de pouvoir pour nous faire ſouffrir ; mais il n'y en a point qui en aient aſſez pour troubler notre repos. Lorſque leurs bras ſont tournés contre nous, un bras plus puiſſant qui les fait agir ſe montre aux yeux de notre foi, tient nos douleurs dans le reſpect, & réprime toute l'agitation qu'elles produiroient dans notre ame. Les injuſtices que nous avons à eſſuyer ne ſe repréſentent plus à nous comme des événemens qui partent de la méchanceté des hommes, & qui doivent exciter en nous de la haine & de l'indignation : nous remontons plus haut ; & d'une vue plus éclairée nous découvrons que ces mêmes événemens nous viennent du Ciel, & comme de juſtes châtimens qui demandent de la ſoumiſſion, & comme des ſujets de mérite qui demandent des actions de graces.

Ce n'étoit pas ainſi qu'en jugeoient la plupart de Philoſophes, perſuadés que toutes choſes étoient gouvernées par une fatalité aveugle, immuable, néceſſaire, de laquelle partoient in-

différemment & les biens & les maux. Il est vrai qu'ils se soumettoient à elle dans les malheurs, & quelquefois avec assez de résolution : mais quelle étoit cette espèce de patience ? Une patience d'Esclaves attachés à leur chaîne, & sujets à tous les caprices d'un Maître impitoyable; une patience qui n'étant fondée que sur l'inutilité de la révolte, arrête durement les mouvemens de l'ame; & au lieu de la consoler, y laisse un chagrin sombre & farouche : en un mot, un désespoir un peu raisonné, plutôt qu'une vraie patience. Graces à notre auguste Religion, nous savons que nous ne dépendons point d'un destin aveugle, qui nous emporte & nous entraîne invinciblement. Nos malheurs ne viennent point de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne : une intelligence éternelle non moins puissante que le paroissoit aux Philosophes leur fatalité imaginaire, mais de plus souverainement sage, préside à tout. Ce bras dont nous ressentons les coups, est un bras qui nous distribue les maux mêmes selon nos besoins & selon nos forces, qui, à propre-

ment parler, ne nous envoie que des biens ; c'eſt le bras d'un père : nous ſouffrons comme des enfans, sûrs de la bonté de celui qui nous fait ſouffrir, & non point comme des Eſclaves aſſujettis à toutes les rigueurs les plus bizarres & les plus cruelles : ce n'eſt point l'inutilité de la révolte qui nous arrête, c'en eſt l'injuſtice ; & notre patience eſt une véritable ſoumiſſion d'eſprit qui répand dans le cœur une conſolation preſque auſſi douce, ſi je l'oſe dire, que la jouiſſance même du bien.

Tels ſont les effets que produiſit chez les Chrétiens le divin exemple de patience qui leur fut propoſé lorſque le Juſte, le ſeul Juſte qui l'ait été jamais par lui-même, ſe vit ſur le point d'expier les péchés du genre humain. Abandonné de toute la Nature, hormis de quelques Diſciples, qui n'avoient plus que peu d'inſtans à lui être fidèles, frappé de l'affreuſe idée d'un ſupplice également honteux & cruel qui lui étoit deſtiné, il s'adreſſe à ſon Père céleſte ; il lui demande que, s'il eſt poſſible, les tourmens qu'il enviſage lui ſoient épargnés : & un ſouhait que

la grandeur de ses tourmens, déjà présens à ses yeux, rendoit si légitime, un souhait plus légitime encore par l'innocence de celui qui le faisoit, un souhait où la modération éclate jusques dans les termes qui l'expriment, est cependant réprimé dans le même moment par une soumission entière & sans réserve aux desseins de Dieu. *Que ta volonté soit faite*, dit Jesus-Christ à son Père : & quelle volonté ! Combien savoit-il qu'elle étoit sévère & rigoureuse à son égard ! Il se voyoit livré à la Justice irritée ; il voyoit la bonté entièrement suspendue : cependant, pour satisfaire aux devoirs de l'obéissance d'un fils, il souscrit à sa propre disgrace ; & son unique soulagement au milieu de ses douleurs les plus vives, est de tourner les yeux sur la main dont il les reçoit.

Il soupira encore sur la Croix ; il se plaignit d'avoir été abandonné de son Père : mais il ne murmuroit pas de cette extrême rigueur ; il nous marquoit seulement combien il y étoit sensible. Les Philosophes prétendoient à une impassibilité, qui dans l'état où nous sommes

ne peut s'accorder avec la nature humaine, & Jeſus-Chriſt ne voulut pas jouir de celle qu'il eût pu recevoir de ſa divinité. Il ſouffrit les plus cruels ſupplices pour laiſſer un exemple qui convînt à des hommes néceſſairement ſujets à la douleur. Il prit toute notre ſenſibilité pour nous porter avec plus de force à l'imitation de ſa patience.

Inſpirez-nous, Verbe incarné, cette vertu héroïque ſi éloignée de la corruption qui nous eſt devenue naturelle, & de la fauſſe perfection à laquelle la Philoſophie aſpiroit. Daignez-nous inſtruire dans la ſcience de ſouffrir; ſcience toute céleſte, & qui n'appartient qu'à vos Diſciples. Tout le cours de votre vie nous en donne d'admirables leçons: mais comment les mettre en pratique ſans le ſecours de votre grace? C'eſt vous ſeul ſur qui nous pouvons prendre une véritable idée des vertus; & c'eſt vous ſeul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les ſuivre. Vous qui êtes la raiſon & la ſageſſe de votre adorable Père, devenez auſſi la nôtre pour régler les emportemens auxquels la nature s'aban-

donne dans les afflictions. Ne permettez, Segneur, à votre juſtice de les faire tomber ſur nous, que quand vous aurez mis dans notre ame lés diſpoſitions néceſſaires pour en profiter; & ne nous envoyez tous les maux dont nous ſommes dignes, qu'en nous donnant en même temps un courage vraîment Chrétien.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

LA Métaphyſique fournit des preuves fort ſolides de l'exiſtence de Dieu : mais comme il n'eſt pas poſſible qu'elles ne ſoient ſubtiles, & qu'elles ne roulent ſur des idées un peu fines, elles en deviennent ſuſpectes à la plupart des gens qui croient que tout ce qui n'eſt pas ſenſible & palpable, eſt chimérique & purement imaginaire. J'en ai beaucoup vu pouſſés à bout ſur cette matière par des preuves de Métaphyſique; mais nullement perſuadés, parce qu'ils avoient toujours dans la tête qu'on les trompoit par quelque ſubtilité cachée. Il y a lieu d'eſpérer que ceux qui ſont de ce caractère goûteront un raiſonnement de Phyſique fort clair, fort intelligible & fondé ſur des idées très-familières à tout le monde : on en vanteroit un peu auſſi la ſolidité & la force, ſi on ne croyoit pas l'avoir inventé.

Les animaux ne se perpétuent que par la voie de la génération : mais il faut nécessairement que les deux premiers de chaque espèce aient été produits ou par la rencontre fortuite des parties de la matière, ou par la volonté d'un Etre intelligent qui dispose la matière selon ses desseins.

Si la rencontre fortuite des parties de la matière a produit les premiers animaux, je demande pourquoi elle n'en produit plus ? & ce n'est que sur ce point que roule tout mon raisonnement. On ne trouvera pas d'abord grande difficulté à répondre que lorsque la terre se forma, comme elle étoit remplie d'atomes vifs & agissans, imprégnée de la même matière subtile dont les astres venoient d'être formés, en un mot jeune & vigoureuse, elle put être assez féconde pour pousser hors d'elle-même toutes les différentes espèces d'animaux ; & qu'après cette première production qui dépendoit de tant de rencontres heureuses & singulières, sa fécondité a bien pu se perdre & s'épuiser ; que, par exemple, on voit tous les jours quelques marais nouvellement desséchés, qui ont toute une

autre force pour produire que cinquante ans après qu'ils ont été labourés.

Mais je prétends que quand la terre, ſelon ce qu'on ſuppoſe, a produit les animaux, elle a dû être dans le même état où elle eſt préſentement. Il eſt certain que la terre n'a pu produire les animaux que quand elle a été en état de les nourrir; ou du moins il eſt certain que ceux qui ont été la première tige des eſpèces n'ont été produits par la terre que dans un temps où ils ont pu auſſi en être nourris. Or, afin que la terre nourriſſe les animaux, il faut qu'elle leur fourniſſe beaucoup d'herbes différentes; il faut qu'elle leur fourniſſe des eaux douces qu'ils puiſſent boire; il faut même que l'air ait un certain degré de fluidité & de chaleur, & de peſanteur, pour convenir également à tous ces animaux, dont la vie a des rapports aſſez connus à toutes ces qualités.

Du moment que l'on me donne la terre couverte de toutes les eſpèces d'herbes néceſſaires pour la ſubſiſtance des animaux, arroſée de fontaines & de rivières propres à étancher leur ſoif,

environnée d'un air respirable pour eux, on me la donne dans l'état où nous la voyons; car ces trois choses seulement en entraînent une infinité d'autres avec lesquelles elles ont des liaisons & des enchaînemens. Un brin d'herbe ne peut croître qu'il ne soit de concert, pour ainsi dire, avec le reste de la Nature. Il faut de certains sucs dans la terre, un certain mouvement dans ces sucs, ni trop fort ni trop lent, un certain soleil pour imprimer ce mouvement, un certain milieu par où ce soleil agisse. Voyez combien de rapports, quoiqu'on ne les marque pas tous. L'air n'a pu avoir les qualités dont il contribue à la vie des animaux, qu'il n'ait eu à-peu-près en lui le même mélange & de matières subtiles & de vapeurs grossières; & que ce qui cause sa pesanteur, qualité aussi nécessaire qu'aucune autre par rapport aux animaux, & nécessaire dans un certain degré, n'ait eu la même action. Il est clair que tout cela nous meneroit encore loin d'égalité en égalité; sur-tout les fontaines & les rivières dont les animaux n'ont pu se passer, n'ayant certainement d'autre origine que les

pluies, les animaux n'ont pu naître qu'après qu'il a tombé des pluies, c'est-à-dire un temps considérable après la formation de la terre, & par conséquent lorsqu'elle a été en état de consistence, & que ce chaos, à la faveur duquel on veut tirer les animaux du néant, a été entièrement fini.

Il est vrai que les marais nouvellement desséchés produisent plus que quelque temps après qu'ils l'ont été; mais enfin ils produisent toujours un peu, & il suffiroit que la terre en fît autant: d'ailleurs le plus de fécondité qui est dans les marais nouvellement desséchés, vient d'une plus grande quantité de sels qu'ils avoient amassés par les pluies ou par le mouvement de l'air, & qu'ils avoient conservés, tandis qu'on ne les employoit à rien. Mais la terre a toujours la même quantité de corpuscules ou d'atomes propres à former des animaux; & sa fécondité, loin de se perdre, ne doit aucunement diminuer. De quoi se forme un animal? d'une infinité de corpuscules qui étoient épars dans les herbes qu'il a mangées, dans les eaux qu'il a bues, dans l'air qu'il a respiré:

c'eſt un compoſé dont les parties ſont venues ſe raſſembler de mille endroits différens de notre Monde. Ces atomes circulent ſans ceſſe : ils forment tantôt une plante, tantôt un animal ; & après avoir formé l'un, ils ne ſont pas moins propres à former l'autre. Ce ne ſont donc pas des atomes d'une nature particulière qui produiſent les animaux : ce n'eſt qu'une matière indifférente dont toutes choſes ſe forment ſucceſſivement, & dont il eſt très-clair que la quantité ne diminue point, puiſqu'elle fournit toujours également à tout. Les atomes, dont on prétend que la rencontre fortuite produiſit au commencement du monde les premiers animaux, ſont contenus dans cette même matière qui fait toutes les générations de notre monde ; car quand ces premiers animaux furent morts, les machines de leurs corps ſe déſaſſemblèrent & ſe réſolurent en parcelles, qui ſe diſperſèrent dans la terre, dans les eaux & dans l'air. Ainſi nous avons encore aujourd'hui ces atomes précieux dont ſe durent former tant de machines ſurprenantes ; nous les avons en la même quantité, auſſi propres que

jamais à former de ces machines; ils en forment encore tous les jours par la voie de la nourriture : toutes choses sont dans le même cas que quand ils vinrent à en former par une rencontre fortuite. A quoi tient-il que par de pareilles rencontres ils n'en forment encore quelquefois ?

On dira peut-être qu'il y a des animaux qui naissent hors de la voie de génération ; les macreuses, les vers qui s'engendrent sur la viande, dans les fruits, &c. Mais la force de mon raisonnement ne demande point que tous les animaux de toutes les espèces ne naissent que par la voie de génération ; il suffit qu'il y en ait une espèce qui ne se perpétue que par cette voie, & qui par conséquent n'ait pu être produite par le mouvement aveugle de la matière. Nous sommes en bien meilleurs termes ; & certainement un grand nombre d'espèces connues ne se perpétuent que par la génération, & notre preuve en devient plus forte.

Il y a encore plus ; tous les animaux qui paroissent venir ou de pourriture ou de poussière humide & échauffée, ne viennent que de se-

mences que l'on n'avoit pas apperçues.

On a découvert que les macreuſes ſe forment d'œufs que cette eſpèce d'oiſeau fait dans les Iſles déſertes du Septéntrion ; & jamais il ne s'engendra de vers ſur la viande où les mouches n'ont pu laiſſer de leurs œufs. Il en va de même de tous les autres animaux que l'on croit qui naiſſent hors de la voie de génération. Toutes les expériences modernes conſpirent à nous déſabuſer de cette ancienne erreur, & je me tiens sûr que dans peu de temps il n'en reſtera plus le moindre ſujet de doute.

Mais en dût-il reſter, y eût-il des animaux qui vinſſent hors de la voie de génération, le raiſonnement que j'ai fait n'en deviendroit que plus fort. Ou ces animaux ne naiſſent jamais que par cette voie de rencontre fortuite, ou ils naiſſent & par cette voie & par celle de génération. S'ils naiſſent toujours par la voie de rencontre fortuite, pourquoi ſe trouve-t-il toujours dans la matière une diſpoſition qui ne les fait naître que de la même manière dont ils ſont nés au commencement du monde? Et pourquoi, à l'égard de tous

les autres animaux que l'on ſuppoſe qui ſoient nés d'abord de cette même manière-là, toutes les diſpoſitions de la matière ſont-elles ſi changées qu'ils ne naiſſent jamais que d'une manière différente ? S'ils naiſſent & par cette voie de rencontre fortuite & par celle de génération, pourquoi toutes les autres eſpèces d'animaux n'ont-elles pas retenu cette double manière de naître ? Pourquoi celle qui étoit la plus naturelle, la ſeule conforme à la première origine des animaux, s'eſt-elle perdue dans preſque toutes les eſpèces ?

J'ai donné aſſez d'étendue à cette preuve, & peut-être que par-là je lui aurai fait tort dans l'eſprit de quelques perſonnes qui croient que la quantité de paroles eſt une marque de la foibleſſe des raiſons : mais on les prie de conſidérer que ce raiſonnement-ci n'eſt long que par les chicanes qu'il faut prévenir, & non par la difficulté des choſes qu'il a beſoin qu'on établiſſe.

Je n'ai pas voulu, de peur d'en interrompre le fil, y faire entrer une réflexion qui le fortifie encore beaucoup ; & j'aime mieux la donner ici détachée. Il n'eût pas ſuffi que la terre n'eût

produit les animaux que quand elle étoit dans une certaine disposition où elle n'est plus ; elle eût dû aussi ne les produire que dans un état où ils eussent pu se nourrir de ce qu'elle leur offroit : elle eût dû, par exemple, ne produire le premier homme qu'à l'âge d'un an ou deux, où il eût pu satisfaire, quoiqu'avec peine, à ses besoins, & se secourir lui-même. Dans la foiblesse où nous voyons un enfant nouveau né, en vain on le mettroit au milieu de la prairie la mieux couverte d'herbes, auprès des meilleures eaux du monde ; il est indubitable qu'il ne vivroit pas long-temps : car notre supposition exclut la louve de Romulus & Rémus ; elle n'auroit pu elle-même se sauver de la mort qui l'eût attendue à sa naissance. Mais comment les loix du mouvement produiroient-elles d'abord un enfant à l'âge d'un an ou deux ? comment le produiroient-elles même dans l'état où il est présentement lorsqu'il vient au monde ? Nous voyons qu'elles n'amènent rien que par degrés, & qu'il n'y a point d'ouvrages de la Nature qui depuis les commencemens les plus foibles & les plus éloignés, ne soient

conduits lentement, par une infinité de changemens tous néceſſaires, juſqu'à leur dernière perfection. Il eût fallu que l'homme, qui eût dû être formé par le concours aveugle de quelques parties de la matière, eût commencé par cet atome, où la vie ne ſe remarque qu'au mouvement preſqu'inſenſible d'un point ; & je ne crois pas qu'il y ait d'imagination aſſez fauſſe pour concevoir d'où cet atome vivant, jetté au hazard ſur la terre, aura pu tirer du ſang ou du chyle tout formé, la ſeule nourriture qui lui convienne, ni comment il aura pu croître, expoſé à toutes les injures de l'air. Il y a-là une difficulté qui deviendra toujours plus grande ; plus elle ſera approfondie, & plus ce ſera un habile Phyſicien qui l'approfondira. La rencontre fortuite des atomes n'a donc pu produire les animaux ; il a fallu que ces ouvrages ſoient partis de la main d'un Etre intelligent, c'eſt-à-dire de Dieu même. Les cieux & les aſtres ſont des objets plus éclatans pour les yeux ; mais ils n'ont peut-être pas pour la raiſon des marques plus ſûres de l'action de leur Auteur. Les plus grands

ouvrages ne ſont pas toujours ceux qui parlent le plus de leur Ouvrier. Que je voie une montagne applanie, je ne ſais ſi cela s'eſt fait par l'ordre d'un Prince ou par un tremblement de terre : mais je ſerai aſſuré que c'eſt par l'ordre d'un Prince, ſi je vois ſur une petite colonne une inſcription de deux lignes. Il me paroît que ce ſont les animaux qui portent, pour ainſi dire, l'inſcription la plus nette, & qui nous apprennent le mieux qu'il y a un Dieu Auteur de l'Univers.

DU BONHEUR.

VOICI une matière la plus intéressante de toutes, dont tout le monde parle, que les Philosophes, sur-tout les anciens, ont traitée avec beaucoup d'étendue : mais quoique très intéressante, elle est dans le fond assez négligée ; quoique tout le monde en parle, peu de gens y pensent ; & quoique les Philosophes l'aient beaucoup traitée, ç'a été si philosophiquement, que les hommes n'en peuvent tirer guères de profit.

On entend ici par le mot de bonheur un état, une situation telle qu'on en desirât la durée sans changement ; & en cela le bonheur est différent du plaisir, qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court & passager, & qui ne peut jamais être un état. La douleur auroit bien plutôt le privilége d'en pouvoir être un.

A mesurer le bonheur des hommes seulement par le nombre & la vivacité des plaisirs qu'ils ont dans le cours de

leur vie, peut-être y a-t-il un assez grand nombre de conditions assez égales, quoique fort différentes. Celui qui a moins de plaisirs, les sent plus vivement : il en sent une infinité que les autres ne sentent plus ou n'ont jamais senti ; & à cet égard la Nature fait assez son devoir de mère commune. Mais si, au lieu de considérer ces instans répandus dans la vie de chaque homme, on considère le fond des vies mêmes, on voit qu'il est fort inégal ; qu'un homme qui a, si l'on veut, pendant sa journée autant de bons momens qu'un autre, est tout le reste du temps beaucoup plus mal à son aise, & que la compensation cesse entièrement d'avoir lieu.

C'est donc l'état qui fait le bonheur : mais ceci est très-fâcheux pour le genre humain. Une infinité d'hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer ; un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état : les voilà donc presque tous exclus du bonheur, & il ne leur reste pour ressources que des plaisirs, c'est-à-dire des momens semés çà & là sur un fond triste qui en sera un peu égayé. Les hommes dans ces momens

reprennent les forces néceſſaires à leur malheureuſe ſituation, & ſe remontent pour ſouffrir.

Celui qui voudroit fixer ſon état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il ſeroit content, mériteroit le nom d'heureux : on le reconnoîtroit entre tous les autres hommes à une eſpèce d'immobilité dans ſa ſituation; il n'agiroit que pour s'y conſerver, & non pas pour en ſortir. Mais cet homme-là a-t-il paru en quelque endroit de la terre ? On en pourroit douter, parce qu'on ne s'apperçoit guères de ceux qui ſont dans cette immobilité fortunée ; au lieu que les malheureux qui s'agitent compoſent le tourbillon du monde, & ſe font bien ſentir les uns aux autres par les chocs violens qu'ils ſe donnent. Le repos même de l'heureux, s'il eſt apperçu, peut paſſer pour être forcé, & tous les autres ſont intéreſſés à n'en pas prendre une idée plus avantageuſe. Ainſi l'exiſtence de l'homme heureux pourroit être aſſez facilement conteſtée. Admettons-la cependant, ne fût-ce que pour nous donner des eſpérances agréables : mais il eſt vrai que, retenus dans de certaines

bornes, elles ne feront pas chimériques.

Quoi qu'en difent les fiers Stoïciens, une grande partie de notre bonheur ne dépend pas de nous. Si l'un d'eux, preffé par la goutte, lui a dit : *Je n'avouerai pourtant pas que tu fois un mal ;* il a dit la plus extravagante parole qui foit jamais fortie de la bouche d'un Philofophe. Un Empereur de l'Univers, enfermé aux Petites-Maifons, déclare naïvement un fentiment dont il a le malheur d'être plein ; celui-ci, par engagement de fyftême, nie un fentiment très-vif, & en même temps l'avoue par l'effort qu'il fait pour le nier. N'ajoutons pas à tous les maux que la Nature & la Fortune peuvent nous envoyer, la ridicule & inutile vanité de nous croire invulnérables.

Il feroit moins déraifonnable de fe perfuader que notre bonheur ne dépend point du tout de nous ; & prefque tous les hommes ou le croient, ou agiffent comme s'ils le croyoient. Incapables de difcernement & de choix, pouffés par une impétuofité aveugle, attirés par des objets qu'ils ne voient qu'au travers de mille nua-

ges, entraînés les uns par les autres ſans ſavoir où ils vont, ils compoſent une multitude confuſe & tumultueuſe, qui ſemble n'avoir d'autre deſſein que de s'agiter ſans ceſſe. Si, dans tout ce déſordre, des rencontres favorables peuvent en rendre quelques-uns heureux pour quelques momens, à la bonne heure : mais il eſt bien sûr qu'ils ne ſauront ni prévenir ni modérer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux. Ils ſont abſolument à la merci du haſard.

Nous pouvons quelque choſe à notre bonheur, mais ce n'eſt que par nos façons de penſer ; & il faut convenir que cette condition eſt aſſez dure. La plupart ne penſent que comme il plaît à tout ce qui les environne ; ils n'ont pas un certain gouvernail qui leur puiſſe ſervir à tourner leurs penſées d'un autre côté qu'elles n'ont été pouſſées par le courant. Les autres ont des penſées ſi fortement pliées vers le mauvais côté, & ſi inflexibles, qu'il ſeroit inutile de les vouloir tourner d'un autre. Enfin quelques-uns à qui ce travail pourroit réuſſir, & ſeroit même aſſez facile, le rejettent, parce que c'eſt un

travail, & en dédaignent le fruit qu'ils croient trop médiocre. Que feroit-ce que ce miférable bonheur factice pour lequel il faudroit tant raifonner? Vaut-il la peine qu'on s'en tourmente? On peut le laiffer aux Philofophes avec leurs autres chimères: tant d'étude pour être heureux empêcheroit de l'être.

Ainfi il n'y a qu'une partie de notre bonheur qui puiffe dépendre de nous; & de cette petite partie, peu de gens en ont la difpofition, ou en tirent le profit. Il faut que les caractères ou foibles & pareffeux, ou impétueux & violens, ou fombres & chagrins, y renoncent tous. Il en refte quelques-uns doux & modérés, & qui admettent plus volontiers les idées ou les impreffions agréables: ceux-là peuvent travailler utilement à fe rendre heureux. Il eft vrai que par la faveur de la Nature ils le font déjà affez, & que le fecours de la Philofophie ne paroît pas leur être fort néceffaire: mais il n'eft prefque jamais que pour ceux qui en ont le moins de befoin; & ils ne laiffent pas d'en fentir l'importance: fur-tout quand il s'agit du bonheur, ce n'eft pas à nous de rien négliger. Ecoutons donc

la Philosophie qui prêche dans le désert une petite troupe d'auditeurs qu'elle a choisis, parce qu'ils savoient déjà une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre.

Afin que le sentiment du bonheur puisse entrer dans l'ame, ou du moins afin qu'il y puisse séjourner, il faut avoir nettoyé la place, & chassé tous les maux imaginaires. Nous sommes d'une habileté infinie à en créer; & quand nous les avons une fois produits, il nous est très-difficile de nous en défaire. Souvent même il semble que nous aimions notre malheureux ouvrage, & que nous nous y complaisions. Les maux imaginaires ne sont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel, & ne sont que dans l'esprit; mais seulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penser fausse, ou du moins problématique. Ce n'est pas un mal imaginaire que le déshonneur; mais c'en est un que la douleur de laisser de grands biens après sa mort à des héritiers en ligne collatérale & non pas en ligne directe, ou à des filles, & non pas à des fils. Il y a tel homme dont la vie est em-

poisonnée par un semblable chagrin. Le bonheur n'habite point dans des têtes de cette trempe; il lui en faut ou qui soient naturellement plus saines, ou qui aient eu le courage de se guérir. Si l'on est susceptible des maux imaginaires, il y en a tant, qu'on sera nécessairement la proie de quelqu'un. La principale force de ces sortes de monstres consiste en ce qu'on s'y soumet, sans oser ni les attaquer, ni même les envisager : si on les considéroit quelque temps d'un œil fixe, ils seroient à demi vaincus.

Assez souvent aux maux réels nous ajoutons des circonstances imaginaires qui les aggravent. Qu'un malheur ait quelque chose de singulier, non-seulement ce qu'il a de réel nous afflige, mais sa singularité nous irrite & nous aigrit. Nous nous représentons une fortune, un destin, je ne sais quoi, qui met de l'art & de l'esprit à nous faire un malheur d'une nature particulière. Mais qu'est-ce que tout cela? Employons un peu notre raison, & ces fantômes disparoissent. Un malheur commun n'en est pas réellement moindre; un malheur singulier n'en est

pas moins possible, ni moins inévitable. Un homme qui a la peste, lui cent millième, est-il moins à plaindre que celui qui a une maladie bizarre & inconnue ?

Il est vrai que les malheurs communs sont prévus ; & cela seul nous adoucit l'idée de la mort, le plus grand de tous les maux. Mais qui nous empêche de prévoir en général ce que nous appellons les maux singuliers ? On ne peut pas prédire les comètes comme les éclipses : mais on est bien sûr que de temps en temps il doit paroître des comètes ; & il n'en faut pas davantage pour n'en être pas effrayé. Les malheurs singuliers sont rares ; cependant il faut s'attendre à en essuyer quelqu'un : il n'y a presque personne qui n'ait eu le sien ; & si on vouloit, on leur contesteroit avec assez de raison leur qualité de singulier.

Une circonstance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'est de croire que nous serons inconsolables. Ce n'est pas que cette persuasion là même ne soit quelquefois une espèce de douceur & de consolation ; elle en est une dans les douleurs dont

on peut tirer gloire, comme dans celle que l'on ressent de la perte d'un ami. Alors se croire inconsolable, c'est se rendre témoignage que l'on est tendre, fidèle, constant ; c'est se donner de grandes louanges. Mais dans les maux où la vanité ne soutient point l'affliction, & où une douleur éternelle ne seroit d'aucun mérite, gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés : notre nature est trop variable, & cette imperfection est une de ses plus grandes ressources.

Ainsi, avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en général; quand ils sont arrivés, il faut prévoir que l'on s'en consolera. L'un rompt la première violence du coup, l'autre abrège la durée du sentiment : on s'est attendu à ce que l'on souffre ; & du moins on s'épargne par-là une impatience, une révolte secrète qui ne sert qu'à aigrir la douleur : on s'attend à ne souffrir pas long-temps ; & dès-lors on anticipe en quelque sorte sur ce temps qui sera plus heureux, on l'avance.

Les circonſtances même réelles de nos maux, nous prenons plaiſir à nous les faire valoir à nous-mêmes, à nous les étaler, comme ſi nous demandions raiſon à quelque Juge d'un tort qui nous eût été fait. Nous augmentons le mal en y appuyant trop notre vue, & en recherchant avec tant de ſoin tout ce qui peut le groſſir.

On a pour les violentes douleurs je ne ſais quelle complaiſance qui s'oppoſe aux remèdes, & repouſſe la conſolation. Le conſolateur le plus tendre paroît un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le ſentiment qui nous poſsède; & n'en être pas plein comme nous, c'eſt nous faire une eſpèce d'offenſe: ſur-tout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction, ſont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas au contraire être ravis que l'on nous fît ſoupçonner de fauſſeté & d'erreur des façons de penſer qui nous cauſent tant de tourmens?

Enfin, quoiqu'il ſoit fort étrange de l'avancer, il eſt vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, & que dans quelques carac-

tères il est invincible. Le premier pas vers le bonheur seroit de s'en défaire, & de retrancher à notre imagination tous ses talens malfaisans, ou du moins de la tenir pour fort suspecte. Ceux qui ne peuvent douter qu'ils n'aient toujours une vue saine de tout, sont incurables : il est bien juste qu'une moindre opinion de soi-même ait quelquefois sa récompense.

N'y auroit-il point moyen de tirer des choses plus de bien que de mal, & de disposer son imagination, de sorte qu'elle séparât les plaisirs d'avec les chagrins, & ne laissât passer que les plaisirs ? Cette proposition ne le cède guères en difficulté à la Pierre philosophale ; & si on la peut exécuter, ce ne peut être qu'avec le plus heureux naturel du monde, & tout l'art de la Philosophie. Songeons que la plupart des choses sont d'une nature très douteuse ; & que quoiqu'elles nous frappent bien vîte comme biens ou comme maux, nous ne savons pas trop au vrai ce qu'elles sont. Tel événement vous a paru d'abord un grand malheur, que vous auriez été bien fâché dans la suite qui ne fût pas arrivé ; & si

vous aviez connu ce qu'il amenoit après lui, il vous auroit transporté de joie. Et sur ce pied-là, quel regret ne devez-vous pas avoir à votre chagrin ? Il ne faut donc pas se presser de s'affliger : attendons que ce qui nous paroît si mauvais se développe. Mais d'un autre côté ce qui nous paroît agréable peut amener aussi, peut cacher quelque chose de mauvais, & il ne faut pas se presser de se réjouir. Ce n'est pas une conséquence; on ne doit pas tenir la même rigueur à la joie qu'au chagrin.

Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur. Figurons-nous qu'avant que de nous faire naître, on nous montre le séjour qui nous est préparé, & ce nombre infini de maux qui doivent se distribuer entre ses habitans. De quelle frayeur ne serions-nous pas saisis à la vue de ce terrible partage où nous devrions entrer ? & ne compterions-nous pas pour un bonheur prodigieux d'en être quittes à aussi bon marché qu'on l'est dans ces conditions médiocres, qui nous paroissent présentement insupportables ? Les Esclaves,

ceux qui n'ont pas de quoi vivre ; ceux qui ne vivent qu'à la ſueur de leur front, ceux qui languiſſent dans des maladies habituelles ; voilà une grande partie du genre humain. A quoi a-t-il tenu que nous n'en fuſſions ? Apprenons combien il eſt dangereux d'être hommes, & comptons tous les malheurs dont nous ſommes exempts pour autant de périls dont nous ſommes échappés.

Une infinité de choſes que nous avons & que nous ne ſentons pas, feroient chacune le ſuprême bonheur de quelqu'un : il y a tel homme dont tous les deſirs ſe termineroient à avoir deux bras. Ce n'eſt pas que ces ſortes de biens, qui ne le ſont que parce que leur privation ſeroit un grand mal, puiſſent jamais cauſer un ſentiment vif, même à ceux qui ſeroient les plus appliqués à faire tout valoir. On ne ſauroit être tranſporté de ſe trouver deux bras : mais en faiſant ſouvent réflexion ſur le grand nombre de maux qui pourroient nous arriver, on pardonne plus aiſément à ceux qui arrivent. Notre condition eſt meilleure quand nous nous y ſoumettons de

bonne grace, que quand nous nous révoltons inutilement contr'elle.

Nous regardons ordinairement les biens que nous font la Nature ou la Fortune, comme des dettes qu'elles nous payent, & par conséquent nous les recevons avec une espèce d'indifférence; les maux au contraire nous paroissent des injustices, & nous les recevons avec impatience & avec aigreur. Il faudroit rectifier des idées si fausses. Les maux sont très-communs, & c'est ce qui doit naturellement nous écheoir : les biens sont très-rares, & ce sont des exceptions flatteuses faites en notre faveur à la règle générale.

Le bonheur est en effet bien plus rare que l'on ne pense. Je compte pour heureux celui qui posséde un certain bien que je desire, & que je crois qui feroit ma félicité : le possesseur de ce bien-là est malheureux; ma condition est gâtée par la privation de ce qu'il a, la sienne l'est par d'autres privations. Chacun brille d'un faux éclat aux yeux de quelqu'autre, chacun est envié pendant qu'il est lui-même envieux; & si être heureux étoit un vice ou un ridicule, les hommes ne se le renver-

roient pas mieux les uns aux autres. Ceux qui en feroient le plus accufés, les Grands, les Princes, les Rois, feroient juftement les moins coupables. Défabufons-nous de cette illufion qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a; & nous ferons ou plus flattés d'être du nombre, ou moins irrités de n'en être pas.

Puifqu'il y a fi peu de biens, il ne faudroit négliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage; cependant on en ufe comme dans une grande abondance, & dans une grande sûreté d'en avoir tant qu'on voudra: on ne daigne pas s'arrêter à goûter ceux que l'on pofsède; fouvent on les abandonne pour courir après ceux que l'on n'a pas. Nous tenons le préfent dans nos mains; mais l'avenir eft une efpèce de charlatan, qui en nous éblouiffant les yeux, nous l'efcamote. Pourquoi lui permettre de fe jouer ainfi de nous? pourquoi fouffrir que des efpérances vaines & douteufes nous enlèvent des jouiffances certaines? Il eft vrai qu'il y a beaucoup de gens pour qui ces efpérances mêmes font des jouiffances, & qui ne favent jouir que

de

de ce qu'ils n'ont pas. Laiſſons-leur cette eſpèce de poſſeſſion ſi imparfaite, ſi peu tranquille, ſi agitée, puiſqu'ils n'en peuvent avoir d'autre; il ſeroit trop cruel de la leur ôter: mais tâchons, s'il eſt poſſible, de nous ramener au préſent, à ce que nous avons, & qu'un bien ne perde pas tout ſon prix parce qu'il nous a été accordé.

Ordinairement on dédaigne de ſentir les petits biens, & on n'a pas le même mépris pour les maux médiocres. Que la choſe ſoit du moins égale. Si le ſentiment des biens médiocres eſt étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auxquels on aſpire, que l'idée des grands malheurs où l'on n'eſt pas tombé, nous conſole des petits.

Les petits biens que nous négligeons, que ſavons nous ſi ce ne ſeront pas les ſeuls qui s'offriront à nous? Ce ſont des préſens faits par une Puiſſance avare, qui ne ſe réſoudra peut-être plus à nous en faire. Il y a peu de gens qui quelquefois en leur vie n'aient eu regret à quelque état, à quelque ſituation dont ils n'avoient pas aſſez goûté

le bonheur. Il y en a peu qui n'aient eux-mêmes trouvé injustes quelques-unes des plaintes qu'ils avoient faites de la Fortune. On a été ingrat, & on est puni.

Il ne faut pas, disent les Philosophes rigides, mettre notre bonheur dans tout ce qui ne dépend pas de nous, ce seroit trop le mettre à l'aventure. Il y a beaucoup à rabattre d'un précepte si magnifique : mais le plus qu'on en pourra conserver, ce sera le mieux. Figurons-nous que notre bonheur devroit entièrement dépendre de nous, & que c'est par une espèce d'usurpation que les choses de dehors se sont mises en possession d'en disposer : ressaisissons-nous autant qu'il est possible d'un droit si important, & si dangereux à confier; remettons sous notre puissance ce qui en a été détaché injustement.

D'abord, il faut examiner, pour ainsi dire, les titres de ce qui prétend ordonner de notre bonheur; peu de choses soutiendront cet examen, pour peu qu'il soit rigoureux. Pourquoi cette dignité que je poursuis m'est-elle si nécessaire ? c'est qu'il faut être elevé

au-dessus des autres. Et pourquoi le faut-il ? c'est pour recevoir leurs respects & leurs hommages. Et que me feront ces hommages & ces respects ? ils me flatteront très-sensiblement. Et comment me flatteront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma dignité, & non pas à moi-même ? Il en est ainsi de plusieurs autres idées qui ont pris une place fort importante dans mon esprit : si je les attaquois, elles ne tiendroient pas long-temps. Il est vrai qu'il y en a qui feroient plus de résistance les unes que les autres : mais selon qu'elles seroient plus incommodes & plus dangereuses, il faut revenir à la charge plus souvent & avec plus de courage. Il n'y a guères de fantaisie que l'on ne mine peu à peu, & que l'on ne fasse enfin tomber à force de réflexions.

Mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous environne, quels seront les objets extérieurs auxquels nous laisserons des droits sur nous ? ceux dont il y aura plus à espérer qu'à craindre. Il n'est question que de calculer, & la Sagesse doit toujours avoir les jettons à la main. Combien valent ces plaisirs-là, & combien

valent les peines dont il faudroit les acheter, ou qui les suivroient ? On ne sauroit disconvenir que selon les différentes imaginations les prix ne changent, & qu'un même marché ne soit bon pour l'un & mauvais pour l'autre. Cependant il y a à-peu-près un prix commun pour les choses principales ; & de l'aveu de tout le monde, par exemple, l'amour est un peu cher : aussi ne se laisse-t-il pas évaluer.

Pour le plus sûr, il en faut revenir aux plaisirs simples, tels que la tranquillité de la vie, la société, la chasse, la lecture, &c. S'ils ne coûtoient moins que les autres, qu'à proportion de ce qu'ils sont moins vifs, ils ne mériteroient pas de leur être préférés, & les autres vaudroient autant leur prix que ceux-ci le leur : mais les plaisirs simples sont toujours des plaisirs, & ils ne coûtent rien. Encore un grand avantage, c'est que la Fortune ne nous les peut guères enlever. Quoiqu'il ne soit pas raisonnable d'attacher notre bonheur à tout ce qui est le plus exposé aux caprices du hasard, il semble que le plus souvent nous choisissions avec soin les endroits les moins sûrs pour

l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bien ſur un vaiſſeau qu'en fonds de terre. Enfin les plaiſirs vifs n'ont que des inſtans, & des inſtans ſouvent funeſtes par un excès de vivacité qui ne laiſſe rien goûter après eux ; au lieu que les plaiſirs ſimples ſont ordinairement de la durée que l'on veut, & ne gâtent rien de ce qui les ſuit.

Les gens accoutumés aux mouvemens violens des paſſions, trouveront ſans doute fort inſipide tout le bonheur que peuvent produire les plaiſirs ſimples. Ce qu'ils appellent inſipidité, je l'appelle tranquillité ; & je conviens que la vie la plus comblée de ces ſortes de plaiſirs n'eſt guères qu'une vie tranquille. Mais quelle idée a-t-on de la condition humaine, quand on ſe plaint de n'être que tranquille ? & l'état le plus délicieux que l'on puiſſe imaginer, que devient-il après que la première vivacité du ſentiment eſt conſumée ? Il devient un état tranquille ; c'eſt même le mieux qui puiſſe lui arriver.

Il n'y a perſonne qui dans le cours de ſa vie n'ait quelques événemens

heureux, des temps ou des momens agréables. Notre imagination les détache detout ce qui les a précédés ou ſuivis ; elle les raſſemble, & ſe repréſente une vie qui en ſeroit toute compoſée : voilà ce qu'elle appelleroit du nom de bonheur ; voilà à quoi elle aſpire, peut-être ſans oſer trop ſe l'avouer. Toujours eſt-il certain que tous les intervalles languiſſans, qui dans les ſituations les plus heureuſes ſont & fort longs & en grand nombre, nous les regardons à-peu-près comme s'ils n'y devoient pas être. Ils y ſont cependant, & en ſont bien inſéparables. Il n'y a point en Chymie d'eſprit ſi vif qui n'ait beaucoup de flegme ; l'état le plus délicieux en a beaucoup auſſi, beaucoup de temps inſipide, qu'il faut tâcher de prendre en gré.

Souvent le bonheur dont on ſe fait l'idée, eſt trop compoſé & trop compliqué. Combien de choſes, par exemple, ſeroient néceſſaires pour celui d'un Courtiſan ? du crédit auprès des Miniſtres, la faveur du Roi, des établiſſemens conſidérables pour lui & pour ſes enfans, de la fortune au jeu, des Maîtreſſes fidelles & qui flattaſſent ſa

vanité ; enfin tout ce que peut lui repréſenter une imagination effrénée & inſatiable. Cet homme-là ne pourroit être heureux qu'à trop grands frais ; certainement la Nature n'en fera pas la dépenſe.

Le bonheur que nous nous propoſons ſera toujours d'autant plus facile à obtenir, qu'il y entrera moins de choſes différentes, & qu'elles seront moins indépendantes de nous. La machine ſera plus ſimple, & en même temps plus ſous notre main.

Si l'on eſt à-peu-près bien, il faut ſe croire tout-à-fait bien. Souvent on gâteroit tout pour attraper ce bien complet. Rien n'eſt ſi délicat ni ſi fragile qu'un état heureux ; il faut craindre d'y toucher, même ſous prétexte d'amélioration.

La plupart des changemens qu'un homme fait à ſon état pour le rendre meilleur, augmentent la place qu'il tient dans le monde, ſon volume, pour ainſi dire : mais ce volume plus grand donne plus de priſe aux coups de la Fortune. Un ſoldat qui va à la tranchée, voudroit-il devenir un Géant pour attraper plus de coups de mouſ-

quet ? Celui qui veut être heureux se réduit &. se resserre autant qu'il est possible. Il a ces deux caractères; il change peu de place, & en tient peu.

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidens fâcheux qui viennent du dehors, nous rejettent vers nous-mêmes, & il est bon d'y avoir une retraite agréable ; mais elle ne peut l'être si elle n'a été préparée par les mains de la Vertu. Toute l'indulgence de l'amour-propre n'empêche point qu'on ne se reproche du moins une partie de ce qu'on a à se reprocher : & combien est-on encore troublé par le soin humiliant de se cacher aux autres, par la crainte d'être connu, par le chagrin inévitable de l'être ? On se fuit, & avec raison : il n'y a que le vertueux qui puisse se voir & se reconnoître. Je ne dis pas qu'il rentre en lui-même pour s'admirer & pour s'applaudir : & le pourroit-il, quelque vertueux qu'il fût ? Mais comme on s'aime toujours assez, il suffit d'y pouvoir rentrer sans honte pour y rentrer avec plaisir.

Il peut fort bien arriver que la

Vertu

Vertu ne conduiſe ni à la richeſſe ni à l'élévation, & qu'au contraire elle en exclue : ſes ennemis ont de grands avantages ſur elle par rapport à l'acquiſition de ces ſortes de biens. Il peut encore arriver que la gloire, ſa récompenſe la plus naturelle, lui manque : peut-être s'en privera-t-elle elle-même; du moins, en ne la recherchant pas, haſardera-t-elle d'en être privée. Mais une récompenſe infaillible pour elle, c'eſt la ſatisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en eſt payé dans le moment : on peut ſans orgueil appeller à ſoi-même des injuſtices de la Fortune; on s'en conſole par le témoignage légitime qu'on ſe rend de ne les avoir pas méritées; on trouve dans ſa propre raiſon & dans ſa droiture un plus grand fond de bonheur que les autres n'en attendent des caprices du haſard.

Il reſte un ſouhait à faire ſur une choſe dont on n'eſt pas le maître, car nous n'avons parlé que de celles qui étoient en notre diſpoſition; c'eſt d'être placé par la Fortune dans une condition médiocre. Sans cela, & le bonheur & la vertu ſeroient trop en

péril. C'eſt-là cette médiocrité ſi recommandée par les Philoſophes, ſi chantée par les Poëtes, & quelquefois ſi peu recherchée par eux tous.

Je conviens qu'il manque à ce bonheur une choſe qui, ſelon les façons de penſer communes, y ſeroit cependant bien néceſſaire ; il n'a nul éclat. L'heureux que nous ſuppoſons ne paſſeroit guères pour l'être ; il n'auroit pas le plaiſir d'être envié : il y a plus ; peut-être lui-même auroit-il de la peine à ſe croire heureux, faute de l'être cru par les autres ; car leur jalouſie ſert à nous aſſurer de notre état, tant nos idées ſont chancelantes ſur tout, & ont beſoin d'être appuyées. Mais enfin, pour peu que cet heureux ſe compare à ceux que le vulgaire croiroit plus heureux que lui, il ſentira facilement les avantages de ſa ſituation ; il ſe réſoudra volontiers à jouir d'un bonheur modeſte & ignoré, dont l'étalage n'inſultera perſonne : ſes plaiſirs, comme ceux des Amans diſcrets, ſeront aſſaiſonnés du myſtère.

Après tout cela, ce ſage, ce vertueux, cet heureux eſt toujours un homme ; il n'eſt point arrivé à un état

inébranlable que la condition humaine ne comporte point ; il peut tout perdre, & même par sa faute. Il conservera d'autant mieux sa sagesse ou sa vertu, qu'il s'y fiera moins ; & son bonheur, qu'il s'en assurera moins.

DE L'ORIGINE DES FABLES.

ON nous a ſi fort accoutumés pendant notre enfance aux Fables des Grecs, que quand nous ſommes en état de raiſonner, nous ne nous aviſons plus de les trouver auſſi étonnantes qu'elles le ſont. Mais ſi l'on vient à ſe défaire des yeux de l'habitude, il ne ſe peut qu'on ne ſoit épouvanté de voir toute l'ancienne Hiſtoire d'un Peuple, qui n'eſt qu'un amas de chimères, de rêveries & d'abſurdités. Seroit-il poſſible qu'on eût donné tout cela pour vrai? A quel deſſein nous l'auroit-on donné pour faux? Quel auroit été cet amour des hommes pour des fauſſetés manifeſtes & ridicules, & pourquoi ne dureroit-il plus? Car les Fables des Grecs n'étoient pas comme nos Romans qu'on

nous donne pour ce qu'ils sont, & non pas pour des Histoires; il n'y a point d'autres Histoires anciennes que les Fables. Eclaircissons, s'il se peut, cette matière; étudions l'esprit humain dans une de ses plus étranges productions: c'est-là bien souvent qu'il se donne le mieux à connoître.

Dans les premiers siècles du monde, & chez les Nations qui n'avoient point entendu parler des traditions de la famille de Seth, ou qui ne les conservèrent pas, l'ignorance & la barbarie durent être à un excès que nous ne sommes presque plus en état de nous représenter. Figurons-nous les Cafres, les Lappons ou les Iroquois; & même prenons garde que ces Peuples étant déjà anciens, ils ont dû parvenir à quelque degré de connoissance & de politesse que les premiers hommes n'avoient pas.

A mesure que l'on est plus ignorant, & que l'on a moins d'expérience, on voit plus de prodiges. Les premiers hommes en virent donc beaucoup; & comme naturellement les pères content à leurs enfans ce qu'ils ont vu & ce qu'ils ont fait, ce ne furent que pro-

diges dans les récits de ces temps-là.

Quand nous racontons quelque chose de surprenant, notre imagination s'échauffe sur son objet, & se porte d'elle même à l'agrandir & à y ajouter ce qui y manqueroit pour le rendre tout-à-fait merveilleux, comme si elle avoit regret de laisser une belle chose imparfaite. De plus, on est flatté des sentimens de surprise & d'admiration que l'on cause à ses auditeurs, & on est bien aise de les augmenter encore, parce qu'il semble qu'il en revient je ne sais quoi à notre vanité. Ces deux raisons jointes ensemble, font que tel homme qui n'a point dessein de mentir en commençant un récit un peu extraordinaire, pourra néanmoins se surprendre lui-même en mensonge, s'il y prend bien garde; & de-là vient que l'on a besoin d'une espèce d'effort, & d'une attention particulière pour ne dire exactement que la vérité. Que sera-ce après cela de ceux qui naturellement aiment à inventer & à imposer aux autres?

Les récits que les premiers hommes firent à leurs enfans, étant donc souvent faux en eux-mêmes, parce qu'ils

étoient faits par des gens sujets à voir bien des choses qui n'étoient pas, & pardessus cela ayant été exagérés, ou de bonne foi, selon que nous venons de l'expliquer, ou de mauvaise foi, il est clair que les voilà déjà bien gâtés dès leur source. Mais assurément ce sera encore bien pis quand ils passeront de bouche en bouche; chacun en ôtera quelque petit trait de vrai, & y en mettra quelqu'un de faux, & principalement du faux merveilleux qui est le plus agréable; & peut-être qu'après un siècle ou deux, non-seulement il n'y restera rien du peu de vrai qui y étoit d'abord, mais même il n'y restera guère de chose du premier faux.

Croira-t-on ce que je vais dire? Il y a eu de la Philosophie même dans ces siècles grossiers, & elle a beaucoup servi à la naissance des Fables. Les hommes qui ont un peu plus de génie que les autres, sont naturellement portés à rechercher la cause de ce qu'ils voient. D'où peut venir cette rivière qui coule toujours, a dû dire un contemplatif de ces siècles-là? étrange sorte de Philosophe, mais qui auroit peut-être été un Descartes dans ce

siècle-ci. Après une longue méditation, il a trouvé fort heureusement qu'il y avoit quelqu'un qui avoit soin de verser toujours cette eau de dedans une cruche. Mais qui lui fournissoit toujours cette eau? Le contemplatif n'alloit pas si loin.

Il faut prendre garde que ces idées, qui peuvent être appellées les systêmes de ces temps-là, étoient toujours copiées d'après les choses les plus connues. On avoit vu souvent verser de l'eau de dedans une cruche: on imaginoit donc fort bien comment un Dieu versoit celle d'une rivière; & par la facilité même qu'on avoit à l'imaginer, on étoit tout-à-fait porté à le croire. Ainsi, pour rendre raison des tonnerres & des foudres, on se représentoit volontiers un Dieu de figure humaine lançant sur nous des flèches de feu; idée manifestement prise sur des objets très-familiers.

Cette Philosophie des premiers siècles rouloit sur un principe si naturel, qu'encore aujourd'hui notre Philosophie n'en a point d'autre; c'est-à-dire, que nous expliquons les choses inconnues de la Nature par celles que nous

avons devant les yeux, & que nous transportons à la physique les idées que l'expérience nous fournit. Nous avons découvert par l'usage, & non pas deviné, ce que peuvent les poids, les ressorts, les leviers: nous ne faisons agir la Nature que par des leviers, des poids & des ressorts. Ces pauvres Sauvages qui ont les premiers habité le monde, ou ne connoissoient point ces choses-là, ou n'y avoient fait aucune attention. Ils n'expliquoient donc les effets de la Nature que par des choses plus grossières & plus palpables qu'ils connoissoient. Qu'avons-nous fait les uns & les autres ? Nous nous sommes toujours représenté l'inconnu sous la figure de ce qui nous étoit connu; mais heureusement il y a tous les sujets du monde de croire que l'inconnu ne peut pas ne point ressembler à ce qui nous est connu présentement.

De cette Philosophie grossière qui régna nécessairement dans les premiers siècles, sont nés les Dieux & les Déesses. Il est assez curieux de voir comment l'imagination humaine a enfanté les fausses Divinités. Les hommes voyoient bien des choses qu'ils n'eus-

ſent pas pu faire ; lancer les foudres ; exciter les vents, agiter les flots de la mer, tout cela étoit beaucoup au-deſſus de leur pouvoir. Ils imaginèrent des êtres plus puiſſans qu'eux, & capables de produire ces grands effets. Il falloit bien que ces êtres-là fuſſent faits comme des hommes ; quelle autre figure euſſent-ils pu avoir ? Du moment qu'ils ſont de figure humaine, l'imagination leur attribue naturellement tout ce qui eſt humain ; les voilà hommes en toutes manières, à cela près qu'ils ſont toujours un peu plus puiſſans que des hommes.

De-là vient une choſe à laquelle on n'a peut-être pas encore fait de réflexion ; c'eſt que dans toutes les Divinités que les Payens ont imaginées, ils y ont fait dominer l'idée du pouvoir, & n'ont eu preſque aucun égard ni à la ſageſſe, ni à la juſtice, ni à tous les autres attributs qui ſuivent la nature divine. Rien ne prouve mieux que ces Divinités ſont fort anciennes, & ne marque mieux le chemin que l'imagination a tenu en les formant. Les premiers hommes ne connoiſſoient point de plus belle qualité que la force du

corps; la sagesse & la justice n'avoient pas seulement de nom dans les Langues anciennes, comme elles n'en ont pas encore aujourd'hui chez les Barbares de l'Amérique: d'ailleurs la première idée que les hommes prirent de quelque être supérieur, ils la prirent sur des effets extraordinaires, & nullement sur l'ordre réglé de l'Univers qu'ils n'étoient point capables de reconnoître ni d'admirer. Ainsi, ils imaginèrent les Dieux dans un temps où ils n'avoient rien de plus beau à leur donner que du pouvoir, & ils les imaginèrent sur ce qui portoit des marques de pouvoir, & non sur ce qui en portoit de sagesse. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient imaginé plusieurs Dieux, souvent opposés les uns aux autres, cruels, bizarres, injustes, ignorans; tout cela n'est point directement contraire à l'idée de force & de pouvoir qui est la seule qu'ils eussent prise. Il falloit bien que ces Dieux se sentissent & du temps où ils avoient été faits, & des occasions qui les avoient fait faire. Et même, quelle misérable espèce de pouvoir leur donnoit-on? Mars, le Dieu de la guerre, est blessé dans un combat par un mor-

tel: cela déroge beaucoup à sa dignité; mais en se retirant, il fait un cri tel que dix mille hommes ensemble l'auroient pu faire: c'est par ce vigoureux cri que Mars l'emporte en force sur Diomède; & en voilà assez; selon le judicieux Homère, pour sauver l'honneur du Dieu. De la manière dont l'imagination est faite, elle se contente de peu de chose, & elle reconnoîtra toujours pour une Divinité ce qui aura un peu plus de pouvoir qu'un homme.

Ciceron a dit quelque part, qu'il auroit mieux aimé qu'Homère eût transporté les qualités des Dieux aux hommes, que de transporter comme il a fait les qualités des hommes aux Dieux. Mais Ciceron en demandoit trop; ce qu'il appelloit en son temps les qualités des Dieux, n'étoit nullement connu du temps d'Homère. Les Payens ont toujours copié leurs Divinités d'après eux-mêmes: ainsi, à mesure que les hommes sont devenus plus parfaits, les Dieux le sont devenus aussi davantage. Les premiers hommes sont fort brutaux, & ils donnent tout à la force; les Dieux seront presque aussi brutaux, & seulement un peu plus puissans;

voilà les Dieux du temps d'Homère. Les hommes commencent à avoir des idées de la ſageſſe & de la juſtice : les Dieux y gagnent ; ils commencent à être ſages & juſtes, & le ſont toujours de plus en plus à proportion que ces idées ſe perfectionnent parmi les hommes : voilà les Dieux du temps de Ciceron, & ils valoient bien mieux que ceux du temps d'Homère, parce que de bien meilleurs Philoſophes y avoient mis la main.

Juſqu'ici les premiers hommes ont donné naiſſance aux Fables, ſans qu'il y ait, pour ainſi dire, de leur faute. On eſt ignorant, & on voit par conſéquent bien des prodiges : on exagère naturellement les choſes ſurprenantes en les racontant ; elles ſe chargent encore de diverſes fauſſetés en paſſant par pluſieurs bouches ; il s'établit des eſpèces de ſyſtêmes de Philoſophie fort groſſiers & fort abſurdes, mais il ne peut s'en établir d'autre. Nous allons voir maintenant que ſur ces fondemens les hommes ont en quelque manière pris plaiſir à ſe tromper eux-mêmes.

Ce que nous appellons la Philoſophie des premiers ſiècles, ſe trouva

tout-à-fait propre à s'allier avec l'histoire des faits. Un jeune Homme est tombé dans une rivière, & on ne sauroit retrouver son corps. Qu'est-il devenu? La Philosophie du temps enseigne qu'il y a dans cette rivière des jeunes filles qui la gouvernent: les jeunes filles ont enlevé le jeune homme, cela est fort naturel; on n'a pas besoin de preuves pour le croire. Un homme, dont on ne connoît point la naissance, a quelque talent extraordinaire; il y a des Dieux faits à peu près comme des Hommes: on n'examine pas davantage qui sont ses parens; il est fils de quelqu'un de ces Dieux-là. Que l'on considère avec attention la plus grande partie des Fables, on trouvera qu'elles ne sont qu'un mêlange des faits avec la Philosophie du temps, qui expliquoit fort commodément ce que les faits avoient de merveilleux, & qui se lioit avec eux très-naturellement. Ce n'étoient que Dieux & Déesses qui nous ressembloient tout-à-fait, & qui étoient fort bien assortis sur la scène avec les hommes.

Comme les histoires de faits véritables mêlées de ces fausses imagina-

tions eurent beaucoup de cours, on commença à en forger ſans aucun fondement; ou tout au moins on ne raconta plus les faits un peu remarquables, ſans les revêtir des ornemens que l'on avoit reconnu qui étoient propres à plaire. Ces ornemens étoient faux, peut-être même que quelquefois on les donnoit pour tels; & cependant les hiſtoires ne paſſoient pas pour être fabuleuſes. Cela s'entendra par une comparaiſon de notre Hiſtoire moderne avec l'ancienne.

Dans le temps où l'on a eu le plus d'eſprit, comme dans le ſiècle d'Auguſte & dans celui-ci, on a aimé à raiſonner ſur les actions des hommes, à en pénétrer les motifs, & à connoître les caractères. Les Hiſtoriens de ces ſiècles-là ſe ſont accommodés à ce goût; ils ſe ſont bien gardés d'écrire les faits nûment & ſéchement; ils les ont accompagnés de motifs, & y ont mêlé les portraits de leurs perſonnages. Croyons-nous que ces portraits & ces motifs ſoient exactement vrais? y avons-nous la même foi qu'aux faits? Non; nous ſavons fort bien que les Hiſtoriens les ont devinés comme ils

ont pu, & qu'il eſt preſque impoſſible qu'ils aient deviné tout-à-fait juſte. Cependant nous ne trouvons point mauvais que les Hiſtoriens aient recherché cet embelliſſement qui ne ſort point de la vraiſemblance ; & c'eſt à cauſe de cette vraiſemblance que ce mêlange de faux que nous reconnoiſſons qui peut être dans nos hiſtoires, ne nous les fait pas regarder comme des Fables.

De même, après que par les voies que nous avons dites, les anciens Peuples eurent pris le goût de ces hiſtoires où il entroit des Dieux & des Déeſſes, & en général du merveilleux, on ne débita plus d'hiſtoires qui n'en fuſſent ornées. On ſavoit que cela pouvoit n'être pas vrai ; mais en ce temps-là il étoit vraiſemblable, & c'en étoit aſſez pour conſerver à ces Fables la qualité d'hiſtoires.

Encore aujourd'hui les Arabes rempliſſent leurs hiſtoires de prodiges & de miracles, le plus ſouvent ridicules & groteſques. Sans doute cela n'eſt pris chez eux que pour des ornemens auxquels on n'a garde d'être trompé, parce que c'eſt entr'eux une eſpèce de con-

vention

vention d'écrire ainsi. Mais quand ces ſortes d'Hiſtoires paſſent chez d'autres Peuples qui ont le goût de vouloir qu'on écrive les faits dans leur exacte vérité, ou elles ſont crues au pied de la lettre, ou du moins on ſe perſuade qu'elles ont été crues par ceux qui les ont publiées, & par ceux qui les ont reçues ſans contradiction. Certainement le mal-entendu eſt conſidérable. Quand j'ai dit que le faux de ces hiſtoires étoit reconnu pour ce qu'il étoit, j'ai entendu parler des gens un peu éclairés; car pour le Peuple, il eſt deſtiné à être la dupe de tout.

Non-ſeulement dans les premiers ſiècles on expliqua par une Philoſophie chimérique ce qu'il y avoit de ſurprenant dans l'hiſtoire des faits; mais ce qui appartenoit à la Philoſophie, on l'expliqua par des hiſtoires de faits imaginés à plaiſir. On voyoit vers le Septentrion deux conſtellations nommées les deux Ourſes, qui paroiſſoient toujours & ne ſe couchoient point comme les autres; on n'avoit garde de ſonger que c'eſt qu'elles étoient vers un pôle élevé à l'égard des ſpectateurs, on n'en ſavoit pas tant: on imagina

que de ces deux Ourses, l'une avoit été autrefois une Maîtresse, & l'autre un fils de Jupiter; que ces deux personnes ayant été changées en constellations, la jalouse Junon avoit prié l'Océan de ne point souffrir qu'elles descendissent chez lui comme les autres, & s'y allassent reposer. Toutes les métamorphoses sont la Physique de ces premiers temps. Les mûres sont rouges, parce qu'elles sont teintes du sang d'un Amant & d'une Amante; la perdrix vole toujours terre à terre, parce que Dédale, qui fut changé en perdrix, se souvenoit du malheur de son fils qui avoit volé trop haut; & ainsi du reste. Je n'ai jamais oublié que l'on m'a dit dans mon enfance que le sureau avoit eu autrefois des raisins d'aussi bon goût que la vigne; mais que le traître Judas s'étant pendu à cet arbre, ses fruits étoient devenus aussi mauvais qu'ils le sont présentement. Cette Fable ne peut être née que depuis le Christianisme; & elle est précisément de la même espèce que ces anciennes métamorphoses qu'Ovide a ramassées, c'est-à-dire, que les hommes ont toujours de l'inclination pour ces sortes d'histoires. Elles

ont le double agrément, & de frapper l'esprit par quelque trait merveilleux, & de satisfaire la curiosité par la raison apparente qu'elles rendent de quelque effet naturel & fort connu.

Outre tous ces principes particuliers de la naissance des Fables, il y en a eu deux autres plus généraux qui les ont extrêmement favorisées. Le premier est le droit que l'on a d'inventer des choses pareilles à celles qui sont reçues, ou de les pousser plus loin par des conséquences. Quelque événement extraordinaire aura fait croire qu'un Dieu avoit été amoureux d'une femme; aussi-tôt toutes les histoires ne seront pleines que de Dieux amoureux. Vous croyez bien l'un, pourquoi ne croirez-vous pas l'autre? Si les Dieux ont des enfans, ils les aiment, ils emploient toute leur puissance pour eux dans les occasions; & voilà une source inépuisable de prodiges qu'on ne pourra traiter d'absurdes.

Le second principe qui sert beaucoup à nos erreurs, est le respect aveugle de l'antiquité. Nos pères l'ont cru; prétendrions-nous être plus sages qu'eux? Ces deux principes joints en-

ſemble font des merveilles. L'un, ſur le moindre fondement que la foibleſſe de la nature humaine ait donné, étend une ſottiſe à l'infini; l'autre, pour peu qu'elle ſoit établie, la conſerve à jamais. L'un, parce que nous ſommes déjà dans l'erreur, nous engage à y être encore de plus en plus; & l'autre nous défend de nous en tirer, parce que nous y avons été quelque temps.

Voilà, ſelon toutes les apparences, ce qui a pouſſé les Fables à ce haut degré d'abſurdité où elles ſont arrivées, & ce qui les y a maintenues: car ce que la Nature y a mis directement du ſien, n'étoit ni tout-à-fait ſi ridicule, ni en ſi grande quantité; & les hommes ne ſont point ſi fous, qu'ils euſſent pu tout d'un coup enfanter de telles rêveries, y ajouter foi, & être un fort long temps à s'en déſabuſer, à moins qu'il ne s'y fût mêlé les deux choſes que nous venons de dire.

Examinons les erreurs de ces ſiecles-ci, nous trouverons que les mêmes choſes les ont établies, étendues & conſervées. Il eſt vrai que nous ne ſommes arrivés à aucune abſurdité auſſi conſidérable que les anciennes Fables

des Grecs ; mais c'eſt que nous ne ſommes pas partis d'abord d'un point ſi abſurde. Nous ſavons auſſi bien qu'eux étendre & conſerver nos erreurs : mais heureuſement elles ne ſont pas ſi grandes, parce que nous ſommes éclairés des lumières de la vraie Religion, &, à ce que je crois, de quelques rayons de la vraie Philoſophie.

On attribue ordinairement l'origine des Fables à l'imagination vive des Orientaux ; pour moi, je l'attribue à l'ignorance des premiers hommes. Mettez un Peuple nouveau ſous le pôle, ſes premières hiſtoires seront des Fables ; & en effet les anciennes hiſtoires du Septentrion n'en ſont elles pas toutes pleines ? Ce ne ſont que Géans & Magiciens. Je ne dis pas qu'un ſoleil vif & ardent ne puiſſe encore donner aux eſprits une dernière coction, qui perfectionne la diſpoſition qu'ils ont à ſe repaître de Fables ; mais tous les hommes ont pour cela des talens indépendans du ſoleil. Auſſi, dans tout ce que je viens de dire, je n'ai ſuppoſé dans les hommes que ce qui leur eſt commun à tous, & ce qui doit avoir

son effet sous les zones glaciales comme sous la torride.

Je montrerois peut-être bien, s'il le falloit, une conformité étonnante entre les Fables des Américains & celles des Grecs. Les Américains envoyoient les ames de ceux qui avoient mal vécu dans de certains lacs bourbeux & désagréables, comme les Grecs les envoient sur les bords de leurs rivières de Styx & d'Acheron. Les Américains croyoient que la pluie venoit de ce qu'une jeune fille qui étoit dans les nuës jouant avec son petit frère, il lui cassoit sa cruche pleine d'eau : cela ne ressemble-t-il pas fort à ces Nymphes de fontaines, qui renversent l'eau de dedans des urnes ? Selon les traditions du Pérou, l'Ynca Manco Guyna Capac, fils du soleil, trouva moyen par son éloquence de retirer du fond des forêts les habitans du pays qui y vivoient à la manière des bêtes, & il les fit vivre sous des loix raisonnables. Orphée en fit autant pour les Grecs, & il étoit aussi fils du soleil : ce qui montre que les Grecs furent pendant un temps des Sauvages aussi bien que

les Américains, & qu'ils furent tirés de la barbarie par les mêmes moyens; & que les imaginations de ces deux Peuples si éloignés se sont accordées à croire fils du soleil, ceux qui avoient des talens extraordinaires. Puisque les Grecs avec tout leur esprit, lorsqu'ils étoient encore un Peuple nouveau, ne pensèrent point plus raisonnablement que les Barbares de l'Amérique, qui étoient, selon toutes les apparences, un Peuple assez nouveau lorsqu'ils furent découverts par les Espagnols, il y a sujet de croire que les Américains seroient venus à la fin à penser aussi raisonnablement que les Grecs, si on leur en avoit laissé le loisir.

On trouve aussi chez les anciens Chinois la méthode qu'avoient les anciens Grecs, d'inventer des histoires pour rendre raison des choses naturelles. D'où vient le flux & le reflux de la mer? Vous jugez bien qu'ils n'iront pas penser à la pression de la lune sur notre tourbillon. C'est qu'une Princesse eut cent enfans; cinquante habitèrent les rivages de la mer, & les cinquante autres les montagnes. De-là vinrent

deux grands Peuples, qui ont souvent guerre ensemble. Quand ceux qui habitent les rivages ont l'avantage sur ceux des montagnes, & les poussent devant eux, c'est le flux ; quand ils en sont repoussés, & qu'ils fuient des montagnes vers les rivages, c'est le reflux. Cette manière de philosopher ressemble assez à celle des métamorphoses d'Ovide ; tant il est vrai que la même ignorance a produit à-peu-près les mêmes effets chez tous les Peuples.

C'est par cette raison qu'il n'y en a aucun dont l'Histoire ne commence par des Fables, hormis le Peuple élu, chez qui un soin particulier de la Providence a conservé la vérité. Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'il soit ! Conserver la mémoire des faits tels qu'ils ont été, ce n'est pas une grande merveille ; cependant il se passera plusieurs siècles avant que l'on soit capable de le faire, & jusques-là les faits dont on garde le souvenir ne seront que des visions & des rêveries. On auroit grand tort après cela d'être surpris que la Philosophie & la manière de raisonner aient été pen-

dant un grand nombre de ſiècles très-groſſières & très-imparfaites, & qu'encore aujourd'hui les progrès en ſoient ſi lents.

Chez la plupart des Peuples, les Fables ſe tournèrent en Religion ; mais de plus, chez les Grecs, elles ſe tournèrent, pour ainſi dire, en agrément. Comme elles ne fourniſſent que des idées conformes au tour d'imagination le plus commun parmi les hommes, la Poéſie & la Peinture s'en accommodèrent parfaitement bien, & l'on ſait quelle paſſion les Grecs avoient pour ces beaux Arts. Des Divinités de toutes les eſpèces répandues par-tout, qui rendent tout vivant & animé, qui s'intéreſſent à tout, &, ce qui eſt plus important, des Divinités qui agiſſent ſouvent d'une manière ſurprenante, ne peuvent manquer de faire un effet agréable, ſoit dans des Poëmes, ſoit dans des tableaux, où il ne s'agit que de ſéduire l'imagination en lui préſentant des objets qu'elle ſaiſiſſe facilement, & qui en même temps la frappent. Le moyen que les Fables ne lui convinſſent pas, puiſque c'eſt d'elle qu'elles ſont nées ? Quand la Poéſie ou

la Peinture les ont mises en œuvre pour en donner le spectacle à notre imagination, elles n'ont fait que lui rendre ses propres ouvrages.

Les erreurs une fois établies parmi les hommes, ont coutume de jetter des racines bien profondes, & de s'accrocher à différentes choses qui les soutiennent. La Religion & le bon sens nous ont désabusés des Fables des Grecs ; mais elles se maintiennent encore parmi nous par le moyen de la Poésie & de la Peinture, auxquelles il semble qu'elles aient trouvé le secret de se rendre nécessaires. Quoique nous soyions incomparablement plus éclairés que ceux dont l'esprit grossier inventa de bonne foi les Fables, nous reprenons très-aisément ce même tour d'esprit qui rendit les Fables si agréables pour eux ; ils s'en repaissoient parce qu'ils y croyoient, & nous nous en repaissons avec autant de plaisir sans y croire : & rien ne prouve mieux que l'imagination & la raison n'ont guère de commerce ensemble, & que les choses dont la raison est pleinement détrompée, ne perdent rien de leurs agrémens à l'égard de l'imagination.

Nous n'avons fait entrer jusqu'à présent dans cette Histoire de l'origine des Fables, que ce qui est pris du fond de la nature humaine, & en effet c'est ce qui y a dominé; mais il s'y est joint des choses étrangères, auxquelles nous ne devons pas refuser ici leur place. Par exemple, les Phéniciens & les Egyptiens étant des Peuples plus anciens que les Grecs, leurs Fables passèrent chez les Grecs, & grossirent dans ce passage, & même leurs histoires les plus vraies y devinrent des Fables. La Langue Phénicienne, & peut-être aussi l'Egyptienne, étoit toute pleine de mots équivoques; d'ailleurs les Grecs n'entendoient guère ni l'une ni l'autre, & voila une source merveilleuse de mépris. Deux Egyptiennes, dont le nom propre veut dire Colombes, sont venues s'habituer dans la forêt de Dodone pour y dire la bonne aventure; les Grecs entendent que ce sont deux vraies Colombes perchées sur des arbres qui prophétisent, & puis bientôt après ce sont les arbres qui prophétisent eux-mêmes. Un gouvernail de navire a un nom Phénicien qui veut dire aussi *parlant*; les Grecs, dans l'histoire du na-

vire Argo, conçoivent qu'il y avoit un gouvernail qui parloit. Les Savans de ces derniers temps ont trouvé mille autres exemples, où l'on voit clairement que l'origine de plusieurs Fables consiste dans ce qu'on appelle vulgairement des *quiproquo*, & que les Grecs étoient fort sujets à en faire sur le Phénicien ou l'Egyptien. Pour moi je trouve que les Grecs qui avoient tant d'esprit & de curiosité, manquoient bien de l'un ou de l'autre de ne pas s'aviser d'apprendre parfaitement ces Langues-là, ou de les négliger. Ne savoient-ils pas bien que presque toutes leurs Villes étoient des Colonies Egyptiennes ou des Phéniciennes, & que la plupart de leurs anciennes histoires venoient de ce Pays-là ? Les origines de leur Langue & les antiquités de leur Pays ne dépendoient-elles pas de ces deux Langues ? Mais c'étoient des Langues barbares, dures & désagréables. Plaisante délicatesse !

Lorsque l'Art d'écrire fut inventé, il servit beaucoup à répandre des Fables, & à enrichir un Peuple de toutes les sottises d'un autre : mais on y gagna que l'incertitude de la tradition fut un peu

fixée, que l'amas des Fables ne grossit plus tant, & qu'il demeura à-peu-près dans l'état où l'invention de l'écriture le trouva.

L'ignorance diminua peu-à-peu, & par conséquent on vit moins de prodiges, on fit moins de faux systêmes de Philosophie, les histoires furent moins fabuleuses ; car tout cela s'enchaîne. Jusques-là on n'avoit gardé le souvenir des choses passées que par une pure curiosité : mais on s'apperçut qu'il pouvoit être utile de le garder, soit pour conserver les choses dont les Nations se faisoient honneur, soit pour décider des différends qui pouvoient naitre entre les Peuples, soit pour fournir des exemples de vertu ; & je crois que cet usage a été le dernier auquel on ait pensé, quoique ce soit celui dont on fait le plus de bruit. Tout cela demandoit que l'histoire fût vraie : j'entends vraie par opposition aux histoires anciennes, qui n'étoient pleines que d'absurdités. On commença donc à écrire dans quelques Nations l'histoire d'une manière plus raisonnable, & qui avoit ordinairement de la vraisemblance.

Alors il ne paroît plus de nouvelles

Fables ; on ſe contente ſeulement de conſerver les anciennes. Mais que ne peuvent point les eſprits follement amoureux de l'Antiquité ? On va s'imaginer que ſous ces Fables ſont cachés les ſecrets de la Phyſique & de la Morale. Eût il été poſſible que les Anciens euſſent produit de telles rêveries ſans y entendre quelque fineſſe ? Le nom des Anciens impoſe toujours : mais aſſurément ceux qui ont fait les Fables n'étoient pas gens à ſavoir de la Morale ou de la Phyſique, ni à trouver l'art de les déguiſer ſous des images empruntées.

Ne cherchons donc autre choſe dans les Fables, que l'hiſtoire des erreurs de l'eſprit humain. Il en eſt moins capable, dès qu'il ſait à quel point il l'eſt. Ce n'eſt pas une ſcience de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens & des Grecs ; mais c'en eſt une de ſavoir ce qui a conduit les Phéniciens & les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes ſe reſſemblent ſi fort, qu'il n'y a point de Peuple dont les ſottiſes ne nous doivent faire trembler.

DISCOURS
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Monsieur DE FONTENELLE *ayant été élu par Messieurs de l'Académie Françoise à la place de feu Monsieur* DE VILLAYER, *Doyen du Conseil d'Etat, y vint prendre séance le Samedi 5 Mai 1691, & fit le Remerciement qui suit.*

MESSIEURS,

Si je ne songeois aujourd'hui à me défendre des mouvemens flatteurs de la vanité, quelle occasion n'auroit-elle pas de me séduire, & de me jetter dans la plus agréable erreur où je sois jamais tombé? En entrant dans votre illustre Compagnie, je croirois entrer en partage de toute sa gloire; je me croirois associé à l'immortelle renommée qui vous attend; & comme la vanité est également hardie dans ses idées, & ingénieuse à les autoriser, je

me croirois digne du choix que vous avez fait de moi pour ne vous pas croire capables d'un mauvais choix.

Mais, MESSIEURS, j'oſe aſſurer que je me garantis d'une ſi douce illluſion; je ſais trop ce qui m'a donné vos ſuffrages. J'ai prouvé par ma conduite, que je connoiſſois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Académie Françoiſe, & vous m'avez compté cette connoiſſance pour un mérite; mais le mérite d'autrui vous a encore plus fortement ſollicités en ma faveur. Je tiens par le bonheur de ma naiſſance à un grand nom, qui dans la plus noble eſpèce des productions de l'eſprit efface tous les autres noms, à un nom que vous reſpectez vous-mêmes. Quelle ample matière m'offriroit l'illuſtre Mort qui l'a ennobli le premier! Je ne doute pas que le Public, pénétré de la vérité de ſon éloge, ne me diſpensât de cette ſcrupuleuſe bienſéance qui nous défend de publier des louanges où le ſang nous donne quelque part : mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zèle du ſang, parler de ce grand homme, que comme en parlent ceux que ſa gloire intéreſſe le moins.

Vous, MESSIEURS, à qui ſa mémoire ſera toujours chère, daignez travailler pour elle, en me mettant en état de ne la pas déshonorer. Empêchez que l'on ne reproche à la Nature de m'avoir uni à lui par des liens trop étroits. Vous le pouvez, MESSIEURS; j'oſe croire même que vous vous y engagez aujourd'hui. Sûrs que vos lumières ſe communiquent, vous m'accordez l'entrée de l'Académie; & pourriez-vous me recevoir parmi vous, ſi vous n'aviez formé le deſſein de m'élever juſqu'à vous? Oſerois-je moi-même, ſi je ne comptois ſur votre ſecours, ſuccéder à un grand Magiſtrat dont le génie, quelque diſtance qu'il y ait entre les caractères de Conſeiller d'Etat & d'Académicien, embraſſoit toute cette étendue?

Je ſens que mon cœur me ſollicite de m'étendre ſur ce que je vous dois; & je réſiſte à un mouvement ſi légitime, non par l'impuiſſance où je ſuis de trouver des expreſſions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas; mais parce que je vous marquerai mieux ma reconnoiſſance, lorſque j'entrerai avec une ardeur égale à la vôtre dans tout

ce qui vous intéresse le plus vivement. Un grand spectacle est devant vos yeux, une grande idée vous occupe & vous rendroit indifférens à d'autres discours : je suspens mes sentimens particuliers ; je cours au seul sujet qui vous touche.

Mons vient d'être soumis ; tandis qu'un Prince, qui tire tout son éclat d'être jaloux de la gloire de LOUIS-LE-GRAND, assemble avec faste des Conseils composés de Souverains, & que son ambition s'y laisse flatter par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a conçue de la France ; tandis qu'il propose des projets d'une Campagne plus heureuse que les précédentes, projets qu'a enfantés avec peine une sombre & lente méditation : c'est aux portes de ce Conseil, c'est dans le fort des délibérations que LOUIS entreprend de se rendre maître de la plus considérable de toutes les Places ennemies.

A ce coup de foudre, l'Assemblée se dissipe ; le Chef court, vole où il se croit nécessaire, remue tout, fait les derniers efforts, assemble enfin une assez grande armée pour ne pas être

témoin de la prise de Mons sans en rehausser l'éclat. La fortune du Roi avoit appellé ce spectateur d'au-delà des mers. Conquête aussi heureuse que glorieuse, si au milieu du bonheur dont elle a été accompagnée, elle ne nous avoit pas coûté des craintes mortelles. Il n'est pas besoin d'en exprimer le sujet : sous le règne de LOUIS, nous ne pouvons craindre que quand il s'expose.

Dans le même temps, Nice, qui dans les Etats d'un autre Ennemi décide presque de leur sûreté, Nice est forcée de se rendre à nos armes, & la Campagne n'est pas encore commencée. Quelle grandeur, quelle noblesse dans les entreprises du Roi ! Rien ne peut nuire à leur gloire que la promptitude du succès, qui peut-être aux yeux de l'avenir cachera les difficultés du dessein, & fera disparoître tous les obstacles qui ont été ou prévenus ou surmontés. Il manque à des entreprises si vastes & si hardies la lenteur de l'exécution.

Quand nous vîmes, il y a quelques années, s'élever l'orage que formoit contre nous un esprit né pour en ex-

citer, ambitieux ſans meſure, & cependant ambitieux avec conduite; enorgueilli par des crimes heureux; quand nous vîmes entrer dans la ligue juſqu'à des Princes, qui malgré leur foibleſſe pouvoient être à redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre déjà redoutable : nous eſpérâmes, il eſt vrai, que tant d'ennemis viendroient ſe briſer contre la puiſſance de LOUIS ; mais ne diſſimulons pas que l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle fût, ne nous promettoit rien au-delà d'une glorieuſe réſiſtance. Apprenons que la réſiſtance de LOUIS, ce ſont de nouvelles conquêtes : il ne ſait point aſſurer ſes frontières ſans les étendre; il ne défend ſes Etats qu'en les agrandiſſant.

Il avoit renoncé par la paix à ſe rendre maître de l'Europe; & l'Europe entière rallume une guerre qui le rétablit dans ſes droits, & l'invite à réparer les pertes volontaires de ſa modération. Il tenoit ſa valeur captive; ſes ennemis eux-mêmes l'ont dégagée, & l'Univers lui eſt ouvert.

Que ne pouvons-nous rappeller du

tombeau, & rendre ſpectateur de tant de merveilles, le grand Miniſtre à qui l'Académie Françoiſe doit ſa naiſſance : Lui qui ſous les ordres du plus juſte des Rois a commencé l'élévation de la France, avec quel étonnement verroit-il ſes propres deſſeins pouſſés ſi loin au-delà de ſon idée & de ſon attente ? lui qui nous fut donné pour préparer le chemin à LOUIS-LE-GRAND, auroit-il cru ouvrir une ſi belle & ſi éclatante carrière ?

Surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette Compagnie, ſi elle ne remplit pas ſous ſon règne le devoir qu'il lui avoit impoſé de célébrer dignement les Héros que la France produiroit. Il verroit avec un plaiſir égal & notre zèle & notre impuiſſance. Ceux qui voudroient entreprendre l'éloge de LOUIS, ſont accablés ſous ce même poids de grandeur, de valeur & de ſageſſe, qui accable aujourd'hui tous les ennemis de cet Etat. Une ſincère ſoumiſſion eſt le ſeul parti qui reſte à l'Envie ; & une admiration muette eſt le ſeul qui reſte à l'Eloquence.

ŒUVRES MÊLÉES.

SA MAJESTÉ CZARIENNE ayant fait savoir à l'Académie Royale des Sciences qu'il vouloit bien lui faire l'honneur d'être à la tête de ses Honoraires, l'Académie chargea son Secrétaire de lui en écrire ; ce qu'il fit en ces termes :

SIRE,

L'HONNEUR que Votre Majesté fait à l'Académie Royale des Sciences, de vouloir bien que son auguste nom soit mis à la tête de sa Liste, est infiniment au-dessus des idées les plus ambitieuses qu'elle pût concevoir, & de toutes les actions de graces que je suis chargé de vous en rendre. Ce grand nom, qu'il nous est presque permis de compter parmi les nôtres, marquera éternellement l'époque de la plus heureuse révolution qui puisse arriver à un Empire, celle de l'établissement des Sciences & des Arts dans les vastes Pays de la domination de Votre

Majesté. La victoire que vous remportez, SIRE, sur la barbarie qui y régnoit, sera la plus éclatante & la plus singulière de toutes vos victoires. Vous vous êtes fait, ainsi que d'autres Héros, de nouveaux Sujets par les armes; mais de ceux que la naissance vous avoit soumis, vous vous en êtes fait par les connoissances qu'ils tiennent de vous, des Sujets tout nouveaux, plus éclairés, plus heureux, plus dignes de vous obéir; vous les avez conquis aux Sciences, & cette espèce de conquête, aussi utile pour eux que glorieuse pour vous, vous étoit réservée. Si l'exécution de ce grand dessein conçu par Votre Majesté s'attire les applaudissemens de toute la terre, avec quel transport de joie l'Académie doit-elle y mêler les siens, & par l'intérêt des Sciences qui l'occupent, & par celui de votre gloire, dont elle peut se flatter désormais qu'il rejaillira quelque chose sur elle!

Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, FONTENELLE, *Secr. perp. de l'Acad. Roy. des Sciences.*

De Paris, ce 27 Décembre 1719.

LE CZAR ayant fait l'honneur à l'Académie de lui répondre, le Secrétaire eut encore l'honneur d'écrire au CZAR la Lettre suivante :

SIRE,

L'ACADÉMIE Royale des Sciences est infiniment honorée de la Lettre que Votre Majesté a daigné lui écrire, & elle m'a chargé de lui en rendre en son nom de très-humbles actions de graces. Elle vous respecte, SIRE, non-seulement comme un des plus puissans Monarques du monde, mais comme un Monarque qui emploie la grande étendue de son pouvoir à établir les Sciences dont elle fait profession, dans de vastes Pays où elles n'avoient pas encore pénétré. Si la France a cru ne pouvoir mieux immortaliser le nom d'un de ses Rois qu'en ajoutant à ses titres celui de Restaurateur des Lettres, quelle sera la gloire d'un Souverain qui en est dans ses Etats le premier Instituteur! L'Académie a fait mettre dans ses Archives la Carte de la Mer Caspienne,

Caspienne, dressée par ordre de Votre Majesté; & quoique ce soit une pièce unique & très-importante pour la Géographie, elle [illegible] est encore plus précieuse en ce qu'elle est un monument de la correspondance que Votre Majesté veut bien entretenir avec elle. L'Observatoire a été ouvert au Bibliothécaire de Votre Majesté, qui a voulu y dessiner quelques Machines.

L'Académie la supplie très-humblement d'accepter les derniers Volumes de son Histoire, qu'elle lui doit, & qu'elle est bien glorieuse de lui devoir.

Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

De Paris, ce 15 Octobre 1721.

Le très-humble & très-obéissant serviteur, FONTENELLE, *Secr. perp. de l'Acad. Roy. des Sciences.*

COMPLIMENT

Fait au Roi ſur ſon Sacre, par Monſieur DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie Françoiſe, le 9. Novembre 1722.*

SIRE,

AU milieu des acclamations de tout le Royaume, qui répète avec tant de tranſport celles que VOTRE MAJESTÉ a entendues dans Rheims, l'Académie Françoiſe eſt trop heureuſe & trop honorée de pouvoir faire entendre ſa voix juſqu'au pied de votre Trône. La naiſſance, SIRE, Vous a donné à la France pour Roi, & la Religion veut que nous tenions auſſi de ſa main un ſi grand bienfait; ce que l'une a établi par un droit inviolable, l'autre vient de le confirmer par une auguſte céré-

monie. Nous oſons dire cependant que nous l'avions prévenue : Votre Perſonne étoit déjà ſacrée par le reſpect & par l'amour. C'eſt en elle que ſe renferment toutes nos eſpérances ; & ce que nous découvrons de jour en jour dans VOTRE MAJESTÉ, nous promet que nous allons voir revivre en même temps les deux plus grands d'entre nos Monarques, LOUIS, à qui vous ſuccédez, & Charlemagne dont on vous a mis la Couronne ſur la tête.

COMPLIMENT

Fait au Roi le 16 Décembre 1722, sur la mort de MADAME, *par Monsieur* DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie.*

SIRE,

QUAND l'art de la parole feroit tout-puiſſant, quand l'Académie Françoiſe, qui l'étudie avec tant de ſoin, le poſſéderoit au plus haut degré de perfection, elle n'entreprendroit pas d'adoucir la douleur de VOTRE MAJESTÉ. Vous regrettez très-légitimement, SIRE, une grande Princeſſe qui couronnoit toutes ſes vertus par un attachement pour Vous, auſſi tendre que l'amour maternel. Quoique déjà languiſſante, & attaquée d'un mal dont elle ne ſe diſſimuloit pas les ſuites, elle voulut être témoin de la cérémonie qui a conſacré Votre Perſonne, & remporter de cette vie le

plaisir de ce dernier spectacle si touchant pour elle. Nous osons avouer, SIRE, que l'affliction que vous ressentez de sa perte nous est précieuse; elle nous annonce dans VOTRE MAJESTÉ ce que nous y desirons le plus. Combien doit être cher aux Peuples, un Maître dont le coeur sera sensible & capable de s'attendrir pour eux!

COMPLIMENT

Fait le 16 Décembre 1722 à Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, sur la mort de MADAME, *par Monsieur de Fontenelle, alors Directeur de l'Académie.*

Monseigneur,

Tout le Royaume partage la douleur de V. A. R. Les larmes que vous donnez au lien le plus étroit du sang, & aux vertus de l'auguste Mère que vous perdez, il les donne à ses vertus seules, & il rend à sa mémoire le tribut dont les Princes doivent être le plus jaloux. Sa bonté & son humanité lui attiroient tout ce que la dignité n'est pas en droit d'exiger de nous. Si les qualités du coeur faisoient les

rangs, sa droiture, sa sincérité, son courage lui en auroient fait un au-dessus même de celui où sa naissance l'avoit placée. Elle a conservé dans tout le cours de sa vie cette égalité de conduite, qui ne peut partir que d'une rare vigueur de l'ame, & d'un certain calme respectable qui y règne. La France se glorifioit d'avoir acquis cette grande Princesse, & lui rendoit graces des exemples qu'elle donnoit aux personnes les plus élevées. Ceux qui cultivent les Lettres, sont ordinairement encore plus touchés que les autres, des pertes que fait la vertu; du moins le sommes nous davantage de tout ce qui vous intéresse, MONSEIGNEUR, nous à qui vous accordez une protection que vos lumières rendent si flatteuse pour nous. Si j'ose parler ici de moi, l'Académie Françoise ne pouvoit avoir auprès de Vous un Interprète de ses sentimens qui en fût plus pénétré, ni qui tînt à V. A. R. par un plus long, plus sincère & plus respectueux attachement.

RÉPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE, alors Directeur de l'Académie Françoise, au Discours que S. E. M. le Cardinal DUBOIS, premier Ministre, fit à cette Académie, le 3 Décembre 1622, lorsqu'il y fut reçu.

MONSEIGNEUR,

QUELLE eût été la joie du grand Cardinal DE RICHELIEU, lorsqu'il donna naissance à l'Académie Françoise, s'il eût pu prévoir qu'un jour le titre de son Protecteur, qu'il porta si légitimement, deviendroit trop élevé pour qui ne seroit pas Roi; & que ceux qui, revêtus comme lui des plus hautes dignités de l'Etat & de l'Eglise, voudroient comme lui protéger les Lettres, se feroient honneur du simple titre d'Académicien!

Il

Il est vrai, car V. E. pardonnera aux Muses leur fierté naturelle, sur-tout dans un lieu où elles égalent tous les rangs, & dans un jour où vous les enorgueillissez vous-même; il est vrai que vous leur deviez de la reconnoissance. Elles ont commencé votre élévation, & vous ont donné les premiers accès auprès du Prince qui a si bien su vous connoître. Mais ce grand Prince vous avoit acquitté lui-même envers elles, par les fruits de son heureuse éducation, par l'étendue & la variété des lumières qu'il a prises dans leur commerce, par le goût qui lui marque si sûrement le prix de leurs différens Ouvrages. Je ne parle point de la constante protection qu'il leur accorde; elles sont plus glorieuses de ses lumières & de son goût que de sa protection même. Leur grande ambition est d'être connues.

Ainsi, MONSEIGNEUR, ce que vous faites maintenant pour elles est une pure faveur. Vous venez prendre ici la place d'un Homme qui n'étoit célèbre que par elles; & quand V. E. lui envie en quelque sorte cette distinction unique, combien ne la relève-t-elle pas?

M. Dacier se l'étoit acquise par un travail de toute sa vie, & qui lui fut toujours commun avec son illustre épouse, espèce de communauté inouie jusqu'à nos jours. Attaché sans relâche aux grands Auteurs de l'Antiquité Grecque & Romaine, admis dans leur familiarité à force de veilles, confident de leurs plus secrettes pensées, il les faisoit revivre parmi nous, les rendoit nos contemporains; & par un commerce plus libre & plus étendu qu'il nous ménageoit avec eux, enrichissoit un siècle déjà si riche par lui-même. Quoique sa modestie, ou peut-être aussi son amour pour les Anciens, lui persuadât que leurs trésors avoient perdu de leur prix en passant par ses mains, ils ne pouvoient guères avoir perdu que cet éclat superficiel, qui ne se retrouve point dans des métaux précieux long-temps enfouis sous terre, mais dont la substance n'est point altérée. Il employoit une longue étude à pénétrer les beautés de l'Antiquité, un soin passionné à les faire sentir, un zèle ardent à les défendre, toute son admiration à les faire valoir; & l'exemple seul de cette admiration si vive pouvoit

ou persuader ou ébranler les rebelles. Il a eu l'art de se rendre nécessaire à Horace, à Platon, à Marc-Aurèle, à Plutarque, aux plus grands Hommes: il a lié son nom avec les noms les plus sûrs de l'immortalité; & pour surcroît de la récompense due à son mérite, son nom se trouvera encore lié avec celui de Votre Eminence.

Quel bienfait ne nous accordez-vous pas en lui succédant? Vous eussiez pu nous favoriser comme premier Ministre: mais un premier Ministre peut-il jamais nous favoriser davantage, que lorsqu'il devient l'un d'entre nous? Les graces ne partiront point d'une main étrangère à notre égard, & nous y serons d'autant plus sensibles, que vous nous les déguiserez sous l'apparence d'un intérêt commun.

Aussi les applaudissemens que nous vous devions seront-ils désormais, non pas plus vifs, mais plus tendres. Dans un concert de louanges, il est facile de distinguer les voix de ceux qui admirent & de ceux qui aiment. Toute votre gloire est devenue la nôtre; & dans nos Annales particulières, qui, aussi-bien que l'Histoire générale

du Royaume, auront droit de se parer de vos actions & de vous, nous mêlerons à ce sentiment commun d'ambition un sentiment de zèle qui n'appartiendra qu'à nous.

Telle est la nature du Ministère, dont jusqu'à présent Votre Eminence avoit été uniquement chargée, que l'éclat des succès n'y est pas ordinairement proportionné au nombre ni à la grandeur des difficultés vaincues. Les ressorts des négociations doivent être inconnus, même après leur effet; il faut les faire jouer sans bruit, & sacrifier courageusement à la solide utilité tout l'honneur de la conduite la plus prudente & la plus délicate. Il n'y a que les événemens qui la décèlent, mais le plus souvent sans rien découvrir du détail, qui en feroit briller le mérite; ils se font seulement reconnoître pour l'ouvrage de quelque grand Génie, & donnent l'exclusion aux jeux de la fortune. Eussions-nous prévu que nous serions tranquilles pendant une minorité, qui sembloit inviter les Puissances voisines à reprendre les armes? Eussions-nous osé en concevoir l'espérance? Le règne du feu Roi, si brillant

par une longue prospérité, & plus encore par les adversités héroïquement soutenues, & habilement réparées; l'union de deux Monarchies dans sa Maison, défendue contre des efforts si violens & si opiniâtres; son pouvoir trop reconnu & trop éprouvé; un certain éclat du nom François, ajouté par ce grand Monarque au pouvoir réel; enfin tout ce qui faisoit alors notre gloire, faisoit aussi notre danger; les soupçons & les jalousies se réveilloient; les équivoques des traités, les questions qu'ils laissoient indécises, ne fournissoient que trop de ces prétextes toujours prêts à servir tous les besoins ou toutes les passions; l'occasion seule suffisoit pour faire naître des ennemis. Cependant un calme profond a régné en France, interrompu seulement par un léger mouvement de guerre. Quelle Intelligence a produit cette merveille? de quels moyens s'est-elle servie? Nous ignorons les moyens; mais l'Intelligence ne peut être cachée. Le Régent du Royaume a pensé; son Ministre a pensé avec lui, & a exécuté. Les siècles suivans

en sauront davantage : fiez - vous à eux, MONSEIGNEUR.

Ils sauront, & c'est une connoissance que cette Compagnie leur doit particulièrement envier, ils sauront quelle éloquence a secondé vos entreprises, combien elle étoit digne des matières & de vous; ils jouiront des ouvrages qu'elle a produits, & que le temps présent ou votre modestie nous dérobe. Un autre Cardinal François, élevé par son seul mérite à cette dignité, célèbre à jamais par ses importantes & difficiles négociations, vous a prévenu dans ce genre d'éloquence, & en a laissé des modèles immortels. Il dédaignoit d'employer d'autres armes que celles de la raison : mais avec quelle noble vigueur employoit-il toutes les armes de la raison ! Quand il avoit les préventions ou les passions à combattre, ce n'étoit qu'à force de les éclairer qu'il en triomphoit. L'Académie a été formée trop tard, & elle n'a pu posséder un Orateur d'un caractère si rare; mais il falloit qu'elle lui pût opposer un rival.

Jusqu'ici les traités de paix avoient

la guerre pour véritable objet. On se ménageoit ou un repos de quelques années pour réparer ses forces, ou plus de forces pour attaquer un ennemi commun; une haine dissimulée par nécessité, une vengeance méditée de loin, une ambition adroitement cachée, formoient toutes les liaisons; & le desir sincère d'une tranquillité générale & durable, étoit un sentiment inconnu à la Politique. C'est vous, MONSEIGNEUR, qui en suivant les vues, &, ce qui nous touche encore davantage, le caractère du Prince dépositaire du scéptre, avez le premier amené dans le monde une nouveauté si peu attendue. Vous avez fait des traités de paix qui ne pouvoient produire que la paix : vous en avez ménagé d'autres qui vinssent de plus loin seconder vos principaux desseins; & par un grand nombre de ces liens différens, qui tiennent tous ensemble, & se fortifient mutuellement, vous avez eu l'art d'enchaîner si bien toute l'Europe, qu'elle en est en quelque sorte devenue immobile, & qu'elle se trouve réduite à un heureux & sage repos.

Quel doit être pour tous les hommes

le charme de ce repos, si les Souverains qui habitent une région ordinairement inaccessible aux malheurs de la guerre, ont senti comme les Peuples les avantages que leur apportoit la situation présente de l'Europe! Ils les ont sentis, & si vivement, qu'ils ont tous concouru à vous faire obtenir la pourpre. Eux à qui l'union la plus étroite permet encore tant de division sur une infinité de sujets particuliers, ils se sont rencontrés dans l'entreprise de procurer votre élévation; ils ont même relâché de leurs droits en votre faveur, & peut-être, pour la première fois, ont sacrifié leurs délicates jalousies. Le Souverain Pontife n'a entendu qu'une demande de la bouche de tous les Ambassadeurs, & vous avez paru être un Prélat de tous les Etats Catholiques, & un Ministre de toutes les Cours.

Ce même esprit, qui sait si bien concilier, vous l'avez porté dans la grande affaire dont l'Eglise de France n'est occupée que depuis trop longtemps. Mais combien les intérêts politiques sont-ils plus aisés à manier que ceux de religion, que chacun se

fait une loi de ſuivre tels qu'il les a conçus ; qui n'admettent point une modeſte déférence aux lumières ſupérieures d'autrui ; qui ne peuvent céder, je ne dis pas à des conſidérations étrangères, mais même à d'autres intérêts de religion plus importans ; qui enfin ſemblent avoir le droit de changer l'aveugle opiniâtreté en une conſtance reſpectable ? Malgré ces difficultés renaiſſantes à chaque inſtant, des vues ſages, & ſagement communiquées, des ſoins agiſſans avec circonſpection, mais toujours agiſſans, ont réuni les ſentimens de preſque tous les Prélats du Royaume ; & il nous eſt permis déſormais d'attendre une paix entière, où l'Egliſe n'aura plus rien à craindre du zèle & de l'amour même de ſes enfans.

C'eſt dans cette diſpoſition ſingulière des affaires générales que ſe fait le paſſage paiſible du plus glorieux règne qu'ait vu la France, à un règne également glorieux qu'elle eſpère. Nul obſtacle étranger n'empêchera que les inclinations naturelles du Roi, cultivées avec tant de ſoin par de ſi excellens Maîtres, ne ſe déployent dans

toute leur étendue. Il n'aura qu'à vouloir rendre ses Peuples heureux, & tout nous dit qu'il le voudra. Déjà nos desirs les plus impatiens trouvent en lui tout ce qu'ils cherchent; & nos espérances, à force de se confirmer de jour en jour, ne soint plus de simples espérances.

S'il étoit besoin qu'elles s'accrussent, elles s'accroîtroient encore par l'application que ce jeune Monarque donne depuis quelque temps aux matières du Gouvernement, par ces entretiens où il veut bien vous faire entrer. Là, vous pesez à ses yeux les forces de son Etat, & des différens Etats qui nous environnent; vous lui dévoilez l'intérieur de son Royaume, & celui du reste de l'Europe, tel que vos regards perçans l'ont pénétré; vous lui démêlez cette foule confuse d'intérêts politiques, si diversement embarrassés les uns dans les autres; vous le mettez dans le secret des Cours étrangères; vous lui portez sans réserve toutes vos connoissances acquises par une expérience éclairée; vous vous rendez inutile autant que vous le pouvez.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que

pense l'Académie dans un des plus beaux jours qu'elle ait jamais eus. Depuis plus de trente ans qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir, le Sort l'avoit assez bien servie pour ne me charger jamais de parler en son nom à aucun de ceux qu'elle a reçus après moi; il me réservoit à une occasion singulière, où les sentimens de mon cœur pussent suffire pour une fonction si noble & si dangereuse. Vous vous souvenez que mes vœux vous appelloient ici long-temps avant que vous y puissiez apporter tant de titres: personne ne savoit mieux que moi que vous y eussiez apporté ceux que nous préférerons toujours à tous les autres.

DISCOURS
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

RÉPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE *à M.* NERICAULT DESTOUCHES, *lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise le 25 Août 1723.*

MONSIEUR,

On sait assez que l'Académie Françoise n'affecte point de remplacer un Orateur par un Orateur, ni un Poëte par un Poëte ; il lui suffit que des talens succèdent à des talens, & que le même fonds de mérite subsiste dans la Compagnie, quoique formée de différens assemblages. Si cependant il se trouve quelquefois plus de conformité dans les successions, c'est un agrément de plus que nous recevons avec plaisir des mains de la Fortune.

Nous avions perdu M. Campiſtron, illuſtre dans le genre dramatique ; nous retrouvons en vous un Auteur revêtu du même éclat. Tous deux vous avez joui de ces ſuccès ſi flatteurs du Théâtre, où la louange ne paſſe point lentement de bouche en bouche, mais ſort impétueuſement de toutes les bouches à la fois, & où ſouvent même les tranſports de toute une grande Aſſemblée prennent la place de la louange interdite à la vivacité de l'émotion.

Il eſt vrai que votre Théâtre n'a pas été le même que celui de votre prédéceſſeur. Il s'étoit donné à la Muſe Tragique ; & quoiqu'il ne ſoit venu qu'après des hommes qui avoient porté la Tragédie au plus haut degré de perfection, & qui avoient été l'honneur de leur ſiècle, à un point qu'ils devoient être auſſi le déſeſpoir éternel des ſiècles ſuivans, il a été ſouvent honoré d'un auſſi grand nombre d'acclamations, & a recueilli autant de larmes. On voit aſſez d'Ouvrages, qui, ayant paru ſur le Théâtre avec quelque éclat, ne s'y maintiennent pas dans la ſuite des temps, & auxquels le Public ſemble n'avoir fait d'abord un accueil favo-

rable, qu'à condition qu'il ne les reverroit plus. Mais ceux de M. Campistron se conservent en possession de leurs premiers honneurs. Son Alcibiade, son Andronic, son Tiridate vivent toujours; & à chaque fois qu'ils paroissent, les applaudissemens se renouvellent, & ratifient ceux qu'on avoit donnés à leur naissance. Non, les campagnes où se moissonnent les lauriers n'ont pas encore été entièrement dépouillées; non, tout ne nous a pas été enlevé par nos admirables Ancêtres: & à l'égard du Théâtre en particulier, pourrions-nous le croire épuisé dans le temps même où un Ouvrage sorti de cette Académie, brillant d'une nouvelle sorte de beauté, passe les bornes ordinaires des grands succès, & de l'ambition des Poëtes?

Pour vous, MONSIEUR, vous vous êtes renfermé dans le Comique, aussi difficile à manier, & peut-être plus, que le Tragique ne l'est avec toute son élévation, toute sa force, tout son sublime. L'ame ne seroit-elle point plus susceptible des agitations violentes que des mouvemens doux? ne seroit-il point plus aisé de la transporter loin

de ſon aſſiette naturelle, que de l'amuſer avec plaiſir en l'y laiſſant; de l'enchanter par des objets nouveaux & revêtus de merveilleux, que de lui rendre nouveaux des objets familiers ?

Quoi qu'il en ſoit de cette eſpèce de différend entre le Tragique & le Comique, du moins la plus difficile eſpèce de Comique eſt celle où vôtre génie vous a conduit, celle qui n'eſt Comique que pour la raiſon, qui ne cherche point à exciter baſſement un rire immodéré dans une multitude groſſière; mais qui élève cette multitude, preſque malgré elle-même, à rire finement & avec eſprit. Qui eſt celui qui n'a point ſenti dans le Curieux impertinent, dans l'Irréſolu, dans le Médiſant, le beau choix des caractères, ou plutôt le talent de trouver encore des caractères; la juſteſſe du Dialogue, qui fait qu'on ſe parle & qu'on ſe répond, & que chaque choſe ſe dit à ſa place, beauté plus rare qu'on ne penſe; la nobleſſe & l'élégance de la verſification, cachées ſous toutes les apparences néceſſaires du ſtyle familier ?

De-là vient que vos Pièces ſe liſent, & cette louange ſi ſimple n'eſt pourtant

pas fort commune. Il s'en faut bien que tout ce qu'on a applaudi au Théâtre, on le puisse lire. Combien de Pieces fardées par la représentation ont ébloui les yeux du Spectateur, & dépouillées de cette parure étrangere, n'ont pu soutenir ceux du Lecteur ? Les Ouvrages dramatiques ont deux Tribunaux à essuyer, très-différens, quoique composés des mêmes Juges ; tous deux également redoutables, l'un parce qu'il est trop tumultueux, l'autre parce qu'il est trop tranquille : & un Ouvrage n'est pleinement assuré de sa gloire, que quand le Tribunal tranquille a confirmé le jugement favorable du tumultueux.

La réputation que vous deviez aux Muses, MONSIEUR, vous a enlevé à elles pour quelque temps. Le Public vous a vu avec regret passer à d'autres occupations plus élevées, à des affaires d'Etat, dont il auroit volontiers chargé quelqu'autre moins nécessaire à ses plaisirs. Toute votre conduite en Angleterre, où les intérêts de la France vous étoient confiés, a bien vengé l'honneur du Génie Poëtique, qu'une opinion assez commune

commune condamne à se renfermer dans la Poësie. Et pourquoi veut-on que ce Génie soit si frivole ? Ses objets sont sans doute moins importans que des Traités entre des Couronnes : mais une Pièce de Théâtre, qui ne fera que l'amusement du Public, demande peut-être des réflexions plus profondes, plus de connoissance des hommes & de leurs passions, plus d'art de combiner & de concilier des choses opposées, qu'un Traité qui fera la destinée des Nations. Quelques Gens-de-Lettres sont incapables de ce qu'on appelle les affaires sérieuses ; j'en conviens : mais il y en a qui les fuient sans en être incapables, encore plus qui, sans les fuir & sans être incapables, ne se sont tournés du côté des Lettres, que faute d'une autre matière à exercer leurs talens. Les Lettres sont l'asyle d'une infinité de talens oisifs & abandonnés par la fortune ; ils ne font guères alors que parer, qu'embellir la Société : mais on peut les obliger à la servir plus utilement ; ces ornemens deviendront des appuis. C'est ainsi que pensoit le grand Cardinal DE RICHELIEU, notre Fondateur ; c'est ainsi qu'a pensé à votre

ſujet celui qui commençoit à le remplacer à la France, & que la France & l'Académie viennent de perdre.

Venez parmi nous, MONSIEUR, libre des occupations politiques, & rendu à vos premiers goûts. Je ſuis en droit de vous dire, ſans craindre aucun reproche de préſomption; que notre commerce vous ſera utile. Les plus grands Hommes ont été ici, & n'en ſont devenus que plus grands. L'Académie a été en même temps une récompenſe de la gloire acquiſe, & un moyen de l'augmenter. Vous en devez être perſuadé plus que perſonne, vous qui ſavez ſi bien quel eſt le pouvoir de la noble émulation.

RÉPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE *Doyen de l'Académie Françoise, & alors Directeur, au Discours de M.* DE CHALAMONT DE LA VISCLEDE, *Secrétaire perpétuel, & l'un des Députés de l'Académie de Marseille, à la réception de Messieurs les Députés de cette Académie, au sujet de son adoption par l'Académie Françoise, le 19 Septembre 1726.*

MESSIEURS,

SI l'Académie Françoise avoit par on choix adopté l'Académie de Marseille pour sa fille, nous ne nous défendrions pas de la gloire qui nous re-

viendroit de cette adoption ; nous recevrions avec plaiſir les louanges que ce choix nous attireroit. Mais nous ſavons trop nous-mêmes que c'eſt votre Académie qui a choiſi la nôtre pour ſa mère : nous n'avons ſur vous que les droits que vous nous donnez volontairement ; & à cet égard nous vous devons des remerciemens de notre ſupériorité.

Ce n'eſt pas que nous ne puiſſions nous flatter d'avoir quelque part à la naiſſance de votre Compagnie. Un de ceux qui en ont eu la première idée, celui qui s'en eſt donné les premiers mouvemens, qui y a mis toute cette ardeur néceſſaire pour commencer un ouvrage, eſt un homme que nos jugemens ſolemnels avoient enflammé d'un amour pour les Lettres, encore plus grand que celui qu'il tenoit de ſon heureux naturel. Nous l'avions couronné deux fois de ſuite, & d'une double couronne à chaque fois, honneur unique juſqu'à préſent. Et combien un pareil honneur, auſſi ſingulier en ſon eſpèce, eût-il eu d'éclat dans les jeux de l'Elide ? combien Pindare l'eût-il célébré ! Nos Loix ne donnoient pas

à ce Vainqueur, comme celles des Grecs, des priviléges dans sa Patrie : mais lui, il a voulu multiplier dans sa Patrie, il a voulu y éternifer les talens qui l'avoient rendu vainqueur. D'un autre côté, le crédit qui vous a obtenu de l'autorité royale les graces nécessaires pour votre établissement, ç'a été celui d'un des Membres de l'Académie Françoise. Sous une qualité si peu fastueuse & si simple, vous ne laissez pas de reconnoître le Gouverneur de votre Province, le Général d'armée qui rendit à la France la supériorité des armes qu'elle avoit perdue ; & qui ensuite, par une glorieuse paix dont il fut le Négociateur, termina cette même guerre qu'il nous eût encore fait soutenir avec avantage. Et ne pourrions-nous pas nous glorifier aussi de ce que, pour ces graces qu'il vous a obtenues, il a eu besoin lui-même d'un autre Académicien ? Nous ne lui donnerons que ce titre, puisqu'il néglige celui des fonctions les plus brillantes, content de pouvoir être utile, peu touché de ce qui n'y ajoute rien.

Mais à quoi serviroit-il de recher-

cher des raisons qui vous liassent à l'Académie Françoise, tandis que votre inclination même vous fait prendre avec elle les liaisons les plus étroites. Attendez de nous, MESSIEURS, tout ce que demande une conduite si flatteuse à notre égard, tout ce que votre mérite personnel exige encore plus fortement. Votre Académie sera plûtôt une sœur de la nôtre qu'une fille. Cet Ouvrage que vous vous êtes engagés à nous envoyer tous les ans, nous le recevrons comme un présent que vous nous ferez, comme un gage de notre union, semblable à ces marques employées chez les Anciens, pour se faire reconnoître à des amis éloignés.

Nous avons déjà vu naître des Académies dans quelques Villes du Royaume; & l'Académie de Marseille qui naît aujourd'hui, nous donne le plaisir de voir que cette espèce de production ne s'arrête point. Si lorsque le grand Cardinal DE RICHELIEU eut formé nôtre Compagnie dans la Capitale, il s'en fût formé aussi-tôt d'autres pareilles dans les Provinces, on eût pu croire que l'esprit d'imitation & de mode, si reproché à notre Na-

tion, agiſſoit; & s'il eût agi, il eſt certain qu'il ne ſe fût pas ſoutenu. Mais les Académies nées après l'Académie Françoiſe, ſont nées en des temps aſſez différens. Ce n'eſt donc plus une mode qui entraîne la Nation : une utilité réelle & ſolide ſe fait ſentir, mais lentement, parce qu'elle ne regarde que l'eſprit; & en récompenſe elle ſe fait toujours ſentir : la pure raiſon ne fait pas rapidement ſes conquêtes; il faut qu'elle ſe contente de les avancer toujours de quelques pas.

Si les Villes, ſi les Provinces du Royaume s'étoient diſputé le droit d'avoir une Académie, quelle Ville l'eût emporté ſur Marſeille par l'ancienneté des titres? quelle Province en eût produit de pareils aux vôtres, MESSIEURS? Marſeille étoit ſavante & polie dans le temps que le reſte des Gaules étoit barbare; car il n'eſt pas à préſumer que le ſavoir des Druides y répandît beaucoup de lumières. Marſeille a eu des Hommes, fameux encore aujourd'hui, que les Grecs reconnoiſſoient pour leur appartenir, non-ſeulement par le ſang, mais par le génie. Il eſt ſorti de la Provence, ſou-

miſe à l'Empire Romain, des Orateurs & des Philoſophes que Rome admiroit. Et dans des temps beaucoup moins reculés, lorſque cette épaiſſe nuit d'ignorance & de barbarie, qui avoit couvert toute l'Europe, commença un peu à ſe diſſiper, ne fut-ce pas en Provence que brillèrent les premiers rayons de la Poëſie Françoiſe, comme ſi une heureuſe fatalité eût voulu que cette partie des Gaules fût toujours éclairée la première ? Alors la Nature y enfanta tout-à-coup un grand nombre de Poëtes dont elle avoit ſeule tout l'honneur ; l'Art, les Règles, l'étude des Grecs & des Romains ne lui pouvoient rien diſputer. Ces Auteurs, qui n'avoient que de l'eſprit ſans culture, dont les noms ſont à peine connus aujourd'hui de quelques-uns d'entre les Savans les plus curieux, ſont ceux cependant dont les Italiens ont pris le premier goût de la Poëſie; ce ſont ceux que les anciens Poëtes de cette Nation ſi ſpirituelle, & le grand Pétrarque lui-même, ont regardés comme leurs Maîtres, ou du moins comme des prédéceſſeurs reſpectables. La gloire de Pétrarque peut

encore

encore appartenir plus particulièrement à la Provence par un autre endroit ; il fut inspiré par une Provençale. Vous aviez aussi dans ces mêmes siècles une Académie d'une constitution singulière : le savoir, à la vérité, n'y dominoit pas ; mais en sa place l'esprit & la galanterie. L'élite de la noblesse du Pays, tant en hommes qu'en femmes, composoit la fameuse Cour d'Amour, où se traitoient avec méthode & avec une espèce de régularité Académique, toutes les questions que peuvent fournir ou les sentimens ou les aventures des Amans ; questions si ingénieuses pour la plupart, & si fines, que celles de nos Romans modernes ne sont souvent que les mêmes, ou ne les surpassent pas : mais il est vrai que sur ces sortes de sujets, l'étude des Anciens & les Livres ne sont pas si nécessaires. Vous n'avez pas voulu, MESSIEURS, vous parer beaucoup de tout cet éclat qui ne vient que de vos Ancêtres : mais avec ceux qui ne font pas valoir leur noblesse, on est d'autant plus obligé à s'en souvenir & à faire sentir qu'on s'en souvient. Une ancienne possession d'esprit est certai-

nement un avantage. Ou c'eſt un don du climat, s'il y en a de privilégiés : & quel climat le devroit être plus que le vôtre ? ou c'eſt un motif qui anime & qui encourage ; c'eſt une gloire déjà acquiſe qui devient la ſemence d'une nouvelle.

Combien de talens ſemés aſſez indifféremment en tous lieux, périſſent faute d'être cultivés ! Les Académies préviennent ces pertes dans les différens départemens dont on leur a en quelque ſorte confié le ſoin ; elles mettent en valeur des bienfaits de la Nature, dont on n'eût preſque retiré aucun fruit. Rome envoyoit des Colonies dans les Provinces de ſon Empire, parce qu'elle n'y eût pas trouvé des Romains tout formés : mais chez nous il ſe formera des Romains, pour ainſi dire, loin de Rome ; & qui ſait s'il n'y en aura pas quelques-uns que la Capitale enviera, & qu'elle enlevera même aux Provinces ?

RÉPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE, *Doyen de l'Académie Françoise, & alors Directeur, à Monsieur* MIRABAUD, *lorsqu'il y fut reçu le 28 Septembre 1726.*

MONSIEUR,

On craint quelquefois que les Lettres ne conservent pas encore long-temps dans ce Royaume tout l'éclat qu'elles ont acquis; il semble qu'elles ne soient plus assez considérées : & en effet une certaine familiarité que l'on a contractée avec elles, peut leur être nuisible. Beaucoup d'excellens Ouvrages ont porté tous les genres d'écrire à un point qu'il seroit très-difficile de passer; & dès que l'esprit ne s'élève plus, on croit qu'il tombe. La prompte décadence des Grecs & des Romains nous fait peur; car nous pouvons sans

trop de vanité nous appliquer ces grands exemples. Cependant quand une place de l'Académie Françoise est à remplir, quel est notre embarras ? c'est le nombre des bons sujets. Nous perdons Monsieur le Duc de la Force, qui joignoit à une grande naissance & à une grande dignité plus de goût pour toute sorte de littérature que la naissance & les dignités n'en souffrent ordinairement, & même plus de talens qu'il n'osoit en laisser voir; & aussi-tôt notre choix est balancé entre plusieurs hommes, tous recommandables par différens endroits, & dont le nombre est si grand par rapport à l'espèce dont ils sont, qu'il fait presque une foule. Vous avez été choisi, MONSIEUR; mais dans la suite vous vous donnerez vous-même pour Confrères ceux qui ont été vos rivaux, & cette rivalité vous déterminera en leur faveur.

Ç'a été votre belle traduction de la Jérusalem du Tasse qui a brigué nos voix. La renommée n'a encore depuis trois mille ans consacré que trois noms dans le genre du Poëme Epique, & le nom du Tasse est le troisième. Il faut que les Nations les plus jalouses de leur

gloire, les plus fières de leurs succès dans toutes les autres productions de l'esprit, cèdent cet honneur à l'Italie.

Mais il arrive le plus souvent que les noms sont, sans comparaison, plus connus que les Ouvrages qui ont fait connoître les noms. Les Auteurs célèbres des siècles passés ressemblent à ces Rois d'Orient que leurs Peuples ne voient presque jamais, & dont l'autorité n'en est pas moins révérée. Vous avez appris aux François combien étoit estimable ce Poëte Italien qu'ils estimoient déjà tant : dès qu'il a parlé par votre bouche, il a été reçu par-tout ; par-tout il a été applaudi : les hommes ont trouvé dans son Ouvrage tout le grand du Poëme Epique, & les femmes tout l'agréable du Roman. L'envie & la critique n'ont pas eu la ressource de pouvoir attribuer ce grand succès aux seules beautés du Tasse : il perdoit les charmes de la Poësie ; il perdoit les graces de sa langue ; il perdoit tout, si vous ne l'eussiez dédommagé : le grand, l'agréable, tout eût disparu par un style, je ne dis pas foible & commun, mais peu élevé & peu élégant. Aussi le Public a-t-il bien

ſu démêler ce qui vous appartenoit, & vous donner vos louanges à part. Sa voix, qui doit toujours prévenir les nôtres, vous indiqua dès-lors à l'Académie.

Voilà votre titre, MONSIEUR; & nous ne comptons pas la protection que vous avez d'un Prince, la seconde tête de l'Etat. Ces grandes protections ſont une parure pour le mérite; mais elles n'en ſont pas un : & quand on veut les employer dans toute leur force, quand on ne veut pas qu'elles trouvent de réſiſtance, oſons le dire, elles déshonorent le mérite lui-même. Tous les ſuffrages auront été unanimes : mais quelle triſte unanimité! On aura été d'accord, non à préférer celui qu'on nomme, mais à redouter ſon Protecteur. Pour vous, MONSIEUR, vous avez le bonheur d'appartenir à un Prince, dont la modération, dont l'amour pour l'ordre & pour la règle, qualités ſi rares & ſi héroïques dans ceux de ſon rang, vous ont ſauvé l'inconvénient d'être protégé avec trop de hauteur, & appuyé d'un excès d'autorité qui fait tort. Nous avons ſenti qu'il ne permettoit pas à ſon grand

non d'avoir tout son poids naturel: & le moyen d'en douter, après qu'il avoit déclaré expressément qu'il aimoit mieux que sa recommandation fût sans effet, que de gêner la liberté de l'Académie? Il savoit, j'en conviens, qu'il pouvoit se fier à vos talens, & à la connoissance que nous en avions: mais un autre en eût été d'autant plus impérieux, qu'il eût été armé de la raison & de la justice. Nous avons droit d'espérer, ou plutôt nous devons absolument croire qu'un exemple parti de si haut sera désormais une loi, & votre élection aura eu cette heureuse circonstance d'affermir une liberté qui nous est si nécessaire & si précieuse.

J'avouerai cependant, & peut-être, MONSIEUR, ceci ne devroit-il être qu'entre vous & moi, que mon suffrage pourroit n'avoir pas été tout-à-fait aussi libre que ceux du reste de l'Académie. Vous savez qui m'a parlé pour vous. On en est quitte envers la plus haute naissance pour les respects qui lui sont dûs: mais la beauté & les graces qui se joignent à cette naissance ont des droits encore plus puissans, & principalement les graces d'une si grande

jeunesse, qu'on ne peut guères les accuser d'aucun dessein de plaire, quoique ce dessein même fût une faveur.

Quel agréable emploi que celui dont vous êtes chargé ! Vous donnez à deux jeunes Princesses toutes les connoissances qui leur conviennent : en même temps que les charmes de leur personne croîtront sous vos yeux, ceux de leur esprit croîtront aussi par vos soins ; & je puis vous annoncer de plus que les instructions qu'elles recevront de vous, ne vous seront pas inutiles à vous-même, & qu'elles vous en rendront d'autres à leur tour. La nécessité de vous accommoder à leur âge & à leur délicatesse naturelle, vous accoutumera à dépouiller tout ce que vous leur apprendrez d'une sécheresse & d'une dureté trop ordinaires au savoir ; & d'un autre côté, les personnes de ce rang, quand elles sont nées avec de l'esprit, ont une langue particulière, des expressions, des tours que les Savans seroient trop heureux de pouvoir étudier chez elles. Pour les recherches laborieuses, pour la solidité du raisonnement, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes. Pour

une élégance naïve, pour une ſimplicité fine & piquante, pour le ſentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'eſprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes. Il y en a plus en France que partout ailleurs, graces à la forme de notre Société; & de-là nous viennent des avantages dont les autres Nations tâchent inutilement ou de rabaiſſer, ou de ſe diſſimuler le prix. La perfection en tout genre conſiſte dans un mélange juſte de qualités oppoſées, dans une réunion heureuſe qui s'en fait malgré leur oppoſition. L'Eloquence & la Poëſie demandent de la vivacité & de la ſageſſe, de la délicateſſe & de la force; & il arrive que l'Eſprit François, auquel les hommes & les femmes contribüent aſſez également, eſt un réſultat plus accompli de différens caractères. L'Académie croira avoir bien rempli ſa deſtination, ſi par ſes ſoins & par ſes exemples elle réuſſit à perfectionner ce goût & ce ton qui nous ſont particuliers; peut-être même ſuffira-t-il qu'elle les maintienne.

RÉPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE *à Monsieur* L'EVÊQUE DE LUÇON, *lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise le 6 Mars 1732.*

MONSIEUR,

IL arrive quelquefois que, sans examiner les motifs de notre conduite, on nous accuse d'avoir dans nos élections beaucoup d'égard aux noms & aux dignités, & de songer du moins autant à décorer notre liste qu'à fortifier solidement la Compagnie. Aujourd'hui nous n'avons point cette injuste accusation à craindre. Il est vrai que vous portez un beau nom; il est vrai que vous êtes revêtu d'une dignité respectable: on ne nous reprochera cependant ni l'un ni l'autre. Le nom vous

donneroit preſque un droit héréditaire ; la dignité vous a donné lieu de fournir vos véritables titres, ces Ouvrages où vous avez traité des matières, qui, très-épineuſes par elles-mêmes, le ſont devenues encore davantage par les circonſtances préſentes. Beaucoup d'autres Ouvrages du même genre ont eſſuyé de violentes attaques, dont les vôtres ſe ſont garantis par eux-mêmes : mais ce qu'il nous appartient le plus particulièrement d'obſerver, il y règne cette beauté de ſtyle, ce génie d'éloquence dont nous faiſons notre principal objet.

Nous voyons déjà combien notre choix eſt applaudi par ce monde plus poli & plus délicat, qui peut-être ne ſait pas trop en quoi conſiſte notre mérite académique; mais qui ſe connoît bien en eſprit. Ce monde où vous êtes né, & où vous avez vécu, ne ſe laſſe point de vanter les agrémens de votre converſation & les charmes de votre ſociété. Nous croirons aiſément que ces louanges vous touchent peu; ſoit par l'habitude de les entendre, ſoit parce que la gravité de votre caractère peut vous les faire mépriſer :

mais l'Académie est bien-aise que ses Membres les méritent, elle que son nom d'Académie Françoise engage à cultiver ce qui est le plus particulier aux François, la politesse & les agrémens.

Ici, MONSIEUR, je ne puis résister à la vanité de dire que vous n'avez pas dédaigné de m'admettre au plaisir que votre commerce faisoit à un nombre de personnes mieux choisies; & je rendrois graces avec beaucoup de joie au sort qui m'a mis en place de vous en marquer publiquement ma reconnoissance, si ce même sort ne me chargeoit aussi d'une autre fonction très-douloureuse & très-pénible.

Il faut que je parle de votre illustre prédécesseur, d'un ami qui m'étoit extrêmement cher, & que j'ai perdu; il faut que j'en parle, que j'appuie sur tout ce qui cause mes regrets, & que je mette du soin à rendre la plaie de mon cœur encore plus profonde. Je conviens qu'il y a toujours un certain plaisir à dire ce que l'on sent : mais il faudroit le dire dans cette Assemblée d'une manière digne d'elle, & digne du sujet; & c'est à quoi je ne crois pas

pouvois suffire, quelque aidé que je sois par un tendre souvenir, par ma douleur même, & par mon zèle pour la mémoire de mon ami.

Le plus souvent on est étrangement borné par la Nature. On ne sera qu'un bon Poëte, c'est être déjà assez réduit: mais de plus, on ne le sera que dans un certain genre; la chanson même en est un où l'on peut se trouver renfermé. M. de la Motte a traité presque tous les genres de Poësie. L'Ode étoit assez oubliée depuis Malherbe; l'élévation qu'elle demande, les contraintes particulières qu'elle impose avoient causé sa disgrace, quand un jeune inconnu parut subitement avec des Odes à la main, dont plusieurs étoient des chefs-d'œuvres, & les plus foibles avoient de grandes beautés. Pindare dans les siennes est toujours Pindare, Anacréon est toujours Anacréon, & ils sont tous deux très-opposés. M. de la Motte, après avoir commencé par être Pindare, sut devenir Anacréon.

Il passa au Théâtre Tragique, & il y fut universellement applaudi dans trois Pièces de caractères différens. Les Machabées ont le sublime & le majestueux

qu'exige une Religion divine ; Romulus représente la grandeur Romaine naissante, & mêlée de quelque férocité ; Inés de Castro exprime les sentimens les plus tendres, les plus touchans, les plus adroitement puisés dans le sein de la Nature. Aussi l'histoire du Théâtre n'a-t-elle point d'exemple d'un succès pareil à celui d'Inés. C'en est un grand pour une Pièce que d'avoir attiré une fois chacun de ceux qui vont aux Spectacles. Inés n'a peut-être pas eu un seul Spectateur qui ne l'ait été qu'une fois. Le desir de la voir renaissoit après la curiosité satisfaite.

Un autre Théâtre a encore plus souvent occupé le même Auteur ; c'est celui où la Musique s'unissant à la Poësie, la pare quelquefois, & la tient toujours dans un rigoureux esclavage. De grands Poëtes ont fièrement méprisé ce genre, dont leur génie, trop roide & trop inflexible les excluoit ; & quand ils ont voulu prouver que leur mépris ne venoit pas d'incapacité, ils n'ont fait que prouver par des efforts malheureux que c'est un genre très-difficile. M. de la Motte eût été aussi en droit de le mépriser : mais il a fait

mieux, il y a beaucoup réuſſi. Quelques-unes de ſes Pièces, car, fuſſent-elles toutes d'un mérite égal, le ſuccès dépend ici du concours de deux ſuccès; l'Europe Galante, Iſſé, le Carnaval de la Folie, Amadis de Grèce, Omphale, dureront autant que le Théâtre pour lequel elles ont été faites, & elles feront toujours partie de ce corps de réſerve qu'il ſe ménage pour ſes beſoins.

Dans d'autres genres que M. de la Motte a embraſſés auſſi, il n'a pas reçu les mêmes applaudiſſemens. Lorſque ſes premiers Ouvrages parurent, il n'avoit point paſſé par de foibles eſſais propres ſeulement à donner des eſpérances : on n'étoit point averti, & on n'eut pas le loiſir de ſe précautionner contre l'admiration. Mais dans la ſuite on ſe tint ſur ſes gardes : on l'attendoit avec une indiſpoſition ſecrète contre lui; il en eût coûté trop d'eſtime pour lui rendre un juſtice entière. Il fit une Iliade, en ſuivant ſeulement le plan général d'Homère, & on trouva mauvais qu'il touchât au divin Homère ſans l'adorer. Il donna un recueil de Fables, dont il avoit inventé la plupart des ſujets; & on demanda

pourquoi il faisoit des Fables après la Fontaine. Sur ces raisons on prit la résolution de ne lire l'Iliade ni les Fables, & de les condamner.

Cependant on commence à revenir peu-à-peu sur les Fables, & je puis être témoin qu'un assez grand nombre de personnes de goût avouent qu'elles y trouvent une infinité de belles choses; car on n'ose encore dire qu'elles sont belles. Pour l'Iliade, elle ne paroît pas jusqu'ici se relever; & je dirai le plus obscurément qu'il me sera possible, que le défaut le plus essentiel qui l'en empêche, & peut-être le seul, c'est d'être l'Iliade. On lit les Anciens par une espèce de devoir; on ne lit les Modernes que pour le plaisir, & malheureusement un trop grand nombre d'Ouvrages nous ont accoutumés à celui des lectures intéressantes.

Dans la grande abondance de preuves que je puis donner de l'étendue & de la variété du talent de M. de la Motte, je néglige des Comédies qui, quoiqu'en prose, appartiennent au génie poëtique, & dont l'une a été tout nouvellement tirée de son premier état de prose, pour être élevée à la dignité
de

de Pièces en Vers, si cependant c'étoit une dignité selon lui; mais enfin c'étoit toujours un nouveau style auquel il savoit se plier.

Cette espèce de dénombrement de ses Ouvrages poëtiques ne les comprend pas encore tous. Le Public ne connoît ni un grand nombre de ses Pseaumes & de ses Cantates spirituelles, ni des Eglogues qu'il renfermoit, peut-être par un principe d'amitié pour moi, ni beaucoup de Pièces galantes enfantées par l'Amour, mais par un Amour d'une espèce singulière, pareil à celui de Voiture pour Mademoiselle de Rambouillet, plus parfaitement privé d'espérance, s'il est possible, & sans doute infiniment plus disproportionné. Il n'a manqué à un Poëte si universel qu'un seul genre, la Satyre; & il est plus glorieux pour lui qu'elle lui manque, qu'il ne l'est d'avoir en tous les autres genres à sa disposition.

Malgré tout cela, M. de la Motte n'étoit pas Poëte, ont dit quelques-uns, & mille échos l'ont répété. Ce n'étoit point un enthousiasme involontaire qui le saisît, une fureur divine

qui l'agitât; c'étoit seulement une volonté de faire des Vers, qu'il exécutoit, parce qu'il avoit beaucoup d'esprit. Quoi ! ce qu'il y aura de plus estimable en nous, sera-ce donc ce qui dépendra le moins de nous, ce qui agira le plus en nous sans nous-mêmes, ce qui aura le plus de conformité avec l'instinct des animaux? Car cet enthousiasme & cette fureur bien expliqués, se réduiront à de véritables instincts. Les abeilles font un ouvrage bien entendu, à la vérité, mais admirable seulement en ce qu'elles le font sans l'avoir médité & sans le connoître. Est-ce-là le modèle que nous devons nous proposer; & serons-nous d'autant plus parfaits que nous en approcherons davantage? Vous ne le croyez pas, MESSIEURS; vous savez trop qu'il faut du talent naturel pour tout, de l'enthousiasme pour la Poësie; mais qu'il faut en même temps une raison qui préside à tout l'Ouvrage, assez éclairée pour savoir jusqu'où elle peut lâcher la main à l'enthousiasme, & assez ferme pour le retenir quand il va s'emporter. Voilà ce qui rend un grand Poëte si rare; il se forme de deux

contraires heureusement unis dans un certain point, non pas tout à-fait indivisible, mais assez juste. Il reste un petit espace libre où la différence des goûts aura quelque jeu. On peut desirer un peu plus ou un peu moins : mais ceux qui n'ont pas formé le dessein de chicaner le mérite, & qui veulent juger sainement, n'insistent guères sur ce plus ou ce moins qu'ils desireroient, & l'abandonnent, ne fût-ce qu'à cause de l'impossibilité de l'expliquer.

Je sais ce qui a le plus nui à M. de la Motte. Il prenoit assez souvent ses idées dans des sources assez éloignées de celle de l'Hiprocrène, dans un fond peu connu de réflexions fines & délicates, quoique solides; en un mot, car je ne veux rien dissimuler, dans la Métaphysique, même dans la Philosophie. Quantité de gens ne se trouvoient plus en pays de connoissance, parce qu'ils ne voyoient plus Flore & les Zéphyrs, Mars & Minerve, & tous ces autres agréables & faciles riens de la Poësie ordinaire. Un Poëte si peu frivole, si fort de choses, ne pouvoit pas être un Poëte; accusation plus injurieuse à la Poësie qu'à lui. Il s'est répandu depuis

un temps un esprit philosophique presque tout nouveau, une lumière qui n'avoit guères éclairé nos Ancêtres ; & je ne puis nier aux ennemis de M. de la Motte, qu'il n'eût été vivement frappé de cette lumière ; & n'eût saisi avidement cet esprit. Il a bien su cueillir les fleurs du Parnasse ; mais il y a cueilli aussi, ou plutôt il y a fait naître des fruits qui ont plus de substance que ceux du Parnasse n'en ont communément. Il a mis beaucoup de raison dans ses Ouvrages, j'en conviens ; mais il n'y a pas mis moins de feu, d'élévation, d'agrément, que ceux qui ont le plus brillé par l'avantage d'avoir mis dans les leurs moins de raison.

Parlerai-je ici de cette foule de Censeurs que son mérite lui a faits ? seconderai-je leurs intentions en leur aidant à sortir de leur obscurité ? Non, MESSIEURS ; non ; je ne puis m'y résoudre : leurs traits partoient de trop bas pour aller jusqu'à lui. Laissons-les jouir de la gloire d'avoir attaqué un grand nom, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre ; laissons-les jouir du vil profit qu'ils en ont espéré, & que quelques-uns cherchoient à accroître par un

retour réglé de critiques injurieuses. Je sais cependant que, même en les méprisant, car on ne peut s'en empécher, on ne laisse pas de recevoir d'eux quelque impression : on les écoute, quoiqu'on ne l'ose le plus souvent, du moins si on a quelque pudeur, qu'après s'en être justifié par convenir de tous les titres odieux qu'ils méritent. Mais toutes ces impressions qu'ils peuvent produire ne sont que très-passagères; nulle force n'égale celle du vrai. Le nom de M. de la Motte vivra, & ceux de ses injustes Censeurs commencent déjà à se précipiter dans l'éternel oubli qui les attend.

Quand on a été le plus avare de louanges sur son sujet, on lui a accordé un premier rang dans la Prose, pour se dispenser de lui en donner un pareil dans la Poësie; & le moyen qu'il n'eût pas excellé en Prose, lui qui avec un esprit nourri de réflexions, plein d'idées bien saines & bien ordonnées, avoit une force, une noblesse, & une élégance singulière d'expression, même dans son discours ordinaire?

Cependant cette beauté d'expression, ces réflexions, ces idées, il ne

les devoit presque qu'à lui-même. Privé dès sa jeunesse de l'usage de ses yeux & de ses jambes, il n'avoit pû guères profiter ni du grand commerce du monde, ni du secours des Livres. Il ne se servoit que des yeux d'un néveu, dont les soins constans & perpétuels pendant vingt-quatre années qu'il a entièrement sacrifiées à son oncle, méritent l'estime, & en quelque sorte la reconnoissance de tous ceux qui aiment les Lettres, ou qui sont sensibles à l'agréable spectacle que donnent des devoirs d'amitié bien remplis. Ce qu'on peut se faire lire ne va pas loin, & M. de la Motte étoit donc bien éloigné d'être savant; mais sa gloire en redouble. Il feroit lui-même dans la dispute des Anciens & des Modernes un assez fort argument contre l'indispensable nécessité dont on prétend que soit la grande connoissance des Anciens, si ce n'est qu'on pourroit fort légitimement répondre qu'un homme si rare ne tire pas à conséquence.

Dans les grands Hommes, dans ceux sur-tout qui en méritent uniquement le titre par des talens, on voit briller vivement ce qu'ils sont; mais on sent

aussi, & le plus souvent sans beaucoup de recherche, ce qu'ils ne pourroient pas être: les dons les plus éclatans de la Nature ne sont guères plus marqués en eux que ce qu'elle leur a refusé. On n'eût pas facilement découvert de quoi M. de la Motte étoit incapable. Il n'étoit ni Physicien, ni Géomètre, ni Théologien; mais on s'appercevoit que pour l'être, & même à un haut point, il ne lui avoit manqué que des yeux & de l'étude. Quelques idées de ces différentes sciences qu'il avoit recueillies çà & là, soit par un peu de lecture, soit par la conversation d'habiles gens, avoient germé dans sa tête, y avoient jetté des racines, & produit des fruits surprenans par le peu de culture qu'ils avoient coûté. Tout ce qui étoit du ressort de la raison étoit du sien; il s'en emparoit avec force, & s'en rendoit bientôt maître. Combien ces talens particuliers, qui sont des espèces de prisons souvent fort étroites d'où un génie ne peut sortir, seroient-ils inférieurs à cette raison universelle qui contiendroit tous les talens, & ne seroit assujettie par aucun, qui d'elle-même ne seroit déterminée à rien, & se porteroit également à tout?

L'étendue de l'esprit de M. de la Motte embrassoit jusqu'aux agrémens de la conversation, talent dont les plus grands Auteurs, les plus agréables même dans leurs Ouvrages, ont été souvent privés, à moins qu'ils ne redevinssent en quelque sorte agréables par le contraste perpétuel de leurs Ouvrages & d'eux-mêmes. Pour lui, il apportoit dans le petit nombre de ses Sociétés une gaieté ingénieuse, fine & féconde, dont le mérite n'étoit que trop augmenté par l'état continuel de souffrance où il vivoit.

Il n'y a jamais eu qu'une voix à l'égard de ses moeurs, de sa probité, de sa droiture, de sa fidélité dans le commerce, de son attachement à ses devoirs; sur tous ces points la louange a été sans restriction, peut-être parce que ceux qui se piquent d'esprit ne les ont pas jugés assez importans, & n'y ont pas pris beaucoup d'intérêt. Mais je dois ajouter ici qu'il avoit les qualités de l'ame les plus rarement unies à celles de l'esprit dans les plus grands Héros des Lettres. Ils sont sujets ou à une basse jalousie qui les dégrade, ou à un orgueil qui les dégrade encore plus

en

en les voulant trop élever. M. de la Motte approuvoit; il louoit avec une satisfaction si vraie, qu'il sembloit se complaire dans le talent d'autrui. Il eût acquis par-là le droit de se louer lui-même, si on pouvoit l'acquérir. Ce n'est pas que les défauts lui échappassent; & comment l'auroient-ils pu? Mais il n'étoit pas touché de la gloire facile, & pourtant si recherchée, de les découvrir, & encore moins de celle d'en publier la découverte. Sévère dans le particulier pour instruire, il étoit hors de-là très-indulgent pour encourager. Il n'avoit point établi dans sa tête son style pour règle de tous les autres styles; il savoit que le beau ou l'agréable sont rares, mais non pas uniques: ce qui étoit le moins selon ses idées particulières, n'en avoit pas moins droit de le toucher; & il se présentoit à tout, bien exempt de cette injustice du cœur qui borne & qui resserre l'esprit. Aussi étoit-ce du fond de ses sentimens qu'il se répandoit sur ses principaux écrits une certaine odeur de vertu délicieuse pour ceux qui en peuvent être frappés. Qu'un Auteur qui se rend aimable dans

ses Ouvrages, est au dessus de celui qui ne fait que s'y rendre admirable !

Un des plus célèbres incidens de la querelle sur Homère, fut celui où l'on vit paroître dans la lice, d'un côté le Savoir sous la figure d'une Dame illustre; de l'autre l'Esprit, je ne veux pas dire la Raison, car je ne prétends point toucher au fond de la dispute, mais seulement à la manière dont elle fut traitée. En vain le Savoir voulut se contraindre à quelques dehors de modération, dont notre siècle impose la nécessité; il retomba malgré lui dans son ancien style; & laissa échapper de l'aigreur, de la hauteur & de l'emportement. L'Esprit au contraire fut doux, modeste, tranquille, même enjoué, toujours respectueux pour le vénérable Savoir, & encore plus pour celle qui le représentoit. Si M. de la Motte eût pris par art le ton qu'il prit, il eût fait un chef-d'œuvre d'habileté; mais les efforts de l'art ne vont pas si loin, & son caractère naturel eut beaucoup de part à la victoire complette qu'il remporta.

Je sens bien, MESSIEURS, que je viens de faire un Eloge peu vraisem-

blable, & je ne crains pas cependant que l'amitié m'ait emporté au-delà du vrai; je crains seulement qu'elle ne m'ait pas inspiré assez heureusement, ou ne m'ait engagé à un trop long Discours. Si M. de la Motte étoit encore parmi nous, & que je me fusse échappé à parler aussi long-temps, je le prierois de terminer la Séance selon sa coutume par quelqu'une de ses productions; & vous ne vous seriez séparés qu'en applaudissant, ainsi que vous avez fait tant de fois. Mais nous ne le possédons plus, & il faut bien que nous nous attendions à le regretter souvent.

LETTRE

De Monsieur DE FONTENELLE *à Messieurs les Auteurs du Journal des Savans.*

MESSIEURS,

On a mis à la tête d'une nouvelle édition des Œuvres de M. Boileau Despréaux en 1740, *Bolœana ou Entretiens de M. de Monchesnay avec l'Auteur.* Il y a dans ce *Bolœana* quelques endroits que je me crois obligé de relever, parce qu'ils attaquent injustement un nom illustre, & qui doit m'être extrêmement cher. Je vous demande en grace, Messieurs, que ce que j'ai à dire sur ce sujet paroisse dans votre Journal ; qui me donnera auprès du Public un passeport favorable.

Voici comme parle M. Despréaux dans le *Bolœana*, p. xvij : *Tout ce qui s'est trouvé de passable dans Bellerophon, c'est à moi qu'on le doit. Lully étoit pressé par le*

Roi de lui donner un Spectacle : Corneille lui avoit fait, disoit-il, *un Opéra où il ne comprenoit rien ; il auroit mieux aimé mettre en musique un Exploit. Il me pria de donner quelques avis à Corneille. Je lui dis avec ma cordialité ordinaire : Monsieur, que voulez-vous dire par ces Vers ? Il m'expliqua sa pensée. Et que ne dites-vous cela, lui dis-je ? A quoi bon ces paroles qui ne signifient rien ? Ainsi l'Opéra fut réformé presque d'un bout à l'autre, & le Roi se vit servi à point nommé. Lully crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la rétribution de Corneille ; il voulut me compter trois cents louis. Je lui dis : Monsieur, êtes-vous assez neuf dans le monde pour ignorer que je n'ai jamais rien pris de mes Ouvrages ? Comment donc voulez-vous que je tire tribut de ceux d'autrui ? Là-dessus il m'offrit pour moi & pour toute ma postérité une Loge annuelle & perpétuelle à l'Opéra : mais tout ce qu'il put obtenir de moi, c'est que je verrois son Opéra pour mon argent.*

La Pièce de Bellerophon fut jouée quinze mois durant.

Ne serez-vous point trop étonnés, Messieurs, si je vous dis bien nettement & bien positivement, qu'à l'exception du Prologue, d'un morceau fameux qui

ouvre le quatrième Acte : *Quel spectacle charmant pour mon cœur amoureux*, &c. & de ce qu'on appelle dans les Opéra *Canevas*, de petits Vers faits sur les airs, & qu'on met dans les divertissemens, il ne peut pas y avoir un mot de M. Despréaux dans tout Bellerophon, c'est-à-dire dans toutes les Scènes ? Je le dis à vous, Messieurs, & au Public, parce que je le sais de l'Auteur même, qui n'est point M. Corneille, qui est encore vivant, & qui se déclarera s'il le faut. Comme il ne veut avancer que ce qu'il sait bien sûrement, il n'a pas une certitude si absolue sur les endroits qui viennent d'être exceptés.

Si vous me demandez d'où peut venir la différente certitude de cet Auteur sur les différentes parties d'un même Ouvrage, voici le fait un peu mieux développé. Il n'est pas fort intéressant par lui-même, mais il semble qu'il le devienne un peu par les circonstances présentes.

M. Lully, fatigué du déchaînement continuel de M. Despréaux & de tous ses amis contre les Opéra de Quinault, dont il n'avoit jamais senti, ou, pour en parler plus modérément, voulu

sentir le talent singulier en ce genre, dont il étoit le créateur, craignant aussi que la recette de son Théâtre n'en souffrît, abandonna M. Quinault, & pria M. Thomas Corneille de lui faire un Opéra, sur lequel il demandoit la permission de consulter M. Despréaux pour tâcher de lui fermer enfin la bouche. M. Corneille ne goûtoit pas trop cette sorte de travail; il s'avisa de mettre en sa place, mais sans en rien dire, un jeune homme qui étoit en Province. Il lui envoya le plan de Bellerophon, qui avoit été montré à M. Despréaux, & où il est vrai que le nom du Magicien Amisodar, qui est heureux & sonore, fut fourni par lui. Le jeune Auteur exécuta tout ce plan dans sa Province, & il ne toucha pas aux Canevas, qui ne pouvoient se faire qu'à Paris de concert avec le Musicien, parce que les paroles y sont assujetties à des airs de mouvement placés dans les divertissemens. Tout le reste est de lui seul, hormis les endroits qui ont été marqués : mais il n'y a nulle apparence que M. Despréaux ait eu la moindre part à ces endroits-là ; & quand il les revendiqueroit positivement, on ne le croi-

roit pas, si l'on connoissoit son style. Pour M. Corneille, il permit à l'Auteur caché de se découvrir, & de se vanter s'il vouloit; & il lui eût laissé volontiers jusqu'au plan de la Pièce. Son extrême modestie, que je ne prétends pas exalter par un si petit sujet, a été très-connue, & elle a beaucoup relevé tout ce qu'il avoit d'ailleurs de mérite & de talens. Si l'on avoit de lui un Corneliana, il feroit un beau contraste avec le Boloeana.

Le récit de M. Despréaux insinue que M. Corneille avoit porté à Lully un Opéra tout fait, & dit nettement que cet Opéra étoit si mauvais, que Lully *auroit mieux aimé mettre en musique un Exploit*; que les Vers en étoient si obscurs, que M. Despréaux en demandoit avec *sa cordialité ordinaire* l'explication, que M. Corneille, son humble Disciple, lui donnoit, après quoi il corrigeoit; & qu'ainsi l'Opéra fut *réformé presque d'un bout à l'autre*.

Et moi je réponds *très-cordialement* à M. Despréaux, que la Pièce fut envoyée de Province à Paris Acte par Acte; que si le premier Acte eût été en style d'Exploit, jamais Lully n'en auroit de-

mandé un second ; que les Vers envoyés de Province sont demeurés tels qu'ils en ont été envoyés, à quelques changemens près, légers & rares, faits en faveur du chant ; & que jamais ces Vers-là n'ont été blâmés par l'obscurité. On peut, si l'on veut, recommencer à les examiner sur ce point. A en croire le narré de M. Despréaux, il auroit fallu faire une refonte générale de cette malheureuse Poësie, & il ne seroit pas possible qu'elle ne se sentît encore beaucoup d'avoir été galimathias dans son origine.

Lully, dit M. Despréaux, *crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la rétribution de Corneille, & voulut me compter trois cents louis.* La réponse fut telle qu'elle devoit être. M. Despréaux n'avoit garde de prendre une rétribution d'Ouvrages qu'il avouoit être d'*autrui*. Mais il reste une difficulté qui ne paroît pas méprisable. Je sais, mais très-certainement, que le même Lully compta la même somme à M. Corneille ; il vouloit donc payer deux fois. Payer six cents louis au lieu de trois cents que lui avoit coûté jusques-là chaque Opéra de Quinault, je laisse à juger de la vraisemblance.

On pourra trouver auſſi que l'offre *de la Loge annuelle & perpétuelle à l'Opéra pour lui & pour toute ſa poſtérité*, pèche beaucoup par le même endroit. Quoi ! Lully trouveroit ſi merveilleuſes les paroles de Bellerophon ? Il lui en avoit pourtant déjà paſſé par les mains beaucoup d'autres qui aſſurément valoient mieux, & il s'y connoiſſoit. Quoi ! il vouloit acheter ſi cher la ſimple inſpection de M. Deſpréaux ſur les Opéra futurs ? Mais le fait eſt qu'après Bellerophon il retourna auſſi-tôt à ce Quinault ſi mépriſé par Deſpréaux, & ne s'en détacha plus, & eut grande raiſon. En effet, je ſais très-bien, car c'eſt toujours ici ma façon de ſavoir, que M. Lully ne fut nullement content des idées & des vues que M. Deſpréaux propoſoit ſur tout ce qui appartient à la conduite du Théâtre, à la manière de préparer, d'ordonner, de filer les Scènes, &c. Il ne s'agiſſoit point-là de donner des ridicules ; il n'étoit point dans ſon élément.

Il y étoit ſi peu, qu'il a honoré un endroit de Bellerophon d'une louange peu convenable & beaucoup trop forte. Après avoir dit avant ce grand mor-

eau qu'on a transcrit ici, que les Opéra *parlent proprement le langage de la débauche, & point du tout celui de la passion*; il ajoute : *Je n'ai vu que dans Bellerophon quelques traits qui marquent un peu de passion.*

> L'amour trop heureux s'affoiblit ;
> Mais l'amour malheureux s'augmente.

Quelle gloire pour le véritable Auteur de ces Vers-là, qui, après avoir vu Cadmus, Alceste, Thésée, Atis & Isis, où il n'y avoit point de traits de passion, a trouvé le secret d'en mettre quelques-uns dans son Opéra ! Disons encore plus à son honneur ; M. Despréaux ne donne pas seulement cette préférence à Bellerophon sur les Opéra qui l'ont précédé, mais sur tous ceux qui l'ont suivi, soit de Quinault, soit de plusieurs autres, jusqu'en 1711, époque de la mort de M. Despréaux : car l'expression est tout-à-fait générale ; & on peut entendre que de tous les Opéra qui ont paru jusqu'en 1711, Bellerophon *est le seul où il y ait quelques traits de passion.* Sérieusement cette excessive prédilection de M. Despréaux pour Bellerephon, marqueroit qu'il y a eu beaucoup de part ; &

on conjectureroit même légitimement que ces Vers sont de lui, puisqu'il les a loués, si le contraire n'étoit bien certain.

Au fond, ces deux Vers ne sont pas proprement un trait de passion, mais une réflexion de personne passionnée, & même, si l'on vouloit, de personne qui ne le seroit point.

Ces Vers-ci du même Bellerophon:

Qu'il est doux de trouver dans un Amant qu'on aime
Un Epoux que l'on doit aimer !

vaudroient peut-être mieux dans le même genre : mais un grand nombre d'autres Opéra, & sur-tout ceux de Quinault, auroient fourni beaucoup d'autres traits & meilleurs à quelqu'un qui n'auroit pas dédaigné de s'instruire un peu sur cette matière avant que d'en parler.

Je sens, Messieurs, que me voilà descendu à des bagatelles indignes de votre Journal; je vous en demande pardon : mais je ne vais me relever que trop par une plainte des plus graves.

M. Despréaux dit, p. lv, que *Thomas Corneille n'a jamais pu rien faire de raison-*

nable, & donne pour toute preuve deux Vers tirés de deux différentes Pièces; dont l'un eſt :

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud.

& l'autre :

Je la tue; & c'eſt vous qui me le faites faire.

Le premier a un ſens louche & eſt une eſpèce de galimathias, dit M. Deſpréaux. Il eſt vrai ſeulement que le Vers eſt un peu louche pour un Grammairien vétilleux : mais à ce petit défaut près, il eſt très-beau, d'un ſens fort net & bien éloigné du galimathias.

Le ſecond donne beau jeu à tous les Plaiſans du Parterre, cela eſt vrai; & ils ont d'autant plus beau jeu, que M. Deſpréaux leur fait l'honneur de ſe mettre de leur nombre.

Je crois deviner la ſource de ſon extrême injuſtice dans le jugement qu'on vient de voir. Il étoit grand & excellent Verſificateur, pourvu cependant que cette louange ſe renferme dans ſes beaux jours, dont la différence avec les autres eſt bien marquée, & faiſoit ſouvent dire *Hélas!* & *Hola!* Mais il n'étoit pas grand Poëte, ſi l'on entend par ce mot, comme on le doit, celui qui fait,

qui invente, qui crée. La vraie Poësie d'une Pièce de Théâtre, c'est toute sa constitution inventée & créée ; les Vers n'en sont qu'un ornement, quoique d'un grand prix ; & Polieucte ou Cinna en Prose seroient encore d'admirables productions d'un Poëte. M. Despréaux ne l'est point à cet égard ; ou s'il l'est, j'en laisse évaluer le degré à ses plus grands admirateurs. M. Corneille au contraire étoit plus grand Poëte que Versificateur. Je ne crains point de dire, après tous ceux qui ont porté leur vue du côté de l'art du Théâtre, qu'on lui en découvre plus qu'à son aîné même, & que sur ce point son exemple est plus instructif. On avoue qu'en général il a trop négligé la Versification. Il figurera, si l'on veut, avec le Poussin ; excellent dans la composition & l'ordonnance de ses Tableaux, mais foible dans la partie du coloris. Malheureusement M. Despréaux se connoissoit mieux en Versification qu'en toute autre chose ; & voulant faire son métier, il a attaqué M. Corneille par ces endroits-là.

Mais ce métier, qui lui étoit si cher, comment l'a-t-il fait ? car il est bon de

ſe repréſenter cela un peu plus en détail. Il n'a compté pour rien un grand nombre de Tragédies, telles que Stilicon, Camma, Maximien, Antiochus, Laodice, Ariane, le Comte d'Eſſex, *&c.* & de Comédies, comme D. Bertrand de Cigaral, le Baron d'Albikrac, l'Inconnu, *&c.*; Pièces dont quelques-unes ſubſiſtent encore au Théâtre avec applaudiſſement. Il n'a pas ſenti le mérite ſingulier de ces Pièces-là par la conduite qui y règne, non pas même celui qu'elles ont quelquefois par de beaux morceaux de Verſification qu'il ſeroit aiſé de montrer; & ſur deux Vers, dont par malheur il s'en trouve un qui eſt beau, il prononce du haut de ſon Tribunal, ſans aucune reſtriction, ſans aucun adouciſſement, que *Corneille n'a jamais pu rien faire de raiſonnable.* Je n'attaque cet Arrêt foudroyant qu'en le répétant dans ſes propres termes.

Je m'en tiens-là, Meſſieurs, à ce qui eſt purement littéraire; & je ne dis rien des bienſéances, des loix de la ſociété, des mœurs honnêtes extrêmement bleſſées dans tout ceci. Il ne ſeroit pas impoſſible de prouver que cette morale rigide dont M. Deſpréaux fai-

ſoit profeſſion, s'accommode auſſi peu de ſes Satyres que des Chanſons de l'Opéra. Ce ſeroit même une choſe curieuſe, que de bien rechercher quel caractère réſulte de tous les traits rapportés dans le *Bolœana*, qui eſt cependant un monument élevé à ſa gloire. Mais je me renferme uniquement dans ce qui m'intéreſſe, & ne me pique point de l'imiter.

Je ſuis avec reſpect, &c.

P. S. J'ai ſuppoſé, Meſſieurs, que le *Bolœana* étoit vrai; que c'étoit véritablement M. Deſpréaux qui y parloit. Si on en vouloit douter, ce que je ne crois pourtant pas qui arrive, alors ce ſeroit de l'Auteur du *Bolœana* que je me plaindrois; & tous ceux qui s'intéreſſent à la mémoire de M. Deſpréaux, devroient s'unir à moi, & auroient même encore d'autres plaintes à faire en leur particulier.

DISCOURS

Prononcé par Monsieur DE FONTENELLE, *Doyen & Directeur de l'Académie Françoise, à l'ouverture de l'Assemblée publique du 25 Août 1741.*

MESSIEURS,

AVANT que de faire en public les fonctions de la place où j'ai l'honneur d'être dans ce jour solemnel, je me sens obligé à vous rendre graces de ce que j'y suis. Une loi toujours exactement observée, veut que ce soit le sort qui mette l'un d'entre vous à votre tête; & vous avez voulu me déférer cette dignité indépendamment du sort, en considération des cinquante années que je compte présentement depuis ma réception. Un demi-siècle passé parmi vous, m'a fait un mérite : mais je l'avouerai, MESSIEURS; je me flatte d'en

avoir encore un autre, & plus considérable, & qui vous a plus touchés; c'est mon attachement pour cette Compagnie, d'autant plus grand, que j'ai eu plus de temps pour la bien connoître. Je dirai plus; ceux qui la composent présentement, je les ai vus tous entrer ici, tous naître dans ce Monde Littéraire, & il n'y en a absolument aucun à la naissance de qui je n'aie contribué. Il m'est permis d'avoir pour vous une espèce d'amour paternel, pareil cependant à celui d'un père qui se verroit des enfans fort élevés au dessus de lui, & qui n'auroit guères d'autre gloire que celle qu'il tireroit d'eux.

Les trois âges d'hommes que Nestor avoit vus, je les ai presque vus aussi dans cette Académie, qui s'est renouvellée plus de deux fois sous mes yeux. Combien de talens, de génies, de mérites, tous singulièrement estimables en quelque point, tous différens entr'eux, se sont succédé les uns aux autres; & en combien de façons le tout s'est-il arrangé pour former un Corps également digne dans tous les temps de prétendre à l'immortalité, selon qu'il a osé le déclarer dès sa naissance!

Tantôt la Poëſie, tantôt l'Eloquence, tantôt l'Eſprit, tantôt le Savoir ont eu la plus grande part à ce compoſé, toujours égal à lui-même & toujours divers; & j'oſe prédire ſur la foi de ma longue expérience qu'il ne dégénérera point, & ſoutiendra cette haute & noble prétention dont il s'eſt fait un devoir.

J'ai vu auſſi, & de fort près, & long-temps, une autre Compagnie célèbre, dont je ne puis m'empêcher de parler ici, quoique ſans une néceſſité abſolue, mais à l'exemple de ce Neſtor que je viens de nommer. Quand l'Académie des Sciences prit une nouvelle forme par les mains d'un de vos plus illuſtres Confrères, il lui inſpira le deſſein de répandre, le plus qu'il lui ſeroit poſſible, le goût de ces ſciences abſtraites & élevées qui faiſoient ſon unique occupation. Elles ne ſe ſervoient ordinairement, comme dans l'ancienne Egypte, que d'une certaine Langue ſacrée, entendue des ſeuls Prêtres & de quelques Initiés. Leur nouveau Légiſlateur vouloit qu'elles parlaſſent, autant qu'il ſe pourroit, la Langue commune; & il me fit l'hon-

neur de me prendre ici pour être leur Interprète, parce qu'il compta que j'y aurois reçu des leçons excellentes sur l'art de la parole.

Cet art est beaucoup plus lié qu'on ne le croit peut-être avec celui de penser. Il semble que l'Académie Françoise ne s'occupe que des mots : mais à ces mots répondent souvent des idées fines & déliées, difficiles à saisir & à rendre précisément telles qu'on les a, ou plutôt telles qu'on les sent, aisées à confondre avec d'autres par des ressemblances trompeuses, quoique très-fortes. L'établissement des Langues n'a pas été fait par des raisonnemens & des discussions académiques, mais par l'assemblage bizarre en apparence d'une infinité de hazards compliqués; & cependant il y règne au fond une espèce de Métaphysique fort subtile qui a tout conduit; non que les hommes grossiers qui la suivoient, se proposassent de la suivre, elle leur étoit parfaitement inconnue : mais rien ne s'établissoit généralement, rien n'étoit constamment adopté, que ce qui se trouvoit conforme aux idées naturelles de la plus grande partie des Esprits; &

c'étoit-là l'équivalent de nos Assemblées & de nos délibérations. Elles ne font plus qu'avec assez de travail ce qui se fit alors sans aucune peine, de la même manière à-peu-près qu'un homme fait n'apprendra point sans beaucoup d'application la même Langue qu'un enfant aura apprise sans y penser.

Un des plus pénibles soins de l'Académie, est de développer dans notre Langue cette Métaphysique qui se cache, & ne peut-être apperçue que par des yeux assez perçans. L'esprit d'ordre, de clarté, de précision, nécessaire dans ces recherches délicates, est celui qui sera la clef des plus hautes Sciences, pourvu qu'on l'y applique de la manière qui leur convient; & j'avois pu prendre ici quelque teinture de cet esprit qui devoit m'aider à remplir les nouveaux devoirs dont on me chargeoit. Avec un pareil secours, ce savoir que les Maîtres ne communiquoient pas réellement dans leurs Ouvrages, mais qu'ils montroient seulement de loin, placé sur des hauteurs presque inaccessibles, pouvoit en descendre jusqu'à un certain point, & se laisser

amener à la portée d'un plus grand nombre de personnes.

Ainsi, MESSIEURS, car je cesse enfin d'abuser des priviléges de Nestor, c'est l'Académie Françoise qui m'a formé la première; c'est elle qui en mettant mon nom dans sa Liste, y a la première attaché une certaine prévention favorable; c'est elle qui m'a rendu plus susceptible de l'honneur d'entrer dans de pareilles Sociétés, & je me tiens heureux de pouvoir aujourd'hui lui en marquer publiquement ma vive reconnoissance. La cérémonie du renouvellement des vœux au bout de cinquante ans se pratique dans de certains Corps; & si quelque chose d'approchant étoit en usage dans celui-ci, je descendrois volontiers de la première place pour me remettre à celle de Récipiendaire, & y prendre de nouveau les mêmes engagemens que j'y pris il y a si long-temps. Je me porterois à cette action avec d'autant plus d'ardeur, que je suis présentement plus redevable que jamais à cette respectable Compagnie.

Fin du troisième Volume.

TABLE

Des Titres & Sujets contenus dans ce troisième Volume.

Histoire du Théâtre François. page 7
Vie de M. Corneille. 80
Réflexions sur la Poëtique. 125
Discours sur la Patience, qui a remporté le Prix d'Eloquence, par le Jugement de l'Académie Françoise, en l'année 1689. 207
De l'Existence de Dieu. 229
Du Bonheur. 241
De l'Origine des Fables. 268
Discours de M. de Fontenelle, prononcé à l'Académie Françoise le 5 Mai 1691, jour de sa réception à ladite Académie. 295
Lettre de M. de Fontenelle, écrite à Sa Majesté Czarienne le 27 Décembre 1719. 302
Réponse de M. de Fontenelle à la Lettre du Czar. 304
Compliment fait au Roi sur son Sacre, par M. de Fontenelle, alors Directeur de l'Académie Françoise, le 9 Novembre 1722. 306
Compliment fait au Roi le 16 Décembre 1722, sur la mort de Madame, par M. de Fontenelle, alors Directeur de l'Académie Françoise. 308
Compliment fait le 16 Décembre 1722 à S. A. R. Mgr le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, sur la mort de Madame, par M. de Fontenelle, alors Directeur de l'Académie. 310

Réponse de M. de Fontenelle, alors Directeur de l'Académie Françoise, au Discours que S. E. M. le Cardinal Dubois, premier Ministre, fit à cette Académie le 3 Décembre 1722, lorsqu'il y fut reçu. 312

Réponse de M. de Fontenelle à M. Nericault Destouches, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise le 25 Août 1723. 324

Réponse de M. de Fontenelle, Doyen de l'Académie Françoise, & alors Directeur, au Discours de M. de Chalamont de La Visclède, Secrétaire perpétuel, & l'un des Députés de l'Académie de Marseille, à la Réception de Messieurs les Députés de cette Académie, au sujet de son Adoption par l'Académie Françoise, le 19 Septembre 1726. 331

Réponse de M. de Fontenelle, Doyen de l'Académie Françoise, & alors Directeur, à M. Mirabaud, lorsqu'il y fût reçu le 28 Septembre 1726. 339

Réponse de M. de Fontenelle à M. l'Evêque de Luçon, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise le 6 Mars, 1732. 346

Lettre de M. de Fontenelle à Messieurs les Auteurs du Journal des Savans. 364

Discours prononcé par M. de Fontenelle, Doyen & Directeur de l'Académie Françoise, à l'ouverture de l'Assemblée publique du 25 Août 1741. 377

Fin de la Table.

00100384

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016